

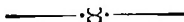
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

1895



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIM. ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

A mes jeunes amis

1^{er} janvier 1895.

Mes chers jeunes amis.

J'ai le privilège de vous adresser encore une fois mes vœux au commencement d'une nouvelle année. Je le fais, vous le savez, avec une sincère et vive affection pour vous. Dans ces jours, quand pour la première fois l'on se rencontre, il est de coutume de se souhaiter mutuellement du bonheur et de longs jours ici-bas. Je désire aussi que vous soyez heureux, mes enfants, heureux du plus excellent et du plus long des bonheurs, d'un bonheur vrai, durable, que rien ne puisse altérer, qui ne puisse jamais vous être enlevé.

Où est-il ce bonheur? Comment l'obtenir? Pour l'apprendre, chers jeunes amis, écoutez deux petits récits dont vous reconnaîtrez sans peine la vérité, car ils se trouvent dans le Livre de Dieu, du Dieu qui connaît tout, qui ne dit rien que de vrai, et qui vous trace le chemin du bonheur en vous montrant en quoi il consiste, comme aussi en quoi il ne se trouve pas.

Il y eut autrefois un grand roi, puissant, possédant les plus riches trésors, en paix avec tous les royaumes qui l'entouraient, honoré jusque dans les contrées les plus lointaines, en même temps l'homme le plus savant et le plus sage de son temps ; il jouissait de tous les biens que la terre peut offrir, palais splendides, jardins délicieux, goûtant aussi toutes les délices que les arts peuvent offrir. Vous pouvez me le nommer, ce roi, n'est-ce pas ? C'est le grand roi Salomon. N'était-il pas heureux ? Il ne lui manquait rien. Vous voudriez bien posséder tous ces biens, cette gloire et ces richesses, et vous vous estimeriez heureux. Eh bien, que disait-il, après avoir goûté à toutes ces joies et ces plaisirs ? Disait-il : Je suis satisfait, rien ne me manque, je suis vraiment heureux ? Non, mes enfants. Écoutez son triste soupir, après avoir décrit tout ce dont il avait joui : « Vanité des vanités, tout est vanité, et poursuite du vent. » Était-il heureux ? Vous voyez que non ; aussi je ne vous souhaite nullement ni les richesses, ni les honneurs, ni les jouissances et les plaisirs de la terre, car ils ne vous rendraient pas heureux.

Je vous parlerai d'un autre homme. Celui-là était pauvre, prisonnier, dans les fers. Il avait été chassé, poursuivi, battu, mis en prison plus d'une fois. On le haïssait, et ses ennemis, acharnés après lui, cherchaient à le faire mourir. Il était souvent dans le besoin, obligé de fuir de lieu en lieu, et parfois abandonné de ses amis. Vous le connaissez aussi, n'est-ce pas ? C'est Paul, l'apôtre Paul. Était-il heureux, quand tout lui manquait sur la terre ? Vous avez peut-être peine à le croire ; vous ne voudriez pas être à sa place. Eh bien, écoutez-le. Une fois qu'il avait été déchiré à coups de fouet et jeté dans une obscure prison, que faisait-il ? Se lamentait-il

sur son triste sort ? Oh ! non. Il était si parfaitement heureux, que lui et son compagnon faisaient retentir la prison de leurs chants de louanges. Était-il heureux ? Oui, parfaitement heureux. Et plus tard, lié de chaînes, il est amené devant un roi, une reine, un gouverneur et leur suite, au milieu d'une pompe splendide. Que dit le pauvre prisonnier ? Se plaint-il ? Demande-t-il à être mis en liberté ? Non, il ne pense ni à sa prison, ni à ses chaînes, mais au bonheur dont il jouit, et il dit à tous ces grands personnages : « Je voudrais que vous fussiez tous comme moi, à la réserve de ces chaînes ; » oui, tous heureux comme moi, car le bonheur dont je jouis, rien ne peut me l'ôter. Eh bien, mes chers jeunes amis, ce bonheur est celui que je vous souhaite, et je ne dirai pas avec une longue vie, pendant de longues années ; non, car si vous le possédez, ce sera pour toujours.

Qu'est-ce qui rendait Paul si heureux, qu'il n'eût pas voulu changer son sort contre celui de Salomon même ? Où avait-il trouvé ce bonheur qui remplissait son âme ? C'est, mes enfants, qu'il connaissait et possédait Christ et son amour insondable. Avec Christ, il avait le salut, la paix avec Dieu, la vie éternelle, même sur la terre, et cela ni les chaînes, ni la prison, ni les souffrances, ni la mort même, ne pouvaient le lui ôter.

Mes jeunes amis, vous n'aurez jamais les richesses, ni la gloire de Salomon. Et les eussiez-vous, elles ne vous rendraient pas heureux, et un jour il faudrait les laisser. Vous auriez à dire comme lui : « Vanité, tout est vanité, » car « le monde et sa convoitise passent. » (1 Jean II, 17.) Mais chacun de vous peut posséder Christ et les richesses insondables de sa grâce. Les avez-vous ? Oh ! mes chers jeunes amis, adressez-vous sérieusement cette

question au commencement de cette année : Est-ce que je suis à Christ, Christ est-il à moi, « mon trésor et ma vie » ? Est-ce que je suis heureux du même bonheur que Paul ? Puis-je dire :

« Heureux, toujours heureux, car j'ai Dieu pour mon Père ;
 Pour Sauveur Jésus-Christ, pour Guide l'Esprit Saint !
 Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre,
 A qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint ? »

Quelle grâce et quelle gloire pour vous ! Enfants de Dieu, ses héritiers, cohéritiers de Christ, voilà votre partage. Et bientôt avec Jésus dans la gloire, régnaant avec Lui, vous aurez une couronne incorruptible, vous foulerez les parvis d'or de la sainte Cité, vous jouirez des délices du Paradis de Dieu où se trouve l'arbre de vie, où coule le fleuve d'eau vive des plaisirs divins. N'est-ce pas le bonheur ? Et ce sera pour l'éternité !

C'est là mon souhait pour vous, mes chers enfants, que vous soyez heureux de ce bonheur, de cette joie indicible et éternelle.

Un mot encore. Cher jeune ami, es-tu converti ? As-tu senti tes péchés, ta culpabilité, et es-tu venu à Jésus pour être sauvé ? Alors tu as goûté quelque chose du bonheur dont je parle. Puisses-tu en jouir toujours plus en l'attachant toujours plus étroitement à Jésus qui l'aime. Ou bien, es-tu encore dans tes péchés, insouciant et prenant plaisir aux vanités qui passent ? Penses-tu être heureux ainsi ? Non ; et si tu l'étourdis ou l'abuses en disant : Je me convertirai plus tard, rappelle-toi que Dieu a dit : « C'est aujourd'hui le jour du salut. » Ne laisse pas s'écouler cette année, que dis-je ? ne laisse plus passer un jour, une heure, sans être venu à Jésus pour être sauvé et rendu heureux, selon le vœu que je forme.

Chers jeunes amis, je vous quitte en vous recommandant au Seigneur et à sa grâce ; je vous quitte, mais c'est pour m'occuper encore de vous et avec vous dans notre petit journal. Je reste votre vieil ami

A. L.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI



HISTOIRE D'ABSALOM (suite)

LA MÈRE. — Comme je te l'ai dit, mon enfant, nous allons voir comment Absalom, ayant gagné par ses flatteries les cœurs du peuple, arriva à ce qu'il désirait.

SOPHIE. — Oui, et c'était bien triste, car tu m'as dit qu'il voulait devenir roi à la place de son père. C'est une chose affreuse, maman. Je ne comprends pas qu'une telle pensée fût entrée dans son cœur. David avait été si bon pour lui.

LA MÈRE. — C'est un des fruits du péché, ma chère fille. Pour satisfaire son ambition ou d'autres penchants de son cœur, l'homme foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré. Ne voyons-nous que même le Seigneur Jésus fut trahi par Judas ? Et ce n'était pas pour une couronne, mais pour trente pièces d'argent ! Et Dieu ne s'est-il pas montré envers nous d'une plus grande bonté que David envers son fils, et cependant combien les hommes sont ingrats envers Lui ! Continuons notre histoire. Plusieurs années s'écoulèrent durant lesquelles Absalom prépara les voies à ses desseins. Quand il

crut le moment venu, il vint vers David et lui dit : « Je te prie, que je m'en aille et que j'acquitte à Hébron mon vœu que j'ai voué à l'Éternel. Car ton serviteur voua un vœu, quand je demeurais à Geshur, en Syrie, disant : Si l'Éternel me fait retourner à Jérusalem, je servirai l'Éternel. »

SOPHIE. — C'étaient de belles paroles ; mais il ne disait pas vrai, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ce fils dénaturé joignait à son manque d'affection, à sa cruauté, à sa ruse, l'hypocrisie la plus noire. Le mensonge ne lui coûtait pas. S'il avait eu vraiment la crainte de l'Éternel dans son cœur, il n'aurait pu agir comme il le faisait, car « par la crainte de l'Éternel, on se détourne du mal (1). »

SOPHIE. — Et qu'est-ce que David répondit à Absalom ? Ne soupçonna-t-il rien ? Absalom, je me rappelle, avait déjà usé de belles paroles quand il voulut tuer son frère Amnon.

LA MÈRE. — Non, David ne soupçonna rien. Il aimait son fils, et était certainement heureux de le voir se tourner vers l'Éternel pour le servir. Rien ne réjouit le cœur des parents pieux comme de voir leurs enfants désirer obéir au Seigneur. Ce fut donc avec joie que David dit à Absalom : « Va en paix. » Hélas ! loin d'aller servir l'Éternel, avec la paix dans son cœur, il allait préparer une guerre impie contre son père, et remplir d'amertume le cœur de celui-ci. « Un fils insensé, » dit le sage, « est un chagrin et un malheur pour son père (2). » Pour écarter les soupçons, et aussi pour se donner bonne apparence, Absalom invita deux cents hommes de Jérusalem à l'accompagner à Hébron, mais il ne les avait pas mis

(1) Proverbes XVI, 6.

(2) Proverbes XVII, 25 ; XIX, 13, 26.

dans le secret de ses desseins, et ils allèrent avec lui dans la simplicité de leur cœur. Dès qu'il fut arrivé à Hébron, Absalom jeta le masque.

SOPHIE. — Pourquoi avait-il choisi cette ville ? N'est-ce pas là que David avait été établi roi ?

LA MÈRE. — En effet ; et c'est peut-être pour cela qu'Absalom la choisit. Et puis Hébron était au cœur de la tribu de Juda, et ce méchant fils espérait bien rallier autour de lui les hommes de cette tribu, en même temps que ceux de tout le reste du peuple. De là il envoya des émissaires dans toutes les tribus d'Israël pour dire : « Quand vous entendrez le son de la trompette, dites : Absalom règne à Hébron. » Et la conjuration devint puissante ; une foule croissante de ceux qui avaient été séduits par ses flatтерies et ses caresses, se joignit à lui. Même le conseiller intime de David, Akhitophel, qu'Absalom avait fait chercher, se rendit à son appel.

SOPHIE. — Qui était cet Akhitophel, maman ?

LA MÈRE. — C'était le grand-père de Bathshéba, la femme de David, la mère de Salomon (1). Il était donc alors un vieillard, et un homme dont on estimait hautement la sagesse et les conseils, de sorte que ce qu'il disait était estimé comme si « l'on se fût enquis de la parole de Dieu. » Mais cette sagesse, quand il se fut détourné de David, l'oint de l'Éternel, ne fut plus qu'une sagesse terrestre, dont l'apôtre Jacques dit qu'elle est animale et diabolique (2).

SOPHIE. — C'était déjà une très vilaine chose que de trahir son roi et de se joindre à un fils rebelle et méchant, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Il déshonorait ses cheveux blancs qui « sont une couronne de

(1) Comparez 2 Samuel XXIII, 34 ; XI, 3 et XV, 12.

(2) Jacques III, 15.

gloire s'ils se trouvent dans la voie de la justice (1). » Mais Akhitophel marchait dans la voie de l'injustice qui conduit à la mort, comme nous le verrons. Voilà donc Absalom établi roi, en révolte ouverte contre son père, le roi choisi de Dieu. Comme on voit bien là l'esprit de Satan, autrefois ange de lumière, mais qui, dans son orgueil, s'est révolté contre Dieu et est devenu prince des ténèbres (2), et ne cherchant que le mal. Quel contraste avec Jésus, le Fils de Dieu obéissant, qui ne veut rien tenir que de son Père, et qui attend le royaume, après avoir repoussé Satan qui lui offrait de le faire roi sur toutes choses, si seulement Jésus lui rendait hommage (3).

SOPHIE. — Est-ce que David n'envoya pas ses vaillants hommes de guerre pour châtier ce fils ingrat et rebelle ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. David ne voulut pas commencer la guerre, et d'ailleurs il comprit d'où venait ce coup terrible. Il se souvint du jugement que Dieu avait prononcé contre lui à cause de son péché, et il se soumit. Absalom était coupable, très coupable, et il porta aussi la peine de son crime, mais Dieu se servait de sa méchanceté comme d'une verge pour frapper David (4). On vint dire à David : « Les cœurs des hommes d'Israël suivent Absalom. »

SOPHIE. — Ce dut être bien pénible pour lui de voir ce peuple l'abandonner ainsi, car je me rappelle

(1) Proverbes XVI, 31.

(2) Ésaïe XIV, 12-14 ; Éphésiens VI, 12. Lisez Ézéchiel XXVIII, où la beauté primitive de Satan et sa chute par orgueil sont présentés sous la figure du roi de Tyr.

(3) Luc IV, 5-8.

(4) Nous voyons cela plus d'une fois dans les voies de Dieu. Le roi d'Assyrie était la verge pour châtier Israël coupable, mais Dieu punit aussi le roi d'Assyrie à cause de son orgueil. (Ésaïe X, 5-16.)

que, dans cette même ville d'Hébron, les anciens d'Israël étaient venus l'établir roi (1).

LA MÈRE. — Sans doute, David dut bien souffrir de cet abandon. Mais il comprit tout de suite qu'ayant tout Israël avec lui, Absalom marcherait sans tarder sur Jérusalem pour s'emparer de sa personne. Afin d'épargner à son malheureux fils un nouveau crime, et ne pas entrer directement en conflit avec lui, le vieux roi prit le parti de fuir. « Levez-vous et fuyez, » dit-il à ses serviteurs, « car nous ne saurions échapper devant Absalom. Hâtez-vous de vous en aller, de peur qu'il ne se hâte et ne nous atteigne, et ne fasse tomber le malheur sur nous, et ne frappe la ville par le tranchant de l'épée. » Il comprenait maintenant la méchanceté et la dureté de cœur d'Absalom, et savait qu'il n'épargnerait personne.

SOPHIE. — Comme le cœur de David devait saigner en se voyant obligé de se sauver de devant son fils ! Et il ne pensait pas tant à lui-même qu'à ses serviteurs et au peuple de Jérusalem. C'était bien touchant de sa part. Il était comme un berger qui pense d'abord à ses brebis.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et il souffrait d'autant plus qu'il aimait ce fils rebelle. C'est comme le Seigneur Jésus, quand il était rejeté par son peuple qu'il aimait et qui méconnaissait son amour et voulait le faire mourir.

SOPHIE. — Que firent les serviteurs de David ? S'en allèrent-ils avec lui ?

LA MÈRE. — Ils lui restèrent fidèles, et sortirent avec lui. Ils dirent : « Selon tout ce que choisira le roi, notre seigneur, voici les serviteurs. » Et ce dut être une consolation pour lui. C'est ainsi que les apôtres avaient persévéré avec le Seigneur dans

(1) 2 Samuel V, 1-3.

toutes ses épreuves (1). David ne laissa dans sa maison que dix de ses femmes pour la garder. Il pensait qu'Absalom épargnerait de pauvres femmes sans défense, et je pense aussi qu'il avait la confiance que, d'une manière ou d'une autre, l'Éternel le ramènerait. « Tous ses serviteurs marchaient à ses côtés, » tandis qu'il sortait de Jérusalem ; il y avait à sa suite « tous les Keréthiens, et tous les Peléthiens, » dont je l'ai parlé. Outre cela, six cents Guilthiens, venus de Gath avec lui, le suivaient aussi, ayant à leur tête Itthaï.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'est, maman, que les Guilthiens ?

LA MÈRE. — Des habitants de la ville de Gath, dans le pays des Philistins.

SOPHIE. — Mais c'étaient des païens, comment se trouvaient-ils avec David ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mais il arrivait parfois que de pauvres païens se joignaient au peuple d'Israël et apprenaient à connaître l'Éternel. David, tu te le rappelles, avait séjourné à Gath, chez le roi Akis. Plus tard, il avait remporté plus d'une victoire sur les Philistins, de sorte que ceux-ci le connaissaient et le respectaient comme un vaillant capitaine. Il lui avait été ainsi facile d'enrôler cette troupe d'élite qui le suivit fidèlement. Mais quand le roi les vit, il dit à Itthaï : « Pourquoi viendrais-tu, toi aussi, avec nous ? Retourne-t'en, et demeure avec le roi (il voulait dire Absalom) ; car tu es étranger, et de plus, tu as émigré dans le lieu que tu habites. Tu es venu hier et aujourd'hui je te ferais errer avec nous çà et là ! Et quant à moi, je vais où je puis aller. Retourne-t'en et emmène tes frères. Que la bonté et la vérité soient avec toi ! »

(1) Luc XXII, 28.

SOPHIE. — Ce sont des paroles bien touchantes, chère maman. Il me tarde de savoir la réponse d'Itthai. Je crois la deviner : il ne voulut pas quitter David.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Sa réponse fut très belle. Elle honore Itthai et elle honore David. Il dit : « L'Éternel est vivant, et le roi, mon seigneur, est vivant, que dans le lieu où sera le roi, mon seigneur, soit pour la mort, soit pour la vie, là aussi sera ton serviteur. » Ainsi, tandis que le propre fils de David chassait son père et menaçait sa vie et que presque tout Israël se rangeait contre son roi, un étranger lui était fidèle jusqu'à la mort.

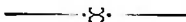
SOPHIE. — Ce dut être pour David une grande consolation et un encouragement que Dieu lui donnait. Cela me fait souvenir d'un passage qui m'a toujours paru très beau. C'est quand Jésus dit à ses disciples, après que d'autres l'avaient abandonné : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » et que Pierre répond : « Auprès de qui irions-nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la vie éternelle (1). »

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; ce sont les paroles d'un véritable dévouement et d'un cœur qui aime Jésus. Quand on le connaît vraiment, on désire lui demeurer fidèle. C'est ce qui lui est agréable, et il exhorte le chrétien à lui garder cette fidélité. « Sois fidèle jusqu'à la mort, » lui dit-il, « et je te donnerai la couronne de vie (2). » Nous savons qu'il y a eu un grand nombre de chrétiens qui ont préféré mourir plutôt que de renoncer à Christ. Mais ce que nous avons à remarquer encore, c'est qu'un pauvre Gentil se montre attaché au roi David, lorsque presque tout le peuple le rejette. Cela nous rappelle que les Juifs n'ayant pas voulu recevoir Jésus, la

(1) Jean VI, 67, 68. — (2) Apocalypse II, 10.

grâce de Dieu s'est tournée vers les païens qui, eux, ont cru à l'Évangile. Le roi dit à Itthaï : « Va et passe ! » Et Itthaï, avec toute sa bande de guerriers emmenant aussi leurs enfants, alla avec David. Nous verrons une autre fois, si le Seigneur le permet, d'autres exemples de dévouement au roi David. Pour nous, demandons à Dieu qu'il nous donne de demeurer attachés de cœur et en dépit de tout à Jésus dont David, dans ses afflictions, était le type.

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est ce que je désire bien vivement.



Puissance de la parole de Dieu

« Cette parole est certaine et digne de toute acceptation. »

Le célèbre prédicateur C. H. Spurgeon fut invité, il y a une trentaine d'années, à prêcher l'Évangile dans le palais de cristal, à Londres. C'est un vaste édifice qui sert aux expositions des arts et de l'industrie, mais qui est aussi employé pour tenir de grandes réunions de divers genres.

Spurgeon accepta l'invitation, mais voulut auparavant s'assurer si sa voix aurait une portée suffisante pour être entendue dans la vaste salle. Se plaçant sur la tribune, il prononça d'une forte voix ce passage de 1 Timothée 1, 15 : « *Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* »

Aussitôt après avoir dit ces paroles, il fut convaincu que, sans grands efforts, il pourrait être en-

tendu et compris dans toutes les parties de la salle. Il répéta encore le même texte d'une voix moins forte, puis retourna chez lui.

Environ vingt-cinq ans plus tard, le frère de Spurgeon, qui était aussi prédicateur à Londres, fut appelé auprès d'un ouvrier mourant. « Êtes-vous prêt à rencontrer Dieu ? » demanda le pasteur. « Oui, grâces Lui en soient rendues, » répondit le mourant avec assurance, et il raconta ce qui suit :

« Je suis ferblantier de mon état. Un jour, il y a bien des années de cela, je faisais quelque ouvrage à la coupole du palais de cristal, et ne pensais à rien qu'à mon travail. Pendant toute ma vie, je ne m'étais pas soucié de Dieu. Je ne croyais pas en Lui, ou, si je croyais qu'il y eût un Dieu, je n'avais pas l'idée qu'il s'occupât de moi. Comme donc je travaillais, j'entendis tout à coup comme une voix du ciel, disant : *« Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. »* J'interrompis aussitôt mon travail, et j'entendis encore une fois les mêmes paroles. Dieu, à qui je ne pensais pas, me frappa par elles comme avec un marteau, et brisa la dureté de mon cœur. Dieu me parla en ce moment, m'offrant le salut en son Fils, le Christ Jésus. Je n'avais point d'autre issue. J'acceptai le salut, et Il m'a sauvé, moi pécheur, et m'a rendu heureux. Depuis ce jour, je l'ai servi. »

Cher jeune lecteur, combien de fois Dieu ne t'a-t-il point parlé ? Réfléchis à ce que tu fais, lorsque tu te détournes de Celui qui te parle des cieux. (Hébreux XII, 25.) Comment échapperas-tu, si tu négliges « un si grand salut ? » (Hébreux II, 3.) « C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant » (Hébreux X, 31), de ce Dieu qui, aujourd'hui encore, l'offre en Jésus sa pleine grâce et son pardon. C'est

pourquoi, aujourd'hui où tu entends sa voix — peut-être pour la dernière fois en ce jour de salut — n'endurcis pas ton cœur !



Zacharie VIII, 4-6.

Tout passe

Tel qu'un songe dans la nuit
Parait et léger s'enfuit,
Ainsi passent nos années ;
Telles les riantes fleurs
Perdent leurs riches couleurs
Et bientôt tombent fanées.

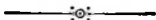
Qu'il est déjà loin de nous
Le temps où, sur leurs genoux,
Nous berçaient nos tendres mères ;
Combien nous étions heureux,
Lorsque nous riions à deux !
Temps passés, joies éphémères !

Puis l'enfance où les leçons,
Et les joyeuses chansons
S'entremêlaient à l'école ;
Ils disparaissent aussi
Ces jours où chagrin, souci,
Aisément du cœur s'envole.

Avec ses illusions,
Ses vastes ambitions,
Parait l'ardente jeunesse ;
Comme un oiseau prend l'essor,
Elle fuit : ses rêves d'or
Ont-ils tenu leur promesse ?

Enfants, jeunes gens, vos jours
S'en vont ainsi pour toujours ;
Plaisirs et travaux, tout passe,
Tout s'engloutit dans la mort ;
Elle vient, c'est notre sort ;
Le monde à nos yeux s'efface.

Quo reste-t-il donc, Seigneur,
 Pour reposer notre cœur
 Lorsque tout passe et s'envole ?
 Il nous reste ton amour,
 L'espoir du divin séjour,
 Ton éternelle parole.



« Je ne suis pas trop jeune pour mourir »

Ces paroles sont celles d'une petite fille que je nommerai Marie. Elle avait été envoyée en pension chez une dame pieuse, et là avait souvent entendu parler de Jésus et de son amour pour les jeunes enfants. Mais Marie ne se souciait pas d'écouter, et aimait beaucoup mieux jouer avec ses compagnes. Après quelque temps cependant, Dieu lui fit sentir qu'elle était une pauvre petite pécheresse perdue, et lui montra le grand amour de Jésus qui était mort pour la sauver. Alors la petite Marie crut qu'Il l'avait lavée de ses péchés dans son sang, et elle donna son cœur à ce bon Sauveur.

Quelle, pensez-vous, fut la première chose qu'elle fit, aussitôt après avoir cru au Seigneur ? Elle écrivit une lettre à sa maman pour lui dire combien elle était heureuse, parce qu'elle savait que Jésus l'aimait et l'avait sauvée. Mais sa maman lui répondit qu'elle était *trop jeune* pour s'occuper de ces choses.

Alors Marie, dans une gentille petite lettre, dit à sa maman : « Chère maman, *je ne suis pas trop jeune pour mourir*, ainsi je ne suis pas trop jeune pour croire en Jésus et être sauvée. »

Parmi mes petits lecteurs et lectrices, n'y en a-t-il pas qui ont entendu souvent parler de l'amour du Seigneur Jésus pour eux, et sont restés, jusqu'ici,

indifférents ? Pensez aux paroles de la petite Marie : « Je ne suis pas trop jeune pour mourir, ainsi je ne suis pas trop jeune pour croire en Jésus et être sauvée. »

Jésus est le meilleur Maître,
 Son cœur aime les enfants ;
 C'est à Lui qu'on ne peut être
 Ni trop tôt, ni trop longtemps.



Réponses aux questions du mois de décembre

1^o Dans la Genèse, chapitre III, 1.

2^o Apocalypse XII, 9 : « Et le grand dragon fut précipité, le *serpent ancien*, celui qui est appelé diable et Satan, celui qui séduit la terre habitée tout entière. »

3^o Meurtrier et menteur, père du mensonge. (Jean VIII, 44.)

4^o Caïn tue Abel, et ment à l'Éternel. « Caïn se leva contre Abel, son frère, et le tua. Et l'Éternel dit à Caïn : Où est Abel, ton frère ? Et il dit : Je ne sais. » (Genèse IV, 8, 9.)

5^o 1^{re} occasion. Genèse III, 1-7 : « Comme le serpent séduisit Ève par sa ruse. » (2 Corinthiens XI, 3.) L'homme est vaincu.

2^{me} occasion. Apocalypse XX, 7 : « Satan sera délié de sa prison, et il sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, » etc. L'homme est encore vaincu, malgré le bonheur dont il a joui sous le règne du Seigneur, durant le millénium.

3^{me} occasion. Matthieu IV, 1-11 : Le diable est vaincu par l'obéissance parfaite du Seigneur, l'Homme Christ Jésus.

Questions pour le mois de janvier

J'ai été heureux de voir, chers jeunes amis, qu'un certain nombre d'entre vous ont essayé de répondre aux questions que j'ai posées, et je suis persuadé qu'il y en a un plus grand nombre que ceux que je connais. Je ne saurais trop vous encourager à persévérer dans cette petite étude de la Parole que nous faisons ensemble.

« Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon la parole. » (Psaume CXIX, 9.)

1^o Quand et où est-ce que Dieu a donné une loi à l'homme ?

2^o Quels sont les deux commandements qui résument toute la loi ?

Citez les passages qui le montrent dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

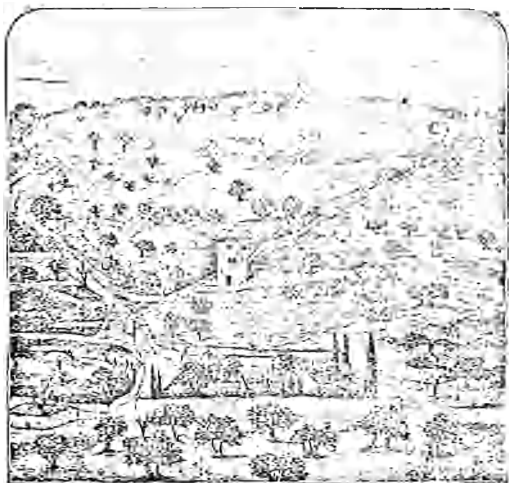
3^o Quelle est la punition prononcée contre ceux qui ont violé la loi ?

4^o Quelqu'un peut-il être justifié devant Dieu, c'est-à-dire sauvé par la loi (soit par les œuvres que prescrit la loi) et pourquoi ?

5^o Connaissez-vous quelqu'un qui a observé toute la loi ?

Citez toujours les passages dans leur entier, après les avoir lus avec soin.





MONT DES OLIVIERS

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABSALOM (*suite*)

(2 Samuel XIII, etc.)

SOPHIE. — J'ai beaucoup aimé la belle conduite d'Ilthai, chère maman. Bien qu'étranger, il voulut accompagner David dans sa grande et douloureuse épreuve. Est-ce qu'il y en eut encore d'autres qui lui furent fidèles et qui nous sont nommés ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Les sacrificateurs Tsadok et Abiathar vinrent aussi avec tous les Lévites

portant l'arche de l'alliance de Dieu. Mais David ne jugea pas bon que l'arche le suivit dans sa triste fuite. Il dit à Tsadok : « Reporte l'arche de Dieu dans la ville ; si je trouve grâce aux yeux de l'Éternel, alors il me ramènera et me la fera voir, elle et sa demeure. Et s'il dit ainsi : Je ne prends point de plaisir en toi ; — me voici, qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux. »

SOPHIE. — Pourquoi penses-tu que David ne voulut point que l'arche de Dieu l'accompagnât ?

LA MÈRE. — David avait établi une demeure pour l'arche à Jérusalem ; c'était le trône de Dieu dans la ville que Dieu avait choisie (1). Il n'était pas convenable que le trône de Dieu accompagnât David et lui fût associé, dans l'humiliation où il se trouvait réduit comme châtiment de son péché. David le sentait, et pour rien au monde il n'aurait voulu exposer à la honte, pour lui-même, la gloire de l'arche de son Dieu qu'il révérait si profondément. Mais tu vois en même temps la confiance de David en l'Éternel : « Si j'ai trouvé grâce, il me ramènera, » dit-il ; et puis sa soumission touchante : « Qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux. » Si nous sommes tombés en faute et que Dieu nous châtie, faisons comme David ; ne perdons pas confiance en Dieu, car il ne cesse jamais de nous aimer, et soumettons-nous à ce qu'il juge bon pour nous. Cherche et lis, mon enfant, en Hébreux XII, 5, 6 et 9, et 1 Pierre V, 6, 7 ; tu y verras ce qui nous est dit à ce sujet.

SOPHIE (*lit*). — « Vous avez oublié l'exhortation qui s'adresse à vous comme à des fils : Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage quand tu es repris par lui ; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il

(1) Voyez 1 Chroniques XV, XVII et Psaume CXXXII.

fouette tout fils qu'il agrée. » — « De plus, nous avons eu les pères de notre chair pour nous discipliner, et nous les avons respectés ; ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits, et nous vivrons ? » — « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu. »

LA MÈRE. — Voilà ce que David faisait, s'attendant à Dieu, et Dieu l'éleva quand le temps de l'épreuve eut pris fin. Il renvoya donc à Jérusalem les deux sacrificateurs avec l'arche, en leur recommandant de lui envoyer « dans les plaines du désert, » où il attendrait, des nouvelles par Akhimaats, fils de Tsadok, et Jonathan, fils d'Abiathar.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'étaient que ces « plaines du désert ? »

LA MÈRE. — C'était sans doute le désert de Juda, le long du Jourdain, là où autrefois David avait fui de devant Saül, et maintenant c'était devant son propre fils !

SOPHIE. — Pauvre David ! comme il devait souffrir.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il souffrait dans son cœur à cause de l'ingratitude et de la méchanceté d'Absalom ; il souffrait, en se disant qu'il avait été un père faible envers ce fils rebelle ; il souffrait au souvenir de son péché qui attirait sur lui ce châtiement. Aussi, en montant « la montée des Oliviers, il pleurait, et il avait la tête couverte » en signe d'affliction et de deuil, « et il marchait nu-pieds, » comme marque d'humiliation. « Et tout le peuple qui était avec lui montait, chacun ayant sa tête couverte, et en montant ils pleuraient. »

SOPHIE. — Ce devait être déchirant ; mais comme c'est beau de voir le peuple s'associer à la douleur du roi !

LA MÈRE. — Ils étaient un avec lui dans son affliction. C'est à cela que se reconnaît la vraie affection ; on « pleure avec ceux qui pleurent (1), » et c'est encore une leçon pour nous. Nous ne devons pas être égoïstes, mais ressentir les peines des autres et y prendre part. C'est comme dans une famille ; si l'un des membres de la famille souffre ou est dans l'opprobre, tous le sentent. David poursuivait donc son douloureux chemin en s'éloignant de Jérusalem, lorsqu'on vint lui apprendre la trahison d'Akhitophel. « Il est avec Absalom, » lui dit-on. C'était un dangereux ennemi de plus. Que fallait-il faire ? Qu'y a-t-il de plus sûr, quand nous sommes exposés aux attaques de l'ennemi ? Peux-tu me le dire ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il faut prier Dieu.

LA MÈRE. — C'est ce que fit David. « Éternel ! » dit-il, « rends vain le conseil d'Akhitophel. » Akhitophel était près d'Absalom un conseiller habile et rusé ; mais Dieu annule la sagesse des sages du monde, et il le fit pour David en réponse à sa prière, comme nous le verrons. Mais si la défection de son conseiller fut un nouveau coup pour David, Dieu lui donna aussitôt après une consolation. Étant parvenu au sommet de la montée, le roi « se prosterna devant Dieu. » Il n'oubliait pas Celui qui avait toujours été « son Rocher, son lieu fort, celui qui le délivrait (2). » Bien loin que l'affliction lui cachât Dieu, ou le portât au murmure, elle le rapprochait de Lui. S'il pouvait dire : « Éternel ! combien sont multipliés mes ennemis, et sont nombreux ceux qui s'élèvent contre moi. Beaucoup disent de mon âme : Il n'y a point de salut pour lui en Dieu, » il pouvait ajouter : « Mais toi, Éternel ! tu es un bouclier pour moi (3). »

(1) Romains XII, 15. - - (2) Psaume XVIII, 1, 2.

(3) Psaume III, 1-3.

SOPHIE. — Quelle consolation l'Éternel lui donna-t-il ?

LA MÈRE. — Hushaï, son ami, vint à sa rencontre, sa tunique déchirée et de la terre sur sa tête, en signe d'affliction. Il montra ainsi la vérité de ces paroles du sage : « L'ami aime en tout temps, » et « il est tel ami plus attaché qu'un frère (1). » David dut éprouver un grand soulagement, en voyant ce cœur fidèle en dépit de tout.

SOPHIE. — Cela ne nous rappelle-t-il pas le Seigneur Jésus, maman ? Quand Judas le trahissait, et que l'on complotait contre Lui, Marie le reconnut comme Roi et Fils de Dieu, en répandant du parfum sur sa tête et sur ses pieds (2). Le cœur du Seigneur devait être réjoui de voir l'amour de sa servante. Combien je voudrais aimer Jésus ainsi, et lui être fidèle !

LA MÈRE. — Le Seigneur t'accordera ton désir, mon enfant. Bien que David eût beaucoup aimé garder son fidèle ami près de lui, il le renvoya à Jérusalem auprès d'Absalom, en lui disant : « Si tu dis à Absalom : Je serai ton serviteur, comme j'ai été celui de ton père, tu annuleras pour moi le conseil d'Akhiophel. Et tu me feras savoir ce qui se passe par les deux fils des sacrificateurs Tsadok et Abiathar. » Hushaï fit comme David lui avait dit.

SOPHIE. — Chère maman, ce que tu me dis m'étonne. Il me semble que ce n'était pas droit d'agir ainsi et de tromper Absalom. Je me rappelle que tu m'as dit qu'il ne faut jamais faire du mal pour qu'il en arrive du bien.

LA MÈRE. — Tu as tout à fait raison, Sophie. Certains hommes prétendent que la fin justifie les moyens ; c'est-à-dire que, pourvu que l'on arrive à

(1) Proverbes XVII, 17 ; XVIII, 24.

(2) Matthieu XXVI, 6, 7 ; Jean XII, 1-3.

un bon résultat, peu importe comment. Mais ce n'est pas selon Dieu qui aime la vérité et la droiture (1). Il aurait été bien préférable que David se fût entièrement et simplement confié en l'Éternel pour annuler le conseil d'Akhitophel, comme il le Lui avait demandé, sans vouloir y concourir par un mensonge. Te rappelles-tu un autre exemple de quelqu'un qui eut recours à une tromperie, pour faire réussir le dessein de Dieu ?

SOPHIE. — Je pense que tu veux parler de Jacob qui trompa Isaac pour s'assurer la bénédiction que Dieu lui avait promise. Mais Jacob eut à souffrir beaucoup des suites de son mensonge.

LA MÈRE. — Tu as raison. Mais dans le cas de David, comme nous le verrons, Dieu eut compassion de lui, ce qui ne veut pas dire que ni lui, ni Hushaï eurent raison. Mais il est frappant de voir par le récit suivant, comment David fut trompé à son tour. Et tout cela nous montre la triste histoire du cœur de l'homme.

SOPHIE. — Je me rappelle que Laban trompa aussi Jacob. Mais qu'arriva-t-il à David ?

LA MÈRE. — Quand lui et le peuple eurent un peu dépassé la montée, Tsiba, le serviteur de Méphibosheth, vint à leur rencontre avec des provisions et des montures.

SOPHIE. — Quelle bonne chose, maman ! Ils devaient en avoir bien besoin après une longue marche. C'était une bonté de Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. De la part de Dieu, c'était une grâce, car Dieu se sert même des actions des méchants pour le bien de ses saints (2) ; mais de la part de Tsiba, c'était un moyen de se faire bien venir du roi, au détriment de son maître,

(1) Psaume XXXVII, 27, 28.

(2) Romains VIII, 28. Voyez Genèse L, 20.

comme tu vas le voir. David dit à Tsiba : « Que veux-tu faire de tout cela ? » — « C'est pour le roi et ceux qui sont avec lui, » répondit Tsiba. — « Et où est ton seigneur ? » dit encore David. — « A Jérusalem, » répondit le trompeur, « car il a dit : Aujourd'hui la maison d'Israël me rendra le royaume de mon père. »

SOPHIE. — Oh ! maman ! Ce n'était pas possible que Méphibosheth fût ingrat à ce point, lui envers qui David avait été si bon.

LA MÈRE. — En effet. Les paroles de Tsiba n'étaient qu'un mensonge et une calomnie, comme nous le verrons. Mais David le crut et agit avec une regrettable précipitation. Il donna à Tsiba tous les biens de Méphibosheth, sans chercher à savoir s'il ne jugeait point mal ce fils de Jonathan. Plus tard, Méphibosheth fut justifié de cette calomnie, et nous verrons son beau caractère de dévouement à David ressortir avec plus de force.

SOPHIE. — Tsiba aimait les richesses et non son maître ; voilà ce que je vois.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et c'est un grand mal qui entraîne dans bien des péchés. Pour trente pièces d'argent, Judas vendit son divin Maître. Aussi le Seigneur dit-il : « Gardez-vous de toute avarice (1) ; » et l'apôtre écrit : « C'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent (2). » Après Tsiba qui montre ce mauvais trait du cœur naturel, nous en voyons un autre chez un homme nommé Shimhi, de la tribu de Benjamin, et de la famille de Saül. Tandis que le roi, entouré de ses vaillants hommes de guerre et suivi du peuple, poursuivait son triste chemin, cet homme se mit à jeter des pierres contre David et ses serviteurs, en proférant contre le roi

(1) Luc XII, 15. — (2) 1 Timothée VI, 10.

des injures et des malédictions. C'était de toutes manières un grand crime, car David était l'élu de Dieu qui autrefois avait toujours épargné la vie de Saül et fait du bien à sa maison.

SOPHIE. — Cela devait indigner les fiers guerriers de David. Est-ce qu'ils ne le firent pas taire ?

LA MÈRE. — Ils l'auraient bien voulu. Le fidèle Abishaï, toujours aux côtés du roi dans la bonne et la mauvaise fortune, dit à David : « Pourquoi ce chien mort maudit-il le roi, mon seigneur ? Laisse-moi passer et lui ôter la tête. » Mais David dit : « Voici, mon fils cherche ma vie, combien plus ce Benjaminite ! Laissez-le et qu'il maudisse, car l'Éternel le lui a dit. » Il voulait dire que l'Éternel permettait ce nouvel outrage. « Peut-être, » continua David, « l'Éternel regardera mon affliction, et l'Éternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi. » Tu vois, mon enfant, la touchante soumission de David, et comme il accepte l'humiliation qui lui est infligée.

SOPHIE. — Oui, maman ; je trouve la conduite de David bien belle, mais veux-tu que je te dise ce que cela me rappelle ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; j'aime à connaître toutes tes pensées.

SOPHIE. — Eh bien, maman, cela m'a fait souvenir que Pierre, comme Abishaï, voulut défendre le Seigneur, tira l'épée et coupa l'oreille de l'esclave du souverain sacrificateur. Mais Jésus le guérit (1). Et Jésus fit plus encore : il pria pour que son Père pardonnât à ceux qui le crucifiaient (2).

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et Jésus dit aussi à Pierre : « Remets ton épée dans le fourreau : la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je

(1) Luc XXII, 49-51. — (2) Luc XXIII, 34.

pas ? (1) » Il acceptait tout de la main de son Père ; mais il était parfait dans toutes ses voies, et tandis que David souffrait à cause de son propre péché, Lui, Jésus, acceptait de souffrir pour nous. Nous continuerons l'histoire d'Absalom une autre fois, si le Seigneur le permet.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre.)

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS *(suite)*

Je vous ai dit, mes jeunes amis, que Chrysostôme allait passer par un temps rempli d'épreuves. Je vous donnerai maintenant quelques détails sur cette dernière partie de sa vie. Vous vous rappelez que son austérité, son zèle pour réformer le clergé corrompu de Constantinople et pour réprimander les grands à cause de leur luxe et de leur mollesse, lui avaient fait beaucoup d'ennemis. L'impératrice, dont il ne pouvait flatter l'orgueil toujours plus grand, s'était aussi rangée contre lui. Cela encouragea ses ennemis à chercher une occasion de le perdre et de se débarrasser ainsi d'un censeur importun, et cette occasion se présenta bientôt.

L'église d'Éphèse, dont il est tant question dans le Nouveau Testament, était alors dans le plus triste état. Son évêque, indigne d'une telle charge, était mort, et plusieurs candidats se disputaient sa place, cherchant chacun à obtenir les suffrages du peuple en répandant de l'argent. Des partis se formaient ainsi, prêts à user de violence les uns contre les

(1) Jean XVIII, 11.

autres pour faire prévaloir leur candidat. Triste spectacle, n'est-ce pas, que présentait une assemblée chrétienne? Le clergé de la ville, ne sachant comment mettre fin au désordre, demanda à Chrysostôme de venir les aider. Voici ce qu'on lui écrivait : « Depuis nombre d'années, nous sommes gouvernés contre toute règle et tout droit. Nous te prions donc de vouloir bien te rendre ici, afin que l'église des Éphésiens recouvre par tes soins une forme digne de Dieu. D'un côté les ariens, d'un autre l'avidité et l'ambition des faux catholiques (1) nous déchirent à l'envi. Une foule de loups violents guettent leur proie, attendant de ravir par de l'argent le siège épiscopal. »

Chrysostôme, bien que malade, partit sur le champ. Son premier soin fut de proposer à l'église d'Éphèse comme évêque, Héraclide, diacre pieux et versé dans la connaissance des Écritures. Son avis fut adopté. Héraclide fut élu, puis consacré par Chrysostôme. Mais les candidats ainsi écartés, augmentèrent le nombre de ses ennemis. Il ne s'arrêta pas là. Il parcourut diverses provinces, et déposa plusieurs évêques contre lesquels il avait reçu des plaintes, et dont quelques-uns étaient certainement tout à fait indignes d'occuper leur charge, et il les remplaça par d'autres. En tout cela, il était poussé par son zèle pour la justice et ce qu'il considérait son devoir envers Christ. Mais sa rigidité soulevait contre lui ceux à l'égard desquels il l'exerçait.

Pendant ce temps, on machinait sa ruine à Constantinople. Il avait laissé à Sévérien, évêque de Gabales, qu'il croyait son ami, le soin de le remplacer. Mais Sévérien, homme plein de vanité, se

(1) On nommait catholiques, par contraste avec les ariens, ceux qui retenaient la confession de foi de Nicée.

laissa gagner par les avances de l'impératrice et des ennemis de Chrysostôme, dont on lui faisait espérer le siège. Deux évêques étrangers, Antiochus et Acacius, venus à Constantinople, se laissèrent aussi engager dans le complot. Sérapion, archidiacre de Chrysostôme et son ami, le pressait de revenir pour s'opposer aux menées de ceux qui voulaient le perdre. Mais Chrysostôme voulait achever sa tournée. Enfin, au bout de trois mois d'absence, il rentra à Constantinople. Le peuple, averti de son retour, accourut avec joie à la rencontre de son évêque bien-aimé, le bienfaiteur infatigable des pauvres, dont la vie simple et dévouée était d'accord avec son enseignement.

Vous comprenez que Chrysostôme ne put faire autrement que reprendre Sévérien de la manière dont il avait agi pendant son absence. Il blâma sa conduite mondaine, sa présence aux festins de la cour, ses visites fréquentes au palais impérial. « Toi et Antiochus, lui dit-il, vous menez la vie de parasites et de flatteurs ; vous êtes devenus la fable de la ville. » Malheureusement ces reproches bien mérités, au lieu d'atteindre la conscience de Sévérien, ne firent qu'augmenter son ressentiment contre Chrysostôme.

Celui-ci alla plus loin. Prêchant sur un passage du livre des Rois (1 Rois XVIII, 19), il attaqua publiquement ceux qui menaient cette vie de parasites à la table des grands et de l'empereur. « Rassemblez autour de moi, dit-il, ces prêtres du déshonneur qui mangent à la table de Jézabel, afin que je leur dise comme autrefois Élie : Jusqu'à quand hésiterez-vous entre les deux côtés ? Si Baal est Dieu, suivez-le. Si la table de Jézabel est Dieu, mangez-y jusqu'au vomissement. » Que Chrysostôme y eût pensé ou non, ses ennemis irrités par ces paroles énergiques

qui les condamnaient, se hâtèrent de les rapporter à l'impératrice, comme s'il avait voulu la désigner sous le nom de Jézabel. L'impératrice n'oublia pas ce fait. Ainsi s'accroissait l'inimitié contre lui.

Sérapion avait accusé Sévérien d'avoir blasphémé contre Christ. Chrysostôme ajouta trop facilement foi aux paroles de l'archidiacre. Il déposa Sévérien et le bannit de la ville. L'impératrice qui favorisait Sévérien, demanda à Chrysostôme de lever l'interdiction qu'il avait prononcée, mais comme il refusait de céder à ses sollicitations, Eudoxie, un jour de grande fête, entra dans l'église avec son jeune fils dans ses bras et le déposa sur les genoux de Chrysostôme. Puis les mains étendues sur la tête de l'enfant, elle conjura l'évêque de pardonner à Sévérien. Quelle scène étrange, n'est-ce pas ? Chrysostôme ne put refuser, il pardonna et la réconciliation eut lieu publiquement. Mais ce n'était qu'un répit. Les ennemis de l'évêque poursuivaient toujours le plan qu'ils avaient formé de se débarrasser de lui.

Il survint un incident qui leur en fournit l'occasion. Vous vous rappelez Théophile, ce méchant évêque d'Alexandrie, qui avait été forcé par Eutrope de consacrer Chrysostôme. Lui aussi était resté depuis ce temps son ennemi acharné, et le moment était arrivé où il put assouvir sa haine. C'est triste d'avoir à parler ainsi d'hommes qui étaient à la tête de l'Église, mais c'est la vérité, et cela nous montre ce que peut cacher le cœur de l'homme sous des apparences religieuses. Ce que je vais vous raconter vous le fera voir aussi d'une manière frappante. Il y avait dans les déserts de Nitrie et de Scété près de l'Égypte, des moines qui avaient pour supérieurs quatre frères que l'on nommait « les longs frères. » Quel nom étrange, direz-vous. Il leur venait de leur haute stature. C'étaient des hommes simples, pai-

sibles, pieux, respectés de tous, s'occupant beaucoup de l'étude des Saintes Écritures, dans laquelle ils étaient très versés. Ils étaient bien connus de Théophile, qui voulut invoquer leur témoignage pour faire condamner un homme innocent, leur ami. Ils refusèrent et Théophile, furieux, les accusa d'hérésie, les fit traîner en prison, et alla jusqu'à les maltraiter. Puis prenant une troupe de soldats, il les conduisit lui-même dans le désert et leur ordonna de saccager et détruire les pauvres cellules tant des « longs frères » que des autres moines, et de brûler leurs livres. Voilà comment agissait un homme qui se disait évêque de Christ, surveillant du troupeau qu'il devait paître avec amour. Les pauvres moines poursuivis par la haine de Théophile, obligés de fuir de lieu en lieu, résolurent enfin d'aller à Constantinople pour porter leurs griefs devant l'empereur et se mettre sous la protection de Chrysostôme. Celui-ci les reçut bien, après s'être assuré qu'ils ne tenaient aucune doctrine hérétique, mais les engagea à ne point adresser de requête à l'empereur. « C'est à l'Église, leur dit-il, de juger des choses de l'Église. Les tribunaux temporels n'ont rien à voir dans les débats qui intéressent le service de Dieu. » N'avait-il pas raison ? Vous pouvez lire à ce sujet ce que Paul dit en 1 Corinthiens VI, 1-4.

Malgré l'avis de Chrysostôme, « les longs frères, » impatientés d'attendre, présentèrent une requête à l'impératrice qui prit chaudement leur cause en mains. Un concile fut convoqué à Constantinople, et Théophile fut sommé d'y paraître pour répondre aux accusations portées contre lui. Il ne pouvait refuser d'obéir, mais rusé et habile comme il l'était, sachant combien Chrysostôme avait d'ennemis, il résolut de s'associer à eux, et d'accusé qu'il était, de se porter accusateur, et ainsi de faire tomber la condamnation

qui le menaçait sur Chrysostôme lui-même. Il sut réussir à accomplir son dessein.

Après avoir donné ordre à vingt-huit évêques égyptiens de venir le rejoindre, il partit et débarqua à Constantinople avec une troupe de grossiers marins du port d'Alexandrie, tout dévoués à sa personne; singulière escorte pour un ministre de Christ! Il apportait aussi de riches présents et abondance d'argent pour gagner ceux qu'il pourrait ainsi acheter. Il ne voulut point loger chez Chrysostôme, refusant toute communication avec lui, et ne s'arrêta même pas dans l'église pour rendre grâces, ainsi que c'était la coutume, mais se rendit avec faste à l'un des palais impériaux qui lui avait été préparé. Ensuite, par de somptueux banquets et par les dons de choses précieuses ou d'argent qu'il sut répandre avec habileté, il gagna bientôt la faveur du clergé et des principaux citoyens. Telle était la conduite d'un homme qui se disait évêque ou surveillant du troupeau. Cela, et d'autres choses encore, ne rappelle-t-il pas ce que le Seigneur dit du méchant serviteur, en Matthieu XXIV, 48, 49?

L'empereur, cependant, avait été ému par les plaintes des « longs frères. » Un évêque et quatre abbés qui les avaient calomnieusement accusés de crimes de lèse-majesté et de magie, avaient confessé que les faits étaient faux et qu'ils n'avaient agi que pour obéir à Théophile. Ils avaient été déclarés coupables et condamnés à la peine de mort.

L'empereur, blessé dans ses sentiments religieux par la conduite de Théophile, eut la pensée de le faire traduire pour ces faits devant le futur concile. Il fit d'abord venir Chrysostôme pour le charger d'aller interroger Théophile. Mais Chrysostôme refusa respectueusement. « Je ne puis, dit-il, concourir à faire juger un évêque en dehors des limites de sa

province. Les canons le défendent. » Sa conscience d'ailleurs ne lui permettait pas de se porter juge d'un ennemi déclaré. Théophile, par l'honnêteté de Chrysostôme, se trouva ainsi délivré d'un grand danger. Il fut libre alors de se tourner contre celui qui venait de l'épargner si généreusement, et il ne manqua pas de le faire.



« Ton cœur n'est pas droit devant Dieu »

Le jeune X. avait quitté son endroit natal pour aller gagner sa vie dans une grande ville. Ses parents l'avaient élevé sous une stricte discipline morale et religieuse. Dès sa première enfance, il avait été habitué à lire chaque jour un chapitre de la Bible, et il aurait cru très mal agir en négligeant un seul jour de tenir la promesse qu'il avait faite de continuer cette lecture quotidienne et de dire ses prières.

Il était tout à fait persuadé que tout était ainsi en règle. Sa conscience n'était pas encore réveillée ; il ne craignait ni la sainteté, ni la justice de Dieu, et ne connaissait ni son amour, ni sa grâce

Il n'avait pas seize ans, et se trouvait livré sans appui et sans défense à toutes les tentations que présente la vie dans une grande ville. « Les délices » passagères « du péché » (Hébreux XI, 25) et ses « séductions » (Hébreux III, 13), exercèrent leur puissance sur lui, et bientôt il fut entraîné dans le tourbillon du mal. Quelle douleur aurait éprouvée son père, d'une moralité si austère, s'il eût vu son jeune fils entrer et marcher dans la voie de la corruption ! La connaissance religieuse qu'avait celui-ci

perdit bientôt toute valeur à ses yeux, bien qu'il continuât toujours à lire son chapitre de la Bible.

Mais le regard de Dieu et son amour suivaient ce jeune homme. Son oreille avait entendu depuis des années la prière de sa mère mourante, intercédant pour le salut éternel de son enfant. Dieu, qui est amour et lumière, s'occupait de cette âme dans ses égarements, pour l'amener des ténèbres dans sa lumière et dans le royaume du Fils de son amour. (Colossiens I, 13.)

Un jour, le chapitre à lire par le jeune homme était le huitième des Actes. Il arriva au verset 21^{me} : « Tu n'as ni part, ni portion dans cette affaire ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. » L'Esprit Saint appliqua cette parole à sa conscience. Elle pénétra dans son âme, comme lorsqu'autrefois Nathan dit à David : « Tu es cet homme, » et que le cœur du roi en fut transpercé.

« *Ton cœur n'est pas droit devant Dieu.* » Notre jeune ami savait bien qu'il en était ainsi pour lui, et la crainte du jugement de Dieu le saisit et ne le quitta plus. Il se détourna de ses voies de péché, et crut qu'il pourrait, par une sérieuse vigilance sur lui-même, par une conduite honorable, par plus de prières et d'exercices religieux, acquérir la paix pour son âme et finalement le ciel. Durant deux longs mois il persévéra dans ses efforts, mais en vain. Il n'était pas plus heureux ; les mêmes paroles le poursuivaient partout et le remplissaient d'angoisse : « *Ton cœur n'est pas droit devant Dieu.* » Il était presque au désespoir.

Il était arrivé, dans sa lecture journalière, au chapitre LIII d'Ésaïe. Il lut le verset 6 : « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre che-

min, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. »

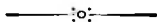
« Cela aussi est bien vrai de moi, » se dit-il. « Je suis errant, et je me suis tourné vers mon propre chemin. » Mais ensuite sa pensée s'arrêta sur cette magnifique et précieuse déclaration : « *L'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.* » L'heureux message venant de Dieu par la bouche du prophète apporta la paix à son âme, *la paix avec Dieu*. Par la foi, il saisit que Jésus en mourant sur la croix avait été son substitut devant Dieu et avait porté pour lui le jugement dû à ses péchés. (Lisez 1 Pierre II, 24 ; III, 18 ; Actes X, 43.)

Quel merveilleux changement cette bonne nouvelle de la grâce produisit chez le jeune homme ! Il ne regarda plus à son propre cœur, dans le vain espoir de le rendre peu à peu droit devant Dieu, alors que constamment de nouveaux fruits du péché profondément enraciné dans ce cœur, se manifestaient. Maintenant, au contraire, il pouvait, pour le salut et la joie de son âme, jeter un profond regard dans le cœur de Dieu, dont l'amour pour les pécheurs a été si grand que de livrer pour eux son Fils à la mort. Il avait la paix avec Dieu, cette paix qui est fondée sur la justice même de Dieu. Il était réconcilié avec Dieu par la mort de son Fils (Romains V, 10), et c'est maintenant sa joie d'annoncer à d'autres que ce n'est pas par nos propres mérites que nous sommes sauvés, mais uniquement par l'œuvre de Christ sur la croix.

Cher jeune lecteur, as-tu compris comment notre ami arriva à posséder la paix et la certitude du pardon de ses péchés ? Il lut la parole de Dieu, et il *la crut*. « Abraham *crut* Dieu, et cela lui fut compté à justice. » (Romains IV, 3.) « Les hommes de Ninive *crurent* Dieu » (Jonas III, 5), lorsqu'il leur fit an-

noncer le jugement qui les menaçait. « Ils se sont repentis à la prédication de Jonas » (Luc XI, 32), et Dieu les épargna.

Toi donc aussi, écoute la parole de Dieu ; crois Dieu ; crois ce qu'il le dit : « *Écoutez, et votre âme vivra.* »



« Déjà jugé »

Il y a quelques années, un jeune homme, que nous appellerons Robert, vivait sur une des côtes d'Amérique, dans une contrée nouvellement peuplée, et où l'Évangile jusqu'alors avait été rarement annoncé. Un soir, un jeune évangéliste parla sur le chapitre trois de l'évangile de Jean, et insista particulièrement sur le verset 18^{me} : « Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas, *est déjà jugé*, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. »

Les mots « *déjà jugé* » firent une forte impression sur Robert. Il chercha à se persuader qu'il n'y avait pas de telles paroles dans la Bible, et que sans doute le prédicateur avait dû se tromper. Robert voulait bien accorder que, s'il persévérait dans sa mauvaise voie, il serait jugé *plus tard*, mais être jugé déjà maintenant, c'était pourtant trop fort. La parole de Dieu est une épée (Éphésiens VI, 17), et cette épée avait pénétré dans l'âme du jeune homme.

En retournant chez lui, il s'efforça encore et encore, de se convaincre que cela n'était pas vrai, et ne se trouvait pas dans la Bible. Pour s'en assurer, une fois arrivé à la maison, il prit sa Bible depuis si longtemps négligée, et chercha le passage. Et en réalité, il y avait ces paroles solennelles :

« Celui qui ne croit pas, est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. »

Il ne voulut cependant pas encore accepter ce qui lui était dit si clairement. Il jeta la Bible sur la table, et pensa : « Quand bien même cela est écrit dans la Bible, que m'importe ? Ce n'est pourtant pas vrai. »

En dépit de tout, l'épée de l'Esprit avait atteint son âme, ainsi que plus tard il le disait lui-même : « Dieu, pendant cinq années, a flagellé mon âme avec ces paroles : DÉJÀ JUGÉ, DÉJÀ JUGÉ ! Je les entendais toujours, et souvent j'allais à l'auberge afin d'étouffer dans l'ivresse des boissons, la voix intérieure qui ne cessait de se faire entendre. Mais c'était en vain. »

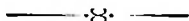
Enfin, après un bien long temps, vaincu par la grâce de Dieu, Robert reconnut que Dieu avait raison, et que lui n'était qu'un pécheur coupable et *déjà jugé*. Mais bientôt après, il trouva aussi le Sauveur des pécheurs, qui, durant toutes ces années, l'avait suivi jusqu'à ce qu'il fût « revenu à lui-même, » comme le fils prodigue de Luc XV, et qu'il eût accepté de bon cœur le seul moyen de salut par lequel on peut échapper au jugement. Avec un cœur altéré de pardon, il crut comme un *pécheur perdu et déjà jugé*, au Fils de Dieu qui, dans le même verset, Jean III, 18, a dit : « Celui qui croit ne sera pas jugé. »

Cher jeune ami qui lis ces lignes, appartiens-tu encore au grand nombre de ceux qui ne veulent pas croire que leur jugement est déjà prononcé ?

Serais-tu aussi insensé que ce malfaiteur qui, condamné à mort, pensait jusqu'au dernier moment échapper à la sentence, parce qu'il ne la tenait pas pour vraie ?

Si tu ne connais pas encore Jésus comme ton substitut, si tu ne l'as pas encore reçu comme Celui

qui a subi le jugement pour toi, alors la colère de Dieu demeure sur toi. Écoute la voix qui te supplie : « Soyez réconciliés avec Dieu, » afin que tu échappes à cette colère, et que tu trouves en Dieu, non seulement Celui qui pardonne les péchés, mais un Père qui veut te donner une place près de son cœur et dans sa maison.



Réponses aux questions du mois de janvier

1° Aux Israélites en Sinaï, après la sortie d'Égypte. (Exode XX ; XXIV, 12.)

2° « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. » C'est là le grand et premier commandement. Et le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » De ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes. (Matthieu XXII, 37-40 ; Deutéronome VI, 5 ; Lévitique XIX, 18.)

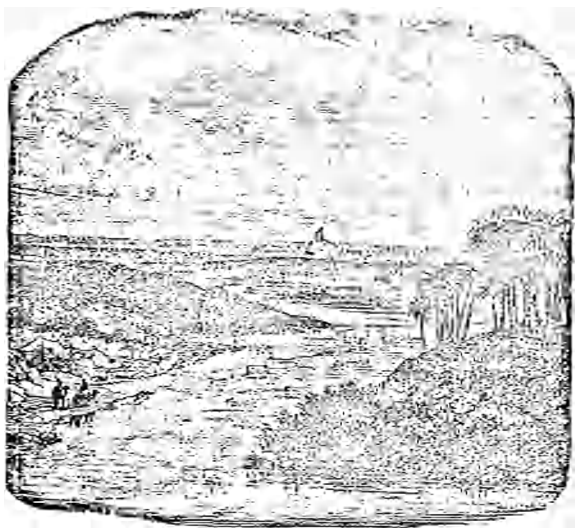
3° La malédiction. (Deutéronome XXVII, 26 ; Galates III, 10.)

4° Non ; parce que la loi donne la connaissance du péché et montre que nous sommes tous pécheurs. (Romains III, 19, 20 ; Galates III, 11.)

5° Le Seigneur Jésus a accompli toute la loi. Il a toujours et en tout fait la volonté de Dieu. (Psaume XL, 8 ; Jean VI, 38 ; VIII, 46.)

Question pour le mois de février

Citez tous les passages que vous pourrez trouver pour montrer que Jésus, le Fils de Dieu, est venu pour SAUVER les pécheurs.



LE JORDAIN

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABSALOM (*suite*)

(*2 Samuel XIII, etc.*)

LA MÈRE. — C'est une chose pénible, ma chère enfant, de continuer l'histoire d'un fils dénaturé comme Absalom, rebelle et révolté contre son père et son roi. Mais la parole de Dieu, dans ces récits, nous donne de précieux enseignements. Elle nous montre, par des exemples, jusqu'où va la méchan-

céte du cœur naturel, et parle ainsi à notre conscience. Qu'est-ce qui a conduit Absalom à ce point d'iniquité ? C'est l'esprit d'indépendance, d'égoïsme, de vengeance et d'orgueil. Prenons garde qu'il ne se trouve quelque chose de semblable en nous. Il faut que les enfants, en particulier, se souviennent toujours qu'ils ont à rendre à leurs parents le respect et l'obéissance prompte et sans réserve que la parole de Dieu leur recommande, et dont Jésus a donné l'exemple.

Tandis que le vieux roi avec ses amis fidèles s'éloignait tristement de Jérusalem, Absalom, suivi d'une foule d'hommes d'Israël, entra dans cette ville avec son méchant conseiller Akhitophel. L'étonnement d'Absalom fut grand lorsqu'il vit arriver devant lui Hushaï, l'ami de David, criant : « Vive le roi ! vive le roi ! » « Comment, » dit-il à Hushaï, « n'es-tu pas avec ton ami ? » Et Hushaï répondit : « Non, je te servirai comme j'ai servi ton père. »

SOPHIE. — Je me rappelle que cela avait été convenu entre David et Hushaï ; mais ce n'était pas une chose droite, et nous ne devons jamais faire du mal pour qu'il en arrive du bien. C'est ce que tu m'as dit, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, et je suis bien aise que tu te le rappelles. Absalom ne suivait pas ce qui est dit dans le Psaume premier : « Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants (1). » Au contraire, il dit à Akhitophel, cet homme plein de haine contre David : « Donnez un conseil sur ce que nous ferons. » Et Akhitophel lui suggéra une action abominable à l'égard de son père. C'était de prendre pour lui les femmes de David, que celui-ci avait

(1) Verset 1.

laissées à Jérusalem. Et Absalom, sans honte et sans remords, commit ce crime qui, dans la pensée d'Akhitophel, devait creuser un abîme entre le père et le fils.

SOPHIE. — Nathan, le prophète, avait annoncé cela à David, après le grand péché qu'il avait commis, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mais cela ne justifie pas Absalom. Ainsi nous avons en tout cela, les faits et les actes du cœur dépravé de l'homme, et cela chez un fils envers son père. Quelle triste scène ! Mais Dieu voyait tout, et allait intervenir pour mettre un terme à l'iniquité et faire tomber les méchants dans leurs propres pièges (1). Akhitophel, poursuivant ses desseins de haine contre David, proposa à Absalom de prendre avec lui douze mille hommes pour poursuivre David cette même nuit, avant que le roi et le peuple n'eussent pu se reposer. Il dit : « Le peuple surpris s'enfuira et je frapperai le roi seul. »

SOPHIE. — Oh, maman ! Comment Absalom pouvait-il supporter d'entendre parler de tuer son père ? C'est affreux.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Mais une fois dans la voie du péché, sait-on où l'on s'arrêtera ? Un Judas, séduit par l'avarice, livre bien le Fils de Dieu. Le conseil perfide d'Akhitophel était bon pour perdre David, mais « l'Éternel avait décrété de l'annuler, pour que l'Éternel fit venir le mal sur Absalom. » Le moment était venu d'exercer le jugement sur ces méchants (2). Dieu permet ainsi que les impies poursuivent pendant un temps leurs voies d'impiété, mais il est écrit que « le Seigneur vient au milieu de ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous (3). » Et c'est ce qui arrivera.

(1) Psaume V, 10 ; VII, 15, 16.

(2) Lisez le Psaume XI ; VII, 11-13. — (3) Jude 14, 15,

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir, maman, comment le conseil d'Akhitophel ne fut pas suivi, lui que l'on estimait si sage.

LA MÈRE. — Absalom et les anciens d'Israël l'avaient trouvé bon, mais Absalom eut l'idée de demander l'avis de Hushaï. On le fit venir, et il dit : « Le conseil qu'Akhitophel a donné cette fois n'est pas bon. » « Ton père, » dit-il, « est homme de guerre et ses hommes sont vaillants. Tu pourrais subir un échec et cela découragerait ton armée. » Et il conseilla à Absalom de réunir tout le peuple d'Israël, de se mettre lui-même à leur tête, et d'écraser ainsi David et sa petite troupe, sous la supériorité du nombre. Absalom et les hommes d'Israël dirent : « Le conseil de Hushaï est meilleur que celui d'Akhitophel. » Aussitôt Hushaï avertit les sacrificateurs Tsadok et Abiathar de ce qu'Akhitophel et lui avaient conseillé à Absalom. « Envoyez promptement, » leur dit-il, « et avertissez David, en disant : Ne passe pas la nuit dans les plaines du désert, et ne manque pas de passer plus avant, de peur que le roi ne soit englouti, et tout le peuple qui est avec lui. »

SOPHIE. — En quoi le conseil de Hushaï était-il meilleur pour David que celui d'Akhitophel ?

LA MÈRE. — C'est qu'il empêchait David d'être pris à l'improviste et lui donnait le temps de s'éloigner, de rassembler ses hommes autour de lui et de préparer sa défense. Les sacrificateurs envoyèrent donc leurs fils Jonathan et Akhimaats à David pour l'avertir, et David et ses gens s'empressèrent de passer le Jourdain durant la nuit. Ils vinrent ainsi à Mahanaïm. Te souviens-tu, Sophie, d'avoir déjà trouvé ce nom dans l'Écriture ?

SOPHIE. — Non, maman.

LA MÈRE. — Eh bien, lis au chapitre XXXII de la Genèse, au verset premier.

SOPHIE (*lit.*). — « Et Jacob alla son chemin. Et les anges de Dieu le rencontrèrent ; et Jacob dit, quand il les vit : C'est l'armée de Dieu. Et il appela le nom de ce lieu-là Mahanaïm. »

LA MÈRE. — Ce mot veut dire « deux armées ou camps. » Il y avait le camp de Jacob, composé, non pas de guerriers, mais de femmes, d'enfants et de serviteurs. Ils étaient faibles, et Jacob avait bien besoin d'être assuré que « l'armée de Dieu » était avec lui, que Dieu le protégeait, surtout au moment où il apprenait qu'Ésaü venait à sa rencontre avec quatre cents hommes.

SOPHIE. — Oui, maman, et David, en arrivant là, pouvait se rappeler que l'Éternel délivra Jacob, et se dire qu'il le délivrerait aussi.

LA MÈRE. — Je pense que tels furent en effet les sentiments de David. Il les exprime dans un Psaume : « Éternel ! combien sont multipliés mes ennemis, et sont nombreux ceux qui s'élèvent contre moi. Beaucoup disent de mon âme : Il n'y a point de salut pour lui en Dieu. Mais toi, Éternel ! tu es un bouclier pour moi ; tu es ma gloire, et celui qui élève ma tête (1). » Et dans un autre, il dit : « L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et les délivre (2). »

SOPHIE. — Combien on est heureux, chère maman, quand on a dans son cœur l'assurance que Dieu nous garde ! On ne craint rien.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant ; et si nous connaissons vraiment Dieu, nous aurons cette confiance. Mais pour en revenir à David, c'est une chose bien frappante de voir qu'à Mahanaïm, des messagers de Dieu vinrent aussi à sa rencontre.

SOPHIE. — Comment, maman ! Est-ce que Dieu lui envoya des anges ?

(1) Psaume III, 1-3. — (2) Psaume XXXIV, 7.

LA MÈRE. — Non pas des anges du ciel, mais des messagers d'amour, comme nous pouvons tous l'être pour ceux qui sont dans le besoin et l'épreuve. Écoute plutôt : « Comme David arrivait à Mahanaïm, Shobi, fils de Nakhsh, de Rabba des fils d'Ammon, et Makir, fils d'Ammiel, de Lodehar, et Barzillai, le Galaadite, de Roguelim, amenèrent des lits, et des bassins, et des vases en poterie, et du froment, et de l'orge, et de la farine, et du grain rôti, et des fèves, et des lentilles, et des grains rôtis, et du miel, et du caillé, et du menu bétail, et des fromages de vache, pour David et pour le peuple qui était avec lui, pour qu'ils en mangeassent, car ils dirent : Le peuple a faim, et il est fatigué, et il a soif dans le désert. » Ces hommes ne montraient-ils pas qu'ils aimaient David et le peuple qui était avec lui ?

SOPHIE. — Je comprends, maman, qu'ils étaient des messagers que Dieu envoyait à David et aux siens pour les consoler et les fortifier. Cela est très beau. Ils lui étaient fidèles.

LA MÈRE. — Tels nous devons être, mon enfant, envers les disciples du Seigneur. Si nous aimons Jésus, nous aimerons ceux qui appartiennent à Jésus, c'est-à-dire les enfants de Dieu, et nous ferons pour eux ce qui est en notre pouvoir. Tu te souviens que même un verre d'eau froide donné au nom du Seigneur, aura sa récompense.

SOPHIE. — Oui, maman, et je désire beaucoup être aussi utile, quand je le puis, pour l'amour du Seigneur Jésus. Je suis sûr que David fut bien consolé, en voyant arriver ces amis et ce qu'ils lui apportaient.

LA MÈRE. — Et parmi ceux-là nous pouvons remarquer Shobi, fils de Nakhsh, qui n'était pas Israélite, mais Ammonite, et dont le père avait

déjà autrefois montré de la bonté envers David (1).

SOPHIE. — Je voulais te demander, maman, ce que fit Akhitophel, lorsqu'il vit son conseil rejeté.

LA MÈRE. — Sa fin fut des plus tristes, et montra d'un côté qu'il n'avait pas la crainte de l'Éternel dans son cœur, et d'un autre, le terrible jugement de Dieu qui tombe sur ceux qui s'attaquent à son oint. Le malheureux Akhitophel, soit par dépit, soit qu'il vit bien qu'Absalom marchait à sa ruine et craignant la colère de David, rentra dans sa ville et s'étrangla.

SOPHIE. — C'est terrible ! Mais ne trouves-tu pas que sa fin ressemble à celle de Judas qui avait trahi le Seigneur ? Akhitophel avait trahi son roi.

LA MÈRE. — Oui, l'un et l'autre se précipitèrent dans l'éternité et allèrent rencontrer le jugement. Mais Judas était bien plus coupable, car il avait connu toute la puissance et la grâce et l'amour de Jésus. David n'était qu'un homme qui avait commis bien des fautes. Quoiqu'il en soit, le rejet du conseil d'Akhitophel avait été une réponse à la prière de David (2) et le commencement de sa délivrance. L'Éternel allait continuer à agir en sa faveur, bien qu'il dût encore passer par beaucoup d'exercices de cœur. Sans se laisser arrêter par la mort de son conseiller, Absalom se mit à la poursuite de David, passa le Jourdain avec son armée, à la tête de laquelle il avait mis Amasa, parent de Joab, et vint camper au pays de Galaad, prêt à combattre son propre père.

SOPHIE. — Quelle dureté de cœur !

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais que dire des hommes qui, dans un temps à venir, combattront contre l'Agneau ; de cet homme qui, avec le faux

(1) 2 Samuel X, 2. — (2) Voir chapitre XV, 31.

prophète, assemblera ses armées pour marcher audacieusement contre Dieu et son Christ (1) ? C'est ce dont Absalom et Akhitophel étaient comme les ombres quand ils s'opposaient à David. Toujours il y a guerre entre Satan et Christ (2). Mais il est écrit : « L'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs, et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui, appelés, et élus, et fidèles (3). » Ainsi David, nous le verrons, fut, avec ses fidèles compagnons, vainqueur de ses ennemis.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre.)

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS *(suite)*

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que le méchant évêque d'Alexandrie, Théophile, avait échappé au danger d'être traduit devant un concile, grâce à la droiture de Chrysostôme. Loin de s'en montrer reconnaissant, il résolut de faire accuser et condamner celui-ci par le concile qui avait été convoqué. Mais comme on craignait que la grande affection du peuple de Constantinople pour son évêque ne suscitât des troubles, les ennemis de Chrysostôme réussirent à faire transférer le concile à Chalcedoine, faubourg de Constantinople, mais de l'autre côté du Bosphore, et dans un endroit nommé « le Chêne, » de sorte que le concile est souvent appelé de ce nom.

(1) Apocalypse XVII, 14 ; XIX, 19.

(2) Exode XVII, 16. Hamalek est la figure de la puissance de Satan. — (3) Apocalypse XVII, 14.

Trente-six évêques, et plus tard quarante-quatre, la plupart égyptiens et tout dévoués à Théophile, et les autres ennemis de Chrysostôme, composaient le concile ou synode. Le reste des évêques convoqués, une quarantaine environ, demeurèrent à Constantinople avec Chrysostôme auquel ils étaient attachés. Une liste de vingt-neuf chefs d'accusation fut dressée contre Chrysostôme par l'archidiaque de son église, homme haineux et brutal, qui ne pouvait lui pardonner de l'avoir autrefois éloigné de son clergé pour un acte de violence envers un enfant qui le servait. Plusieurs de ces accusations étaient frivoles, et le plus grand nombre dénuées de fondement et évidemment calomnieuses. Parmi les plus graves étaient celle d'avoir détourné des fonds appartenant à l'église, et celle d'outrage envers l'impératrice qu'on l'accusait d'avoir désignée sous le nom de Jézabel. C'était un crime de lèse-majesté, entraînant le bannissement ou la peine de mort.

Tandis qu'à Chalcedoine on tramait sa perte, les évêques restés fidèles à Chrysostôme étaient rassemblés autour de lui, parlant de la méchanceté de Théophile, et exprimant leurs craintes au sujet de leur ami. Mais Chrysostôme prenant la parole, leur dit : « Priez, mes frères, et si vous aimez le Christ, que personne de vous n'abandonne son église à cause de moi, car je puis dire avec l'apôtre : Le temps de mon immolation est proche ; j'ai combattu et achevé ma course. (Voyez 2 Timothée IV, 6, 7.) Je connais Satan et ses ruses ; il ne peut plus supporter la guerre que lui font mes enseignements. Que Dieu me fasse miséricorde ! Mes frères, souvenez-vous de moi dans vos prières. » Tous pleuraient en l'entendant. Quelques-uns, comme ne pouvant plus supporter cette scène, après avoir baisé l'évêque, voulaient sortir. « Restez, » leur dit-il, « restez, mes

frères ; asseyez-vous et cessez de pleurer, de peur de m'attendrir davantage. Je vous le répète : Christ est ma vie, et mourir m'est un gain. » (Philippiens I, 21.) Il disait cela, parce que le bruit courait qu'il serait mis à mort pour outrages à l'impératrice. Quelle différence entre cette réunion d'hommes pieux, avec leur ami qui les encourageait par des paroles de l'Écriture, résigné qu'il était à ce que Dieu voudrait de lui, et ce synode où, comme nous allons encore le voir, la haine et la violence se déchaînaient contre un homme qui n'avait eu à cœur que le bien ! L'une de ces scènes repose de la tristesse que cause l'autre.

Cependant le synode du Chêne avait envoyé à Chrysostôme deux délégués pour le sommer de comparaître. Ils furent introduits et donnèrent lecture de la lettre qui lui était adressée dans ce but. Elle était conçue en des termes si outrageux que les évêques ne purent contenir leur indignation. Ils écrivirent une protestation adressée à Théophile : « Cesse, » disaient-ils, « de bouleverser et diviser l'Église. Ne cherche pas, comme Caïn, à attirer Abel dans les champs. C'est à nous, qui sommes plus nombreux que vous, de te juger pour les crimes que tu as commis et dont nous avons les preuves. » Chrysostôme écrivit aussi pour dire aux évêques réunis au Chêne, qu'ils devaient avant tout exclure de leur synode ses ennemis avoués, tels que Théophile, Sévérien et d'autres, que sans cela, il ne se présenterait pas. Ces lettres furent portées par trois évêques et deux prêtres.

Mais ils étaient à peine sortis que, coup sur coup, arrivèrent deux nouvelles sominations à comparaître, tant les ennemis de Chrysostôme avaient soif de le tenir entre leurs mains. La première était apportée par un notaire impérial, et la seconde par deux

prêtres indignes de l'église de Constantinople. Chrysostôme refusa encore en donnant les mêmes raisons, et envoya trois évêques porter sa réponse. En l'entendant, l'assemblée des évêques fut saisie de fureur, et la chambre du concile présenta l'aspect d'une caverne d'assassins plutôt que de serviteurs de Christ. Ils se jetèrent sur les envoyés de Chrysostôme, les injuriant, déchirant leurs vêtements et les frappant avec violence. L'un d'eux fut attaché par le cou avec la chaîne que l'on avait préparée pour Chrysostôme, puis trainé hors de l'église, jeté dans une barque et abandonné à la dérive dans le courant du détroit !

Par deux fois encore, Chrysostôme fut sommé de comparaître. Sur son refus et pour forcer l'empereur d'intervenir, on dressa une liste d'accusations plus graves. Mais rien de tout cela n'ayant abouti, le concile procéda à l'audition des témoins, puis à la déposition de Chrysostôme. Quant au crime de lèse-majesté, le concile ne pouvait rien ordonner et laissait à l'empereur de prononcer de ce fait le bannissement du coupable. Arcadius ratifia la décision du concile.

Quand la sentence fut connue à Constantinople, la ville fut remplie du plus grand trouble. Le peuple se rassembla autour de la basilique et de la demeure de son évêque, afin de le protéger. On faisait dans les rues des processions, où des prières et des supplications étaient adressées à Dieu pour la vie de Chrysostôme. Tous demandaient hautement un concile général qui jugerait des faits. D'un autre côté, malgré les sollicitations des ennemis de l'évêque, l'empereur ne voulait pas user de violence pour le faire partir, car un mot ou un signe de l'évêque aurait suffi pour soulever le peuple. Mais Chrysostôme, au contraire, l'exhortait à la résignation et à la patience.

« Gloire soit à Dieu pour toute chose, » avait-il coutume de dire.

Cependant, le second jour après la déposition de Chrysostôme, Sévérien eut l'audace de monter en chaire dans une église et, dans son discours, de dire que c'était l'orgueil qui avait perdu Chrysostôme, et que cela seul suffisait pour justifier sa condamnation. A l'ouïe de ces paroles, l'auditoire indigné se souleva avec une telle violence que le lâche Sévérien ne s'échappa qu'à grand'peine. Chrysostôme ayant appris ce qui s'était passé, se rendit dans la basilique et fit au peuple un discours dont voici quelques paroles : « Une furieuse tempête nous assaille, mais que craindrions-nous ? Nous sommes fondés sur le roc. Que les flots s'enflent, le navire de Jésus ne sombrera pas. Qu'ai-je à craindre, je vous prie ? La mort ? Mais Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. L'exil ? Mais la terre entière est au Seigneur. La confiscation des biens ? Mais je n'ai rien apporté dans ce monde, et je n'en emporterai rien. » Nous trouvons là, n'est-ce pas, des sentiments qui convenaient bien à un chrétien. Il en est de même des paroles qui suivent, et par lesquelles l'évêque exprime son désir de rester avec son troupeau pour le bien spirituel de celui-ci. Mais il eût été préférable qu'il s'abstînt de certaines paroles. Après avoir dit — ce qui était vrai : « Savez-vous, frères bien-aimés, pourquoi l'on veut me perdre ? C'est que je ne fais point tendre devant moi de riches tapis, que je n'ai pas voulu porter des vêtements d'or et de soie, et que je ne fais point de festins pour satisfaire la gourmandise de certains gens, » il ajouta : « Il reste de la postérité de Jézabel, mais la grâce combat encore avec Élie. Hérodias danse encore en demandant la tête de Jean, et on la lui donnera parce qu'elle danse. » Il désignait

ainsi l'impératrice. C'était aller trop loin et manquer au respect dû aux puissances établies. La parole de Dieu dit : « Rendez à tous ce qui leur est dû... à qui l'honneur, l'honneur. » (Romains XIII, 7.)

Ce discours fut sans doute rapporté à Eudoxie, car, le lendemain, un comte impérial vint ordonner à Chrysostôme de quitter la ville sur-le-champ. « Un navire est prêt, » lui dit-il, « et j'ai ordre de te faire enlever par des soldats, si tu résistes. » L'évêque répondit : « Me voici, conduisez-moi où vous voudrez ; » mais il savait que le peuple voudrait le défendre, s'il s'apercevait qu'on l'emmenait, et qu'il y aurait une terrible effusion de sang. Aussi, accompagné d'un garde, il sortit par une porte dérobée, et se cacha jusqu'au soir dans une maison voisine. La nuit venue, lui et son gardien se mirent en route pour le port. Mais il fut reconnu par quelques personnes, et le bruit se répandit qu'on l'enlevait. Aussitôt une foule accourut pour s'opposer à son départ ; mais lui avec autorité, leur dit : « Laissez-moi partir ; je dois obéir à l'empereur, et je ne veux pas qu'une goutte du sang de mon peuple soit versée pour moi. » Il s'embarqua, et le navire le conduisit à Hiéron, à l'entrée de la mer Noire. Mais cet endroit était très rapproché de Chalcédoine où ses ennemis se trouvaient encore. Craignant une embûche de leur part pour s'emparer de sa personne, il loua une barque avant que le jour fût levé, et se fit conduire plus loin, à la petite ville de Prénète. Dans le voisinage, se trouvait une villa dont il connaissait le maître, et il s'y réfugia.

Cependant, à Constantinople, la foule et les amis de Chrysostôme, courant aux églises, et remplissant toutes les places, les portiques, et jusqu'aux portes du palais impérial, faisaient retentir l'air de leurs prières et du cri : « Qu'on rassemble un concile

général ! » D'un autre côté, Théophile, fier de sa victoire, déposait les prêtres attachés à Chrysostôme et en nommait d'autres de son parti. Mais lorsqu'ils voulurent prendre possession chacun de son église, le peuple s'y opposa. Théophile, ayant voulu pénétrer dans la basilique, fut repoussé. Les grossiers Égyptiens de son escorte tirèrent leurs armes ; le peuple résista énergiquement. Le baptistère et l'église furent inondés de sang et remplis de cadavres. Les soldats arrivèrent, non pour mettre fin à la lutte, mais pour soutenir le parti de Théophile, et bientôt, non seulement la basilique, mais chaque église devint un lieu de carnage.

Tel fut le triste spectacle donné par la passion, l'ambition et la haine d'un évêque soi-disant chrétien. Quelle triste chose, et où en étaient venus les serviteurs de l'Église de Celui qui était doux et humble de cœur ! Mais il semble que Dieu n'ait pas voulu laisser sans avertissement ceux qui profanaient ainsi son nom et Celui de son Fils. Dans la nuit, soudainement, un tremblement de terre ébranla la ville, et surtout le centre, les quartiers opulents, et particulièrement celui où se trouvait le palais impérial. Dans la chambre de l'impératrice, le lit, violemment soulevé, fut projeté sur le pavé. Saisie de terreur, Eudoxie, pâle et les cheveux épars, se précipita dans la chambre de l'empereur, et, se jetant à genoux, le supplia de rappeler sans retard Chrysostôme pour détourner la colère du ciel. « L'homme qu'on nous a fait bannir est un juste, » dit-elle, « et Dieu se charge de le venger. » Dès que l'empereur lui eut accordé sa demande, elle se hâta d'écrire à Chrysostôme, et envoya courrier sur courrier pour précipiter son retour. On eut de la peine à le trouver, mais enfin ayant découvert le lieu de sa retraite, on le pressa de partir. Il hésitait, craignant quelque

embûche, mais l'arrivée d'un officier de l'impératrice qu'il savait lui être attaché, dissipa ses craintes, et il s'embarqua.

C'était la nuit et, en approchant de Constantinople, Chrysostôme vit la mer couverte de barques portant des milliers de torches, et d'autres milliers encore qui garnissaient le rivage. C'était le peuple accouru pour souhaiter la bienvenue à son évêque. Celui-ci hésitait à entrer dans la ville avant qu'un concile général l'eût absous. L'impératrice insistait pour qu'il revînt, et enfin le peuple l'alla chercher, et l'amena malgré sa résistance à la basilique. Là on l'obligea de s'asseoir sur le siège épiscopal, et la foule prosternée lui demanda sa bénédiction. Il la donna, puis du haut de la chaire, il prononça des paroles de bienveillance à l'égard de l'impératrice à qui il disait devoir son retour. La paix sembla encore une fois rétablie.



Quelques exemples de la puissance de la parole de Dieu

« QUAND TU TE LAVERAIS AVEC DU NITRE »

Une personne demeurant à B. avait acheté une Bible dans la pensée d'en faire présent à l'une de ses parentes. Faute d'occasion d'expédier le livre, il resta quelque temps dans la chambre des domestiques. Un soir, la servante l'ouvrit et ses yeux tombèrent sur ce passage : « *Quand tu te laveras avec du nitre, et que tu emploieras beaucoup de potasse, ton iniquité reste marquée devant moi, dit le Seigneur, l'Éternel.* » (Jérémie II, 22.)

La lectrice fut frappée de ces paroles étranges et inconnues pour elle, et troublée, elle ferma le livre. Mais ce qu'elle avait lu se fixa dans son esprit et occupa ses pensées tout le jour suivant. Le soir elle reprit la Bible, et voici, le livre s'ouvrit au même endroit. Les mêmes paroles solennelles frappèrent ses regards : « *Quand tu te laveras avec du nitre.* » Son trouble s'augmenta, ses péchés lui revinrent en mémoire, elle chercha et trouva le repos en Jésus, le Fils de Dieu, dont le sang « purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.)

Mon jeune lecteur a-t-il trouvé le repos de son âme dans le sang qui purifie ?

« ET IL MOURUT »

A Londres vivait un négociant qui ne croyait pas à l'inspiration de la Bible. Il n'allait donc point entendre annoncer la parole de Dieu, et chez lui, le Saint Livre restait dans la poussière, sans jamais être ouvert. Un jour, cependant, sa nièce lui persuada de l'accompagner à une prédication. Mais au désappointement de la jeune personne, le texte était le cinquième chapitre de la Genèse. « Pourquoi, » se disait-elle, « Dieu a-t-il permis que le prédicateur choisisse justement aujourd'hui un semblable chapitre, qui ne renferme que les noms et les âges des patriarches ? »

Comme ils retournaient à la maison, l'oncle ne fit entendre aucune remarque. Il semblait même plus sérieux que d'habitude, et il ne faut pas s'en étonner, car, à chaque pas qu'il faisait, résonnaient à ses oreilles ces paroles : « *Et il mourut.* »

Et tandis que, le soir, il était assis dans sa chambre, il lui semblait que chaque coup de l'horloge de la

ville répétait : « *Et il mourut.* » Et quand le matin suivant, il alla à son bureau, assis devant sa table à écrire, les mêmes paroles retentissaient avec une telle force dans son esprit, qu'il ne pouvait rassembler ses pensées et se sentait incapable de faire la plus petite addition.

« Non, » s'écria-t-il, « je n'ai rien d'autre à faire que de relire ce chapitre. » Et il ouvrit la Bible depuis si longtemps négligée, et lut tout le chapitre en question, où se trouvent, huit fois répétés, les mots : « *Et il mourut.* »

Ces paroles furent pour le négociant le moyen de l'éveiller à une nouvelle vie.

« J'appartiens encore maintenant au nombre des vivants, » se disait-il ; « mais de moi aussi, il sera dit un jour : « *Et il mourut.* » Et après ? Oui, après, quand cette vie aura pris fin, où irai-je, à quel rivage aborderai-je ? »

Ces pensées et d'autres semblables l'oppressaient et pesaient sur son cœur. Il ne se donna point de relâche, et enfin trouva Jésus, Celui qui est « le chemin, et la vérité, et la vie, » et qui a dit : « Celui qui croit en moi, ne mourra point, à jamais... Celui qui croit en moi a la vie éternelle. » (Jean XIV, 6 ; XI, 26 ; VI, 47.)

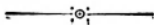
Chers jeunes amis, votre âge n'est pas une raison pour que la mort ne puisse vous atteindre : « ÊTES-VOUS PRÊTS ? »

Le serpent parmi les livres

Un savant indien prit un jour, sur un rayon de sa bibliothèque, un livre qu'il voulait lire. En saisissant le volume, il sentit à son doigt une légère douleur comme d'une piqûre d'aiguille. Il s'en étonna d'abord,

mais ne s'en inquiéta point. Il eut tort, car bientôt sa main enfla, puis son bras et son corps, et malgré tous les secours possibles, il mourut. C'était un petit serpent très venimeux qui, caché parmi les livres, l'avait mordu.

Chers jeunes amis et amies, prenez garde aux lectures que vous faites. Nombre de livres publiés de nos jours cachent dans leurs feuillets un serpent plus dangereux que celui dont la morsure fit mourir le savant indien. Le poison est d'autant plus subtil que le livre est plus attrayant. Et, vous le savez, ce n'est pas le corps qui en souffre, mais c'est l'âme qui est empoisonnée par des pensées légères, fausses, et mondaines, par des récits et des descriptions qui excitent l'imagination, détournent l'esprit des choses de Dieu, les font trouver sans saveur, et inspirent souvent des désirs coupables. Oh ! combien de mal peuvent faire à l'âme des lectures qui n'ont pas en vue et pour résultat ce que l'apôtre dit : « Que toutes les choses qui sont *vraies*, toutes les choses qui sont *vénérables*, toutes les choses qui sont *justes*, toutes les choses qui sont *pures*, toutes les choses qui sont *aimables*, toutes les choses qui sont *de bonne renommée*, ...que ces choses occupent vos pensées. » (Philippiens IV, 8.) Là où vous laissez les mauvaises herbes envahir le sol, les bonnes sont étouffées. Comment voulez-vous que les choses dont parle l'apôtre remplissent le cœur, s'il est occupé par celles que vous présentent des livres légers et profanes ? Oh chers parents ! veillez sur les lectures de vos enfants ! Prenez garde au serpent que le diable y cache.



Désir

O maman ! je voudrais être
 Un agneau du bon Berger ;
 L'avoir en tout pour mon Maître,
 L'aimer sans jamais changer.

Mais je suis souvent volage,
 Parfois désobéissant,
 Et, quand je crois être sage,
 Se montre mon cœur méchant.

Le matin, dans ma prière,
 Je dis : « Je veux, ô Seigneur !
 Te donner ma vie entière :
 Jésus ! viens changer mon cœur.

Et quand je suis à l'école,
 Avec les autres garçons,
 Je cause et je suis frivole
 Et ne sais point mes leçons.

Puis à la maison, ma mère,
 Je me montre impatient,
 Je brusque mon petit frère,
 Si gentil, si bon enfant.

Oh ! comment donc pourrais-je être
 Un agneau du bon Berger,
 Suivre toujours ce bon Maître
 L'aimer sans jamais changer ?

Mon enfant, le Seigneur t'aime :
 S'il te montre que ton cœur
 N'a rien de bon en lui-même,
 Il veut te rendre vainqueur.

Pour cela crois à sa grâce
 Sans te confier en toi ;
 Humble et soumis, suis sa trace :
 Il dit : « Regardez à Moi. »

Alors tu jouiras d'être
 Un agneau du bon Berger,
 Disciple du tendre Maître
 Dont l'amour ne peut changer.

Questions pour le mois de mars

Chers jeunes amis, je n'ai pas à mettre de réponse à la question très générale que je vous avais posée. Je suis persuadé que vous aurez eu à cœur de chercher avec soin les précieuses déclarations de la parole de Dieu sur le sujet de toute importance que j'ai mentionné. Mais je voudrais vous adresser, à *chacun de vous*, une question qui s'y rapporte, et plus importante que de savoir trouver les passages. C'est celle-ci :

ÊTES-VOUS SAUVÉ ?

Je serai heureux si vous pouviez me répondre affirmativement.

Voici maintenant mes questions pour la prochaine fois.

- 1^o Comment devient-on enfant de Dieu ?
- 2^o Comment sait-on que l'on est enfant de Dieu ?
- 3^o Quels sont les privilèges et les devoirs des enfants de Dieu ?

Vous trouverez les réponses dans l'évangile et l'épître de Jean, ainsi qu'en Romains et Éphésiens.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABSALOM (*suite*)

(2 *Samuel XIII, etc.*)

SOPHIE. — Tu m'as dit, la dernière fois, que des amis de David étaient venus à sa rencontre lui apporter des provisions. C'était bien bon de leur part. Mais que faisait Absalom ?

LA MÈRE. — Il se préparait à combattre son père, se confiant sans doute dans le grand nombre de ses guerriers.

SOPHIE. — Mais David en avait aussi, n'est-ce pas, et de bien braves, j'en suis sûre ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il avait d'abord tous

ses anciens et fidèles compagnons, puis un grand nombre d'autres s'étaient rendus vers lui pendant qu'Absalom rassemblait tout Israël. C'est en cela que le conseil de Hushaï était bon. Il donnait à David le temps de se préparer à la défense. Mais quelle cruelle nécessité d'avoir à se défendre contre son propre fils ! David organisa donc son armée ; « il passa en revue le peuple qui était avec lui, et établit sur eux des chefs de milliers et des chefs de centaines, » c'est comme nous dirions des colonels et des capitaines. Puis il donna le commandement supérieur à Joab, à Abishaï et à Itthaï. Le premier était le grand et habile général ; le second, le compagnon fidèle et courageux du roi depuis le commencement, et le troisième, l'étranger dévoué à David. Le roi pouvait compter sur eux. Mais lui ne voulait pas rester en arrière. Il dit au peuple : « Je sortirai moi aussi avec vous. »

SOPHIE. — Je suis étonnée de ce que tu me dis, maman. David ne craignait-il pas de rencontrer son fils dans le combat ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que David avait deux raisons pour vouloir aller avec son peuple. D'abord il estimait que, comme roi, il devait partager ses périls, et ensuite il espérait, si Absalom était en danger d'être tué, qu'il pourrait le sauver ; car il aimait toujours ce fils rebelle. La suite de l'histoire le montre. Mais l'Éternel ne permit pas que le père et le fils fussent mis en présence dans une circonstance aussi douloureuse pour David.

SOPHIE. — Comment cela se fit-il, maman ?

LA MÈRE. — Les guerriers de David ne voulurent pas que le roi exposât sa vie ; elle leur était trop précieuse. Puis ils ajoutèrent qu'il serait bon que le roi restât dans la ville pour leur porter secours, si c'était nécessaire.

SOPHIE. — On voit, maman, combien ils aimaient David et lui étaient dévoués.

LA MÈRE. — David resta donc, mais il recommanda instamment à Joab, Abishaï et Itthaï, d'user de douceur envers son fils. Tout le peuple entendit le roi donner ces ordres aux chefs.

SOPHIE. — C'est bien ce que tu me disais : Il aimait toujours Absalom, et espérait toujours, je crois, qu'il se repentirait. Cela me fait penser à la patience de Dieu, chère maman, qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il se repente et vive (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; mais il y en a qui s'endurcissent jusqu'au bout et qui périssent. Tel fut le sort d'Absalom. Les deux armées se rencontrèrent, et la bataille s'engagea dans la forêt d'Éphraïm et sur toute la surface du pays où elle se trouve. Le peuple d'Israël fut battu par les serviteurs de David et le carnage fut grand... vingt mille hommes périrent ; mais, dit l'Écriture, « la forêt dévora en ce jour plus de peuple que n'en dévora l'épée. »

SOPHIE. — Comment cela se fit-il ? Le sais-tu, maman ?

LA MÈRE. — Un passage que je vais te lire dans le récit d'un voyageur te le fera comprendre. « Il est intéressant, » dit-il, « de savoir que la région où se livra la bataille, est encore couverte de ces forêts de gros chênes, entremêlés de fourrés épais et de buissons épineux croissant sur d'âpres rochers et sur les flancs de précipices dangereux, où les hommes de l'armée rebelle d'Absalom, fuyant en désordre, furent précipités avec les chevaux, s'écrasant les uns et les autres et trouvant là une mort certaine. »

(1) Ézéchiel XVIII, 23 ; 2 Pierre III, 9.

SOPHIE. — Je comprends maintenant, maman ; la forêt, au lieu d'être pour eux un asile, causa leur perte. Ils avaient suivi un fils rebelle, et ils trouvèrent leur châtiment. Cela était juste, n'est-ce pas, maman ? Mais c'était bien terrible.

LA MÈRE. — C'était, en effet, le jugement de Dieu contre ceux qui s'attaquaient à son oint (1). Et tu te rappelles, Sophie, que je t'ai dit que telle sera aussi la fin de ceux qui, dans un temps à venir, suivront la bête et le faux prophète, et combattront contre Christ. Ils périront aussi (2).

SOPHIE. — Oui, maman. Mais j'ai hâte de savoir ce que devint le malheureux Absalom.

LA MÈRE. — La bataille étant perdue, Absalom se trouva en face des gens de David victorieux. Il s'enfuit aussi dans la forêt. Il était monté sur un mulet qui s'engagea sous les branches entrelacées d'un grand térébinthe. Et la tête d'Absalom se prit dans le térébinthe ; peut-être cette abondante chevelure dont il était fier et qui ajoutait à sa beauté, le retint-elle. Il demeura donc suspendu entre le ciel et la terre, et le mulet passa outre. Le voyageur, dont je t'ai cité quelques lignes, écrit aussi : « Je comprends maintenant parfaitement comment Absalom put être pris dans les rameaux serrés d'un chêne. Les puissantes branches de ces arbres s'étendent si près du sol que l'on peut à peine se tenir debout sous elles, et le mulet épouvanté cherchant à se frayer un passage, les cheveux et la tête du fils rebelle s'y trouvèrent enlacés d'une manière inextricable. »

SOPHIE. — Quelle terrible position pour Absalom ! Comme il devait se repentir de tout le mal qu'il avait fait !

(1) Lisez Psaume III, 6-8.

(2) Lisez Apocalypse XIX, 19-21.

LA MÈRE. — Nous pouvons l'espérer, Sophie, mais il ne nous en est rien dit. Son châtement final nous est seul rapporté. Un homme le vit et vint le dire à Joab. « Pourquoi, » lui dit celui-ci, « ne l'as-tu pas abattu là par terre? Je t'aurais donné dix pièces d'argent et une ceinture. » Et l'homme répondit : « Quand on me donnerait mille pièces d'argent, je ne mettrais point ma main sur le fils du roi, car nous avons entendu que le roi t'a commandé à toi, à Abishaï et à Ithai, de prendre garde au jeune homme Absalom » Mais Joab répondit : « Je n'attendrai pas si longtemps. » Et il prit trois javelots et en perça le cœur du malheureux jeune homme, suspendu encore vivant au milieu du térébinthe. Puis les dix serviteurs qui accompagnaient Joab, achevèrent de le mettre à mort.

SOPHIE. — Cruel Joab ! Il avait pourtant été ami d'Absalom. Qu'est-ce qui le porta à commettre une telle action, après que le roi lui avait recommandé d'user de douceur ?

LA MÈRE. -- Rien ne nous est dit de ses motifs. Peut-être pensait-il que, tant qu'Absalom vivrait, David ne serait pas tranquille dans son royaume. Quoi qu'il en soit, sans le savoir, et mù sans doute par des pensées charnelles, il fut, dans la main de l'Éternel, l'instrument pour punir un fils coupable. Tu sais ce qui est dit dans les Proverbes, relativement aux enfants rebelles. « L'œil qui se moque d'un père et qui méprise l'obéissance envers la mère, les corbeaux du torrent le crèveront, et les petits du gypaète le dévoreront (1). » Et la loi de Moïse dit : « Celui qui frappera son père ou sa mère sera certainement mis à mort (2). » Telle était la peine que Dieu voulait qu'on infligeât à celui qui avait méprisé

(1) Proverbes XXX, 17.

(2) Exode XXI, 15 ; lisez aussi Deutéronome XXI, 18-21.

ses parents, ou avait manqué à ce qu'il leur devait au point de les frapper ; or Absalom avait été encore plus loin dans cette voie de rébellion et de violence ; il ne pouvait échapper au juste jugement de Dieu toujours juste dans son gouvernement.

SOPHIE. — Mais, maman, ce n'est plus ainsi que les méchants enfants sont punis maintenant.

LA MÈRE. — Nous ne sommes plus sous la loi de Moïse, c'est vrai. Mais, mon enfant, rappelle-toi que les pensées de Dieu ne changent jamais. Son gouvernement reste toujours le même. Un enfant méchant, désobéissant et rebelle, est à ses yeux aussi odieux et coupable maintenant qu'autrefois, et, s'il ne se repent, le châtiment divin est suspendu sur sa tête et l'atteindra sûrement d'une manière ou d'une autre, ici-bas, ou, ce qui est plus terrible encore, dans la vie à venir. Dans l'épître aux Romains, parmi les péchés dont les hommes se rendent coupables se trouve la désobéissance aux parents, et la juste sentence de Dieu, dit l'apôtre, est que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort (1). « Penses-tu, » dit encore Paul, « que tu échapperas au jugement de Dieu (1) ? » Les enfants désobéissants et rebelles devraient peser ces paroles si solennelles, car « on ne se moque pas de Dieu ; ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi (2). » Absalom en est un sérieux exemple.

SOPHIE. — Oui, maman, je le comprends. Combien nous devrions être attentifs aux enseignements et aux commandements de la parole de Dieu ! Mais comment faire avec ce méchant cœur que nous portons en nous et qui nous pousse toujours au mal ?

LA MÈRE. — Ne te souviens-tu pas de la petite poésie de « la Bonne Nouvelle » ?

(1) Romains I, 30, 32. — (2) Romains II, 3

(3) Galates VI, 7, 8.

Mon enfant, le Seigneur t'aime :
S'il te montre que ton cœur
N'a rien de bon en lui-même,
Jésus te rendra vainqueur.

SOPHIE. — Je veux le Lui demander, maman. Mais je pense au pauvre David. Ne fut-il pas bien affligé de la mort de son fils, et fâché contre Joab ?

LA MÈRE. — Nous en parlerons plus tard. Terminons d'abord ce qui concerne Absalom lui-même. Celui-ci étant mort, Joab fit sonner la trompette pour rappeler le peuple et les empêcher de poursuivre les vaincus. Il arrêta ainsi un carnage inutile. Joab se montrait toujours habile. Il ne voulait pas exciter chez le peuple d'Israël des sentiments hostiles à David. Quant à Absalom, « ils prirent son corps et le jetèrent dans une grande fosse, et élevèrent sur lui un très grand monceau de pierres. » Telle fut la sépulture du fils coupable.

SOPHIE. — Pourquoi le traita-t-on ainsi, chère maman, et ne le mit-on pas dans un tombeau comme fils de roi ?

LA MÈRE. — Il n'en était pas digne, Sophie, à cause de sa trahison et de sa rébellion envers son père. La sépulture qu'on lui donna était celle d'un criminel. Voici encore, à ce sujet, un passage du voyageur dont je t'ai parlé : « Le grand monceau de pierres élevé sur la fosse où Absalom avait été jeté, ne le fut pas en l'honneur du fils du roi, mais en signe de détestation du crime affreux du traître. Dans toute la contrée, on trouve de ces monceaux de pierres moins grands, mais de la même espèce et ayant la même signification. C'est une coutume générale de nos jours encore, lorsqu'on passe l'un des endroits où un meurtrier fameux a été enterré, d'y jeter une pierre. Je vis mon guide descendre de cheval, cracher sur un monceau et y ajouter sa

Pierre. — Là gisait, dit-il, un brigand qui avait infesté cette route et commis plusieurs meurtres. » Pauvre Absalom ! De son vivant, il avait fait élever dans la vallée du Roi, au nord de Jérusalem, une stèle ou pierre en forme de colonne pour perpétuer la mémoire de son nom, « car, » disait-il, « je n'ai pas de fils. » Et jusqu'aux jours de l'écrivain sacré, on l'appela le monument d'Absalom. Mais que pouvait rappeler ce monument de son orgueil ? Son péché et sa ruine. Combien elle est vraie cette parole du sage : « L'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute (1). » « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles (2). »

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre.*)

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS (*suite*)

Comme nous l'avons vu, mes jeunes amis, la paix était rétablie entre Chrysostôme et l'impératrice. L'évêque avait repris sa place, et son premier soin avait été d'épurer son clergé en remplaçant les prêtres qu'avait établis Théophile. Mais cette paix n'avait point de fondements solides. Deux mois à peine s'étaient écoulés que de nouveau la guerre avait éclaté. L'orgueil de l'impératrice Eudoxie en fit naître l'occasion.

Bien qu'Eudoxie gouvernât en réalité l'empire par l'ascendant qu'elle avait pris sur Arcadius, elle aspirait à de plus grands honneurs. Elle voulait un rang égal à celui de son mari et le titre d'Augusta.

(1) Proverbes XVI, 18. — (2) Jacques IV, 6.

Comme telle, des statues devaient lui être dressées comme à son époux et présentées à l'adoration du peuple. C'était une coutume des païens que les empereurs avaient conservée en vue d'augmenter leur prestige vis-à-vis du peuple. Vous comprenez, mes jeunes amis, que c'était une forme d'idolâtrie que la parole de Dieu n'autorise pas, bien qu'elle commande le respect et la soumission envers les autorités établies. Un ange lui-même ne permettait pas à Jean de lui rendre hommage : « Adore Dieu, » lui disait-il. (Romains XIII, 1-7 ; Apocalypse XXII, 8, 9.) Arcadius céda à la demande d'Eudoxie, et le sénat de Constantinople la ratifia par son vote.

Eudoxie fit donc ériger, sur une grande place, en face de la basilique de Sainte-Sophie, une colonne de porphyre, sur laquelle fut placée sa statue en argent. L'inauguration en fut accompagnée, selon l'usage, de toutes sortes de réjouissances publiques, danses, représentations théâtrales, divertissements bruyants et licencieux, comme au temps du paganisme.

Chrysostôme avait toujours eu en horreur les spectacles. Il les considérait comme des inventions de Satan pour pervertir les âmes, et il avait raison. Rien n'est plus propre à détourner le cœur de Christ et des choses saintes, et à remplir les pensées et l'imagination de vanité et souvent d'impureté. Là se trouvent satisfaites la convoitise de la chair et la convoitise des yeux, contre lesquelles les jeunes gens sont mis en garde. (1 Jean II, 15-17.) Pour Chrysostôme, voir ces choses se produire devant la basilique où se rassemblaient les fidèles, entendre les cris et les applaudissements du dehors venant troubler le chant des cantiques et les instructions qu'il donnait à son troupeau, c'était une chose intolérable. Il s'en plaignit au préfet de la ville qui lui

répondit que c'était la coutume, mais qu'il en référerait à l'impératrice. Mais le lendemain, il sembla à Chrysostôme que le bruit avait redoublé. Cédant à son caractère impétueux, il monta en chaire, et, dans ses discours, s'éleva avec force contre ces jeux profanes, contre ceux qui y prenaient part, contre les autorités qui les toléraient, et même contre celle en l'honneur de qui on les donnait. Il fit même encore allusion, dit-on, à Hérodiade demandant la tête de Jean. Il montrait sans doute ainsi un grand zèle pour les choses saintes, mais, comme je vous l'ai déjà dit, il ne devait point parler contre les autorités ; ce n'était pas selon Dieu.

Ses ennemis, évêques et courtisans, trouvèrent en cela une bonne occasion pour exciter contre lui l'impératrice. Celle-ci, irritée, demanda satisfaction à l'empereur. Mais comment faire condamner Chrysostôme ? Les évêques de la cour en suggérèrent le moyen. Chrysostôme avait souvent insisté pour qu'un concile général fût convoqué pour l'absoudre de toutes les accusations portées contre lui au synode du Chêne. On rappela cette demande, et l'on pressa l'empereur de convoquer ce concile, où les évêques se faisaient forts d'obtenir la condamnation de Chrysostôme. Vous voyez comme leur haine poursuivait cet homme dont, au fond, le seul crime était de chercher à faire mener une vie chrétienne à ceux qui se disaient chrétiens. Sa conduite austère condamnait leur amour du luxe, des richesses et de la faveur des grands, et ils ne lui pardonnaient pas.

Le concile se réunit au commencement de l'année 404. Sur une centaine d'évêques présents, quarante seulement étaient des amis de Chrysostôme. Théophile d'Alexandrie, dont vous vous souvenez, avait été sollicité de venir présider le concile. Il refusa par crainte du peuple de Constantinople, à la colère

duquel il n'avait échappé autrefois qu'à grand'peine. Mais il fournit par écrit l'arme perfide qui devait perdre Chrysostôme. Il rappela qu'il y avait un canon d'un concile tenu à Antioche en 341 et portant que, si un évêque déposé par un concile reprenait sa charge de sa propre autorité, sans avoir été absous par un concile de la condamnation prononcée contre lui, il serait excommunié. Or, disaient les ennemis de Chrysostôme, il a été condamné par le concile du Chêne, il est remonté sur son siège épiscopal sans avoir été absous, de fait il est donc excommunié. A cela, les défenseurs de Chrysostôme répondirent qu'il n'était pas rentré de sa propre autorité, mais que, banni par l'empereur, il avait été rappelé par l'empereur ; que d'ailleurs le synode du Chêne ne pouvait être considéré comme un concile, puisqu'il n'était composé que de ses adversaires déclarés, les autres évêques étant restés avec lui ; et qu'enfin les canons du concile d'Antioche ne pouvaient être invoqués, puisque c'était un concile arien convoqué pour condamner Athanase, le défenseur de la vraie foi.

Les discussions se prolongeaient, et la fête de Pâques approchait. C'était une des grandes solennités religieuses, et l'empereur indécis se demandait ce qu'il aurait à faire, si Chrysostôme était encore évêque ou non, et s'il pouvait communier avec lui. Poussés par l'impératrice, les évêques ennemis de Chrysostôme se rendirent auprès de l'empereur et lui affirmèrent que la majorité du concile condamnait Chrysostôme et qu'ainsi il était excommunié. Arcadius les crut et envoya un de ses officiers signifier à l'évêque qu'il eût à quitter son église sur-le-champ. Chrysostôme avec calme et fermeté répondit : « Je ne le puis. Dieu lui-même m'a confié cette église pour prendre soin de son troupeau ; je ne l'abandonnerai pas. L'empereur peut me faire sortir

de force : la violence sera mon excuse devant Dieu. »

L'empereur recula devant la pensée d'employer la force. Il se contenta d'ordonner à Chrysostôme de demeurer comme prisonnier dans sa maison, et de ne point paraître dans la basilique. L'évêque se soumit d'abord, mais le samedi qui précède le jour de Pâques approchant, il fut pris de remords. C'était le jour où les catéchumènes recevaient le baptême. Plus de 3000 devaient s'y présenter, et c'était l'évêque qui, après les avoir instruits durant toute l'année, présidait à la cérémonie. Chrysostôme estimait que c'était son devoir devant Dieu de se trouver là, et quel que fût le danger auquel il s'exposait, il résolut d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, dût-il y laisser sa vie.

Le samedi matin, il se rendit donc à la basilique. Ses gardiens n'osèrent le retenir, mais avertirent l'empereur. Celui-ci, ne sachant que faire, fit appeler les évêques Antiochus et Acacius, deux des adversaires déclarés de Chrysostôme, et leur dit : « Vous voyez le fruit de vos conseils : que faut-il faire ? » Tous deux dirent : « Chrysostôme n'est plus évêque ; il n'a pas le droit d'administrer le baptême ; nous prenons sa condamnation sur nos têtes. » L'empereur, rassuré par ces paroles et heureux de rejeter sur d'autres la responsabilité de ce qu'il allait faire, envoya des soldats avec ordre de reconduire de force Chrysostôme dans sa maison.

C'était le soir du samedi. Une grande foule remplissait la basilique. Les catéchumènes, dépouillés de leurs vêtements de dessus, descendaient par ordre dans les piscines où ils étaient baptisés, lorsque tout à coup un grand bruit se fait entendre ; des soldats, l'épée au poing, se précipitent dans la basilique, saisissent rudement Chrysostôme qu'ils entraînent dans sa demeure. Puis les uns, la plupart

païens, courent vers le chœur et y commettent toutes sortes de profanations, tandis que les autres se dirigent vers les baptistères et les font évacuer à coups d'épée. Plusieurs des prêtres et des catéchumènes furent blessés, et, comme le dit un témoin oculaire : « Les eaux de la régénération furent souillées de sang humain. »

Les catéchumènes, chassés de la basilique, se réfugièrent avec les membres du clergé, prêtres, diacres et diaconesses, dans les Thermes de Constance, le plus spacieux des bains publics de la ville. Un grand nombre de personnes les suivirent. On consacra les eaux des bains, et la cérémonie baptismale continua. En apprenant ce fait, les évêques irrités pressèrent un magistrat supérieur de chasser ces factieux qui, disaient-ils, osaient braver l'empereur. Le magistrat leur donna un de ses officiers nommé Lucius, qui commandait une troupe composée en partie de rudes paysans thraces, à moitié barbares, mais il défendit d'employer la violence. L'officier s'efforça de persuader à la foule de se séparer, mais il ne fut pas écouté. Il retourna au palais prendre de nouveaux ordres, et là, l'évêque Antiochus, après s'être raillé de lui, lui promit de l'avancement s'il exécutait, disait-il, les ordres de l'empereur. En même temps, il donna de l'argent aux soldats. Lucius, accompagné d'ecclésiastiques que lui avait donnés Antiochus, retourna aux Thermes. Il n'y fit plus de discours, mais donnant à ses soldats l'exemple de la violence, il s'élança dans la piscine, frappant, et les catéchumènes, et ceux qui administraient le baptême. Les soldats imitèrent leur chef, et de nouveau, de grandes violences furent commises. La foule fut dispersée et poursuivie à coups d'épée, et durant toute la semaine qui suivit Pâques, les persécutions continuèrent contre ceux

qui restaient attachés à Chrysostôme, leur légitime évêque. Les prisons furent remplies de citoyens, de prêtres et de catéchumènes, qui le reconnaissaient comme tel. On leur donna le nom de « joannites, » comme s'ils eussent formé une secte en dehors de l'Église. Pour eux, ils acceptaient avec joie les mauvais traitements, et faisaient retentir du chant des psaumes les prisons, devenues, dit un contemporain, les vraies églises de Dieu.

Quelles scènes étranges, n'est-ce pas ? Où était tombée l'Église de Christ ?



Histoire du pauvre Joseph

Joseph était encore un petit enfant lorsque sa mère mourut, et bientôt après, son père l'abandonna. On le plaça dans l'asile pour les pauvres de la commune, et il y resta quelques années. Il aurait pu être un gentil et aimable garçon, s'il avait été aimé et soigné avec tendresse dans un heureux intérieur de famille, comme c'est le cas pour plusieurs de mes jeunes lecteurs, mais la manière dont il était élevé à l'asile fit du petit Joseph un enfant d'une humeur sombre et maussade. Lorsqu'il fut assez âgé, il dut quitter l'asile pour gagner sa vie, et trouva une place de commissionnaire dans un petit magasin. Mais Joseph n'avait aucune idée de l'obéissance ; il ne savait pas ce que c'est que d'être soumis à ceux qui étaient au-dessus de lui, et était comme un bloc de chair et d'os, sans apparence de sentiment d'aucune sorte. Personne ne se souciait de lui, et il ne se souciait de personne. La seule chose qu'il aimait était de perdre son temps à vaga-

bonder dans les rucs avec des garçons de son espèce. Rien d'étonnant donc à ce qu'il perdit bientôt sa place.

Joseph alors n'eut plus pour demeure que les rues, pensant que c'était pourtant bien agréable d'être tout à fait libre. Mais le pauvre garçon vit bientôt qu'il ne pouvait pas vivre de l'air du temps, et qu'avec la nourriture il avait aussi besoin d'un lit pour se coucher ; or c'était un luxe qu'il ne pouvait pas souvent s'accorder. Durant deux ou trois ans, Joseph vécut d'une manière tout à fait précaire.

Quelquefois il était à Londres, d'autres fois dans la campagne avec les faucheurs ou avec ceux qui cueillent le houblon, ou bien il allait sur les champs de course, cherchant quelque chose à faire ; souvent il parcourait la campagne à pied pendant des milles. Vous voyez, mes jeunes amis, que les occupations de Joseph étaient très variées, sans aboutir à grand' chose. Cependant un hiver la vie lui fut très dure, et il mourut presque de froid et de faim. L'hiver est toujours la saison éprouvante pour les pauvres sans famille et sans domicile. Le pauvre Joseph se sentit très mal, et ne put plus rien faire pour gagner quelques sous. Mais Dieu veillait sur lui, misérable et solitaire comme il l'était.

« Si j'étais à ta place, Joë, » lui dit un de ses compagnons, « je m'en irais à l'asile. Tu ne peux plus travailler maintenant. »

« Pas moi, » dit Joseph. « Je sais trop bien ce que c'est. J'aimerais mieux mourir plutôt que d'y retourner. »

« Alors, vieux garçon, » répliqua son ami, « tout le changement que tu as à attendre, c'est un cercueil. »

« Je ne mourrai qu'une fois, » dit Joseph, en réponse à cette étrange marque de sympathie. « Je

déteste l'asile. J'aimerais mieux aller tout droit en prison. »

Joseph cependant se remit un peu, et un jour qu'il se traînait du mieux qu'il pouvait dans les rues, il remarqua une maison sur laquelle il y avait un grand écriteau avec cette inscription : « Refuge pour les garçons sans demeure et sans famille. » Joseph pensa qu'il avait, aussi bien qu'un autre, le droit d'être là, et sonna à la porte. Il n'était pas chargé de beaucoup de bagages, comme bien vous pensez, et le directeur du refuge, voyant l'apparence chétive et malade du pauvre garçon, eut pitié de lui, l'admit immédiatement et fut très bon pour lui. Après quelque temps, la santé de Joseph s'améliora beaucoup ; il avait enfin trouvé un bon petit lit bien propre pour y dormir, et une bonne et suffisante nourriture. Mais quant à ses manières et à son humeur, Joseph était toujours le même, n'aimant guère à travailler, ni même à jouer. Les autres garçons ne pouvaient rien tirer de lui. Et s'il avait quelques pensées, il les gardait par devers lui pour en jouir tout seul.

L'amour chrétien ne fait pas défaut envers les garçons du Refuge. Par-dessus tout on cherche à les amener à la connaissance du Seigneur Jésus, qui est pour nous tous un tendre Ami et un Sauveur plein d'amour. On s'efforce de sortir ces pauvres êtres de leurs anciennes voies et pensées, et de leur montrer que, s'ils recherchent la grâce et le secours de Dieu, leur vie peut être totalement changée. Les dimanches soir, il y a des classes où on leur enseigne la parole de Dieu. C'est alors que vous auriez pu voir Joseph assis dans un coin de la salle, assez tranquille, mais complètement indifférent. Quelquefois je lui disais : « Eh bien, mon garçon, à quoi penses-tu ? Tu as l'air si

sérieux. » Et la réponse invariable était : « A rien. »

A la fin, il y eut cependant quelque chose qui réellement fit sortir Joseph de son apathie. Un certain nombre de garçons devaient aller au Canada comme émigrants. Et comme Joseph n'avait personne qui s'occupât de lui, et qu'il exprimait un grand désir de partir aussi, son nom fut ajouté à la liste. Cette espérance de départ rendit Joseph vraiment joyeux, et il semblait un garçon tout différent, tandis qu'il écoutait les autres parler toute la journée des choses merveilleuses qu'ils allaient faire et voir dans leur nouveau pays. Mais Joseph n'était pas encore entièrement remis des effets du froid qu'il avait enduré pendant l'hiver ; il se plaignait de douleurs, et on pensa qu'un changement d'air était nécessaire pour lui rendre tout à fait la santé avant qu'il partit pour le Canada. On l'envoya donc à la campagne pour plusieurs semaines ; mais cela ne servit à rien. Lorsqu'il revint, il avait l'apparence d'un petit squelette.

Mais, quand je le revis au Refuge, quelque chose me frappa bien plus que l'altération de son extérieur ; ce fut le changement extraordinaire de ses manières. Autrefois silencieux, maintenant il nous parlait à tous avec une expression aimable.

« Oh ! maître, » me dit-il en m'apercevant, « que je suis heureux de vous voir ! Je suis très malade, et je crains de ne pouvoir aller au Canada avec les garçons. Ils partent la semaine prochaine. »

« Mon cher Joseph, » lui répondis-je, « il y a un pays plus beau que le Canada, un pays que je désire voir ; une cité d'or pur, semblable à du cristal. C'est Dieu qui est l'architecte et le constructeur de cette magnifique cité. Devines-tu de quel endroit je veux parler ? »

« Oui, maître, je le sais. C'est le ciel. »

« C'est bien cela, mon garçon. Mais penses-tu que tu iras jamais là ? »

« Oui, » dit Joseph.

« Et qu'est-ce qui te donne cette belle espérance ? »

« C'est parce que Dieu dit dans la Bible : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera. » (Psaume XXVII, 10.)

« Tu penses donc, mon garçon, que parce que la mère est morte, et que ton père l'a abandonné, tu iras au ciel ? »

« Oh ! non, maître ; ce n'est pas du tout cela, mais c'est parce que Jésus m'a recueilli comme un pauvre pécheur, et qu'il est mort pour moi. Voilà pourquoi. »

« As-tu demandé au Seigneur de te recueillir, Joseph ? Et quand cela ? Raconte-moi tout, » dis-je profondément intéressé, comme vous pouvez bien le croire, d'entendre de telles paroles de la bouche de ce garçon autrefois si maussade et si indifférent.

« Maître, » dit-il, « c'est un dimanche soir, après l'école. J'allai me coucher. Je me sentais très misérable. Ce texte : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, l'Éternel me recueillera, » avait été le sujet de la leçon, et je pensais combien ce serait bon si Jésus voulait me prendre dans ses bras — me prendre, oui, moi — et m'aimer. Je savais que j'étais un méchant garçon et un grand pécheur, mais je vous avais entendu dire bien des fois que Jésus était mort pour les pécheurs, les méchants pécheurs. Ainsi je pensai que j'essaierais de prier Dieu, et que je Lui demanderais de m'aimer. Je fis une petite prière, car je ne pouvais pas dormir, et je dis : « Oh ! Dieu, regarde vers moi, un pauvre » garçon pécheur. Je n'ai personne pour m'aimer. » Prends-moi. Que ton Saint-Esprit me donne un nouveau cœur, pour l'amour de Jésus. » Je pensai que

Dieu avait entendu ma prière, et je m'endormis en pleurant. Le lendemain matin, je me sentis tout heureux. J'étais sûr que Dieu m'avait entendu et m'avait pardonné. »

Telle fut la simple histoire du pauvre Joseph.

(*A suivre*)

Prière du matin

Source de lumière et de vie,
 Mon Dieu, je m'approche de Toi !
 J'implore ta grâce infinie :
 Dès le matin exauce-moi.

Je suis l'objet de ta clémence :
 En Jésus tu m'as pardonné ;
 Que j'imite l'obéissance
 Du Sauveur que tu m'as donné.

Que ton Esprit divin m'éclaire
 Afin que je sache en ce jour
 En tout te servir et te plaire,
 Vivant, ô Dieu ! dans ton amour.

Qu'en travaillant je me souviene
 Que je suis toujours sous tes yeux ;
 Afin qu'avec soin je m'abstienne
 De tout ce qui t'est odieux.

Qu'ainsi je marche, ô mon bon Père,
 En paix, avançant vers le ciel,
 Où près de Toi, loin de la terre,
 J'aurai le bonheur éternel.

Réponses aux questions du mois de mars

1^o On devient enfant de Dieu en croyant au Seigneur Jésus. (Jean I, 2.)

2° On sait que l'on est enfant de Dieu par le témoignage de la parole de Dieu, et par le témoignage de l'Esprit Saint dans le cœur. (1 Jean III, 1, 2, et Romains VIII, 15, 16.)

3° Les enfants de Dieu sont héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. (Romains VIII, 17.)

Ils seront dans la gloire de Dieu avec Christ et dans la maison du Père. (Romains VIII, 21 ; Jean XIV, 1-3 ; XVII, 22, 24.)

Ils sont bien-aimés de Dieu. (Éphésiens V, 1.)

Leur Père est Dieu, le Père du Seigneur Jésus-Christ, et ils sont aimés du Père comme Jésus a été aimé. (Jean XX, 17 ; XVII, 23.)

Les enfants de Dieu ont à marcher dans le monde d'une manière irréprochable, sans murmures ni raisonnements. (Philippiens, II, 14, 15.)

Ils doivent être imitateurs de Dieu et marcher dans l'amour comme Christ. (Éphésiens V, 1, 2.)

Ils ont à être justes comme Lui est juste, ils doivent s'aimer les uns les autres, et ne pas pratiquer le péché. (1 Jean II, 29 ; III, 7, 9, 10, 11.)

Les enfants de Dieu obéissent à leur Père. (1 Pierre I, 14, 17.)

Chers enfants, que chacun réponde pour soi-même :
Êtes-vous un enfant de Dieu ?

Marchez-vous en enfant de Dieu ?

Questions pour le mois d'avril

Cherchez dans l'évangile de Jean et sa première épître les passages qui ont trait à la vie éternelle.

1° Qui est celui duquel il est dit qu'il est la vie éternelle ?

2° Comment avons-nous la vie éternelle ? Qui donne la vie éternelle ?

3° Quelle est la bénédiction attachée à la possession de la vie éternelle ?



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

FIN DE L'HISTOIRE D'ABSALOM

(2 Samuel XIII-XIX, 1-10)

LA MÈRE. — J'ai à te dire maintenant, Sophie, comment David apprit la défaite d'Israël et la mort de son malheureux fils. Akhinaats, le fils de Tsadok, le sacrificateur, était, comme tu te le rappelles, un des messagers qui portait les nouvelles à David. Il se trouvait avec Joab, et il lui dit : « Laisse-moi courir et porter au roi la nouvelle que l'Éternel lui a fait justice de ses ennemis. » Mais Joab ne voulut pas qu'un fils de sacrificateur annonçât à David la mort de son fils. Il aimait mieux que ce fût un étranger, et il envoya un homme que l'Écriture nomme le Cushite, c'est-à-dire l'Éthiopien. Cependant, quand celui-ci fut parti,

comme Akhimaats insistait encore pour aller aussi dire au roi ce qui était arrivé, Joab le lui permit, et le jeune homme fit une telle diligence qu'il dépassa le Cushite.

SOPHIE. — C'était pourtant une bien triste nouvelle qu'il voulait annoncer, et on n'aime pas ordinairement en être le porteur. Pourquoi donc Akhimaats tenait-il tant à remplir un message aussi douloureux ?

LA MÈRE. — C'était sans doute à cause de son zèle pour la cause de David, et comme tu vas le voir, Akhimaats ne lui dit rien de la mort d'Absalom. « David était assis entre les deux portes, » attendant des nouvelles. Tu te rappelles que les entrées des villes étaient des constructions massives, des espèces de tours, avec une porte du côté de la ville et une du côté de dehors. Entre deux était un passage sur lequel s'ouvrait un escalier qui conduisait à une chambre au-dessus du passage. Sur le toit en terrasse de la porte, se tenait en temps de guerre une sentinelle. Celle-ci annonça qu'elle voyait un homme seul courant vers la ville. David dit : « S'il est seul, il apporte des nouvelles. » Et un instant après, la sentinelle annonça un autre message. Le premier était Akhimaats qui, arrivant devant le roi, s'écria : « Paix ! » et se prosternant, ajouta : « Béni soit l'Éternel, ton Dieu, qui a livré les hommes qui avaient levé leurs mains contre le roi, mon seigneur ! » Mais le cœur du pauvre père n'était rempli que d'une pensée. C'était son fils, tout coupable qu'il était. « Y a-t-il paix pour le jeune homme Absalom ? » demanda-t-il tout anxieux.

SOPHIE. — Oh ! chère maman, comme on comprend bien que son cœur devait être inquiet. Et que répondit Akhimaats ?

LA MÈRE. — Il cacha la vérité que, sans doute, il n'avait pas le courage de dire, craignant de porter

au roi un coup aussi douloureux. « J'ai vu, » dit-il, « un grand tumulte quand Joab m'a envoyé; je ne sais ce qu'il y avait. »

SOPHIE. — Akhimaats aurait mieux fait d'écouter Joab. Il n'aurait pas été dans le cas de dire un mensonge, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie; et nous voyons en cela qu'il y a toujours du danger à vouloir faire sa propre volonté, et c'est à quoi les jeunes gens sont bien enclins.

SOPHIE. — Il fallut bien pourtant que David apprit la triste réalité.

LA MÈRE. — Sans doute, et cela ne tarda point. Le Cushite arriva à son tour et dit : « Que le roi, mon seigneur, reçoive une bonne nouvelle, car l'Éternel t'a aujourd'hui fait justice de tous ceux qui s'étaient élevés contre toi. » Aussitôt David demanda : « Y a-t-il paix pour le jeune homme Absalom ? » Le Cushite répondit : « Que les ennemis du roi, mon seigneur, et tous ceux qui se sont levés contre toi pour le mal, soient comme ce jeune homme ! » Le roi comprit ce que cela voulait dire, et, très ému, il monta à la chambre au-dessus de la porte et pleura, et en allant, il disait : « Mon fils Absalom ! mon fils ! mon fils Absalom ! l'eussé-je mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils ! »

SOPHIE. — Oh ! combien il l'aimait ! Cela navre le cœur quand on pense à cette douleur de David. Et cependant Absalom n'avait montré envers son père que dureté et méchanceté. Il ne l'aimait pas. Mais il y a une chose qui m'étonne beaucoup, chère maman, c'est que David, dans son affliction, ne se tourne pas vers Dieu pour le prier.

LA MÈRE. — On aimerait, en effet, Sophie, entendre le roi David, dans cette occasion, dire comme dans un de ses beaux psaumes : « Je n'ai pas ou-

vert la bouche, car c'est toi qui l'as fait (1). » Qui pouvait le consoler, sinon l'Éternel seul ? Il comprenait sans doute qu'Absalom avait subi le juste châtiment de son crime, mais son cœur de père n'en souffrait pas moins, surtout quand il pensait que, s'il n'avait pas été faible dans son affection pour Absalom, celui-ci ne se serait pas conduit comme il l'avait fait, et n'aurait pas trouvé la mort dans sa révolte. Quelle leçon pour les parents ! C'est quelque chose de bien sérieux que le saint et juste gouvernement de Dieu.

SOPHIE. — Je pense aussi, chère maman, que David n'aurait pas dû souhaiter d'être mort à la place d'Absalom. Ce méchant fils aurait été un bien mauvais roi.

LA MÈRE. — C'était l'expression de sa vive affection. Quand on aime profondément, on est prêt à donner sa vie pour les objets de son amour. Moïse et Paul auraient voulu être anathèmes pour leur peuple, et Jésus qui nous aime n'est-il pas mort pour nous (2) ? Mais comme nous l'avons vu, l'amour de David pour son fils était aveugle. Absalom était une idole pour lui, et l'Éternel le lui ôta. Il n'aurait pas permis qu'Absalom, le rebelle, régnât sur son peuple.

SOPHIE. — Joab ne fut-il pas bien affligé en voyant la douleur de David, et ne regretta-t-il pas d'avoir tué Absalom ?

LA MÈRE. — L'Écriture ne nous dit rien de semblable. Joab était un homme de guerre au cœur dur, sans pitié ; en même temps, il était un politique habile qui estimait avoir agi dans l'intérêt de David en le délivrant d'un dangereux ennemi. On peut dire à sa louange qu'il se montra toujours un serviteur dévoué

(1) Psaume XXXIX, 11.

(2) Exode XXXII, 32 ; Romains IX, 3, Jean X, 15 ; XV, 13.

du roi, mais jaloux de la position qu'il occupait auprès de lui comme chef de l'armée. Au lieu d'être affligé, il fut au contraire très fâché de voir David exprimer publiquement sa douleur de la perte de son fils.

SOPHIE. — Cela me semble bien étrange, chère maman. Comment cela pouvait-il être ?

LA MÈRE. — Le peuple, en revenant de la bataille, apprit comment David menait deuil sur son fils, criant à haute voix : « Mon fils Absalom ! Absalom, mon fils, mon fils ! » De sorte qu'au lieu de se réjouir, le peuple fut tout affligé. Sa victoire fut changée en deuil. Il sympathisait avec son roi.

SOPHIE. — C'était bien, n'est-ce pas, maman ? Il nous est dit de pleurer avec ceux qui pleurent.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais Joab voyait les choses sous un autre point de vue. Il pensait que David aurait dû être reconnaissant envers ceux qui avaient exposé leur vie pour lui dans la bataille, et c'était vrai. Il vint donc auprès de David, et lui dit : « Tu as aujourd'hui couvert de honte les serviteurs qui ont sauvé ta vie et celle de tous les tiens, en ce que tu aimes ceux qui te haïssent, et que tu hais ceux qui t'aiment. Tu as montré que les chefs et les serviteurs ne te sont rien, et que si Absalom vivait et que nous fussions tous morts, tu trouverais cela bon. »

SOPHIE. — C'était, maman, un langage bien dur.

LA MÈRE. — Je le sais bien, Sophie, mais c'était vrai. Que David fût affligé, on le comprend ; mais Joab et les autres serviteurs du roi avaient droit à sa reconnaissance, et il les oubliait pour ne penser qu'à ce fils ingrat. Joab engagea donc David avec force à témoigner sa gratitude au peuple, à parler « au cœur de ses serviteurs, » et il y ajouta une terrible menace. « Je jure par l'Éternel, » dit-il,

« que si tu ne sors, pas un homme ne restera avec toi cette nuit. » Il voulait dire qu'il entrainerait toute l'armée avec lui loin de David.

SOPHIE. — Quel homme terrible que ce Joab !

LA MÈRE. — Oui, mais nous voyons bien cependant qu'il avait à cœur le bien de David. Il voulait que le peuple lui restât attaché. David se rendit donc au conseil de Joab et s'assit dans la porte, où le peuple vint et se présenta devant le roi. Ainsi se termina cette triste partie de l'histoire de David. Il dut se rappeler avec une profonde amertume pendant tous ces jours, ce que le prophète Nathan lui avait annoncé comme châtiment de son péché : « L'épée ne s'éloignera pas de ta maison. Je susciterai de ta propre maison un mal contre toi. » Dieu est juste, il est « un feu consumant (1). » Il châtie ses enfants s'ils sont désobéissants. Mais il est un Dieu fidèle. Il avait choisi David, et, bien que celui-ci eût appelé sur lui le châtiment de Dieu, l'Éternel se souvenait de sa parole : « Ton trône sera affermi pour toujours (2), » et il le délivra de ses ennemis. Et c'est ainsi que Dieu agit aussi envers nous maintenant. S'il nous châtie pour nos manquements, nous avons à nous soumettre et à nous humilier sous sa puissante main (3).

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre.)

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS (*fin*)

Malgré les efforts des évêques amis de Chrysostôme, le concile prononça sa déposition et son

(1) Hébreux XII, 29. — (2) 2 Samuel VII, 16.

(3) Jacques IV, 6, 7 ; 1 Pierre V, 6.

excommunication, et, deux mois après, ses ennemis arrachèrent à l'empereur l'ordre de son bannissement. Cette fois, ce fut sans retour. Après avoir prié avec eux, il prit congé des évêques qui lui étaient restés fidèles, et ensuite il dit adieu aux diaconesses de son église, femmes pieuses et dévouées qui lui étaient très attachées. « Je sens, » leur dit-il, « que tout est fini ; ma course est achevée et vous ne verrez plus mon visage... Souvenez-vous de moi dans vos prières. » Il sortit secrètement de sa demeure pour éviter un soulèvement du peuple, se remit entre les mains des gardes, et gagna le port où il s'embarqua. Le navire l'eut bientôt emporté et déposé sur le rivage d'Asie.

Chose étrange, tandis qu'il s'éloignait ainsi de Constantinople, une tempête violente fondit sur la ville, et un incendie, allumé on ne sait par quelles mains, consuma la magnifique basilique de Sainte-Sophie et la Curie ou palais du Sénat. Le feu menaçait même la demeure de l'empereur.

Chrysostôme ignorait quel serait le lieu de son exil. Il l'apprit à Nicée. On l'envoyait à Cucuse, petite ville pauvre, sans ressources, perdue au fond d'une vallée sauvage du Taurus, exposée en été à des chaleurs brûlantes et aux froids les plus rigoureux en hiver, et de plus menacée souvent par les incursions de bandes de brigands. Quelque pénible que fût cette perspective pour un vieillard faible et souffrant, Chrysostôme l'accepta avec résignation. « Ne vous tourmentez pas, » écrivait-il à Olympias, une de ses diaconesses, « de ce que vous n'avez pu obtenir pour moi la résidence que je désirais ; je suis résigné à celle-ci. Gloire à Dieu en toutes choses ! Je ne cesserai de le dire, quoi qu'il advienne. »

Ce fut un long et pénible voyage pour Chryso-

tôme, à travers un pays inculte et pauvre, sous un soleil torride, sans un ombrage ni un souffle d'air. Aussi arriva-t-il exténué à Césarée en Cappadoce. Il aurait aimé à s'y arrêter pour se reposer, mais la malveillance de l'évêque de cette ville, et la haine de moines fanatiques et brutaux le forcèrent à partir.

Enfin, soixante-dix jours après avoir quitté Constantinople, il arriva à Cucuse. Là, il fut bien accueilli par l'évêque et le gouverneur de la ville, et un riche habitant de l'endroit mit à sa disposition sa maison. Il passa environ trois ans dans cette ville. Si le reste de l'année le climat y était supportable, les hivers y étaient des plus rudes, et le pauvre vieil évêque fut obligé de rester renfermé dans sa chambre et même de ne pas quitter son lit pour éviter le froid qui pénétrait partout. Chrysostôme cependant ne demeurait pas inactif dans son exil. Il écrivait à ses amis pour les encourager et les conseiller. Il excitait le zèle des chrétiens à extirper les restes du paganisme en Phénicie, et s'occupait à faire pénétrer le christianisme chez les Visigoths et en Perse. En même temps, il se servait de l'argent qu'il recevait pour des œuvres de bienfaisance et pour soulager les besoins de ceux qui l'entouraient.

Mais cette activité, l'influence qu'il exerçait toujours, bien qu'exilé, le respect dont il était entouré, l'affluence des visiteurs qui venaient consoler sa solitude, tout cela ravivait la haine des ennemis du pieux évêque. L'impératrice Eudoxie n'était plus, il est vrai ; une maladie cruelle l'avait emportée, trois mois et demi après le départ de Chrysostôme. Mais les évêques, acharnés dans leur haine contre lui, obtinrent de l'empereur qu'il fut transféré d'abord à Arabissus, lieu plus froid, plus désolé, et surtout plus isolé que Cucuse, et cela ne leur suffisant pas encore, ils parvinrent à le faire exiler si loin que sa

voix ne pût plus se faire entendre. Ils espéraient bien aussi abrégér ainsi sa vie. On choisit pour cela le pire endroit de l'empire, la petite ville de Pithyonte, au pied du Caucase.

Les ordres les plus rigoureux furent donnés pour le voyage qui devait se faire à pied, le plus rapidement possible, sans égards pour la faiblesse et l'état maladif du vieillard. On devait éviter les villes et les endroits où l'exilé aurait pu trouver quelque soulagement ou être l'objet de quelque intérêt. Afin d'assurer l'exécution de ces ordres barbares, on avait choisi, pour chefs de l'escorte du prisonnier, deux officiers que l'on savait rudes et brutaux, leur promettant de l'avancement s'ils s'acquittaient bien de leur tâche, et leur assurant cette récompense même si l'exilé mourait en route.

Le voyage commença donc. Le chemin à suivre était des plus pénibles. Sans pitié pour le vieillard, ses gardes le faisaient marcher la plupart du temps à pied, souvent sous des pluies torrentielles, ou, ce qui était un supplice bien plus douloureux, nu-tête (et Chrysostôme était chauve) sous les rayons d'un ardent soleil ; car c'était en été. Après trois mois de cette marche pénible, on n'était arrivé qu'à Comane, au tiers de la distance à parcourir. C'était une grande ville bien approvisionnée, où Chrysostôme aurait pu trouver quelque repos. Mais bien qu'il se trainât à peine, les gardes impitoyables, suivant les ordres reçus, le forcèrent à poursuivre sa route, et ne s'arrêtèrent qu'à 5 ou 6 milles de la ville, près d'une petite chapelle érigée sur la tombe du martyr Basilisque qui, au III^{me} siècle, avait souffert pour la foi. Là, on devait passer la nuit. Chrysostôme, entièrement épuisé, fut transporté et déposé dans une salle attenante à la chapelle. On raconte que, pendant son sommeil, l'exilé songea qu'il voyait le

martyr se tenant debout à son côté et lui disant : « Aie bon courage, Jean, mon frère, demain nous serons ensemble. » Le prêtre qui desservait la chapelle, avait, dit-on, vu aussi en vision le martyr qui lui dit : « Prépare une place pour notre frère Jean. »

Quoi qu'il en soit, le matin venu, l'escorte se prépara à partir. Le prêtre, voyant l'extrême faiblesse du prisonnier, essaya, mais sans succès, de les retenir quelques heures. Mais les officiers, au contraire, hâtèrent le départ. Ils n'avaient pas fait plus de 30 stades (environ 5 kilomètres) que Chrysostôme fut atteint d'un violent accès de fièvre. Craignant qu'il ne mourût sur la route, on le ramena à la chapelle. Le vieillard, sentant sa fin approcher, se fit revêtir de vêtements entièrement blancs, prit la cène des mains du prêtre, pria avec ferveur et termina sa prière par ses paroles favorites : « Gloire soit à Dieu pour toutes choses ! Amen. » Puis s'étendant sur la dalle, il s'endormit. « Son âme, » dit celui qui raconte ces scènes, « avait secoué la poussière de cette vie mortelle. » Un sépulcre neuf se trouvait dans le voisinage de la chapelle ; c'est là que son corps fut déposé. Il avait vécu 60 ans, avait été évêque 10 ans, mais en avait passé plus de trois en exil.

Trente ans plus tard, l'empereur Théodose II, fils d'Arcadius, pour satisfaire au vœu du peuple, fit transporter à Constantinople les restes de Chrysostôme, et ils furent déposés dans l'église des saints apôtres où étaient les tombeaux des empereurs. Théodose et sa sœur Pulchérie implorèrent le pardon du ciel pour les maux que leurs parents avaient infligé à ce saint évêque.

Telle fut la fin de cet homme remarquable. Je vous ai retracé son histoire pour vous montrer à quel triste état l'Église était déjà descendue, surtout

dans la personne de ceux qui auraient dû être les modèles du troupeau (1 Pierre V, 1-4) ; pour vous faire voir aussi que Dieu avait cependant des serviteurs fidèles au milieu de la corruption croissante, comme cela a eu lieu de tout temps ; et enfin, pour que vous vous rappeliez que ceux qui veulent vivre selon la piété seront persécutés. (2 Timothée III, 12.)

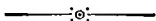
Chrysostôme jugeait sévèrement tout le mal moral qui régnait dans l'Église, tant chez le clergé que chez les grands et les riches. Il mettait au jour leur folie et leurs péchés, les exhortant à y renoncer.

Un des traits de son caractère était son amour pour les Saintes Écritures, qui, sans doute, lui avait été inspiré par sa pieuse mère. Il les cite continuellement dans ses écrits et exhortait constamment son troupeau à les lire. Il n'admettait, pour excuser la négligence de ce devoir, ni les affaires, ni les occupations de famille. « C'est un livre clair, » disait-il, « chacun peut le comprendre, même les artisans, les esclaves et les femmes. Le lecteur attentif et sérieux en tirera profit, quand même il n'aurait personne pour le lui expliquer. Il ne servirait à rien de l'avoir seulement dans ses mains ou d'en suspendre des passages autour de son cou — il faut le posséder dans son cœur. » Dans ces jours où l'on n'avait encore que des manuscrits, peu de personnes pouvaient acheter même un Nouveau Testament en entier. Chrysostôme les exhortait à en acheter des portions selon leurs moyens.

Il prêchait la nécessité de la sainteté et l'amour de Dieu, la divinité de Christ et l'expiation par sa mort, la personnalité et l'œuvre du Saint-Esprit dans l'âme, la marche par la foi et le bonheur éternel qui attend les fidèles. Mais il n'annonçait pas un Évangile plein et gratuit, et sa prédication est mêlée de philosophie et d'éléments étrangers à l'Écriture.

Il attribuait une valeur très grande pour le salut aux règles et aux ordonnances de l'Église. Le baptême d'eau était pour lui le moyen de la régénération et la cène l'autel du sacrifice. Il exhortait ses auditeurs à y prendre part « comme à un mystère par lequel le mal est banni, Satan chassé, et qui ouvre la porte du ciel. » Déjà s'étaient introduites et s'introduisaient chaque jour davantage, les choses qui constituent le papisme, ce système fatal d'erreurs qui plongea la chrétienté, quant aux choses de Dieu, dans les ténèbres profondes du moyen âge.

Je ne vous le décrirai pas, mes jeunes amis, parce qu'il existe encore sous nos yeux, mais il sera intéressant pour vous que je vous parle, de temps en temps, des témoins de la vérité que Dieu eut toujours dans les jours les plus mauvais.



Histoire du pauvre Joseph

(Suite et fin de la page 79.)

Comme on ne pouvait pas garder Joseph au Refuge, il fut envoyé à l'infirmerie de l'asile pour les pauvres, ce qu'il redoutait tellement, mais Dieu, dans sa bonté, agit sur son esprit et lui donna de se soumettre. Le lundi de la Pentecôte, j'étais assis près de son lit ; il tourna vers moi sa figure amaigrie, et me dit : « Les garçons, partent ce soir pour le Canada ; j'avais pensé que j'irais avec eux, mais ce n'était pas la volonté de Dieu. Et puis il y a une autre chose : je n'aimerais pas mourir ici, » et il ne put dire davantage.

« Mais, mon garçon, » lui dis-je, « pense un peu

combien ton avenir est différent de celui de ces garçons. Ils quittent Londres pour aller dans un pays étranger, où ils trouveront des peines et des tentations de toutes sortes. Le péché et les chagrins se trouvent au Canada comme en Angleterre, et outre cela, leurs mauvais cœurs iront avec eux au Canada, et qu'advient-il d'eux, à moins que Jésus ne soit leur Sauveur et leur appui? Mais quand je pense à ce qui t'attend, et à ce que Dieu dit de sa demeure où tu iras, toutes les choses terrestres auxquelles on peut rêver ne me semblent rien. Écoute, mon cher garçon, toi qui connais quelque chose des peines et des souffrances d'ici-bas, écoute ce que la parole de Dieu dit de cette belle patrie : « Ils n'auront plus faim, et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie ; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

» Et quant à être ici, ce que tu sembles ressentir si péniblement, c'est justement l'épreuve dans laquelle tu as à glorifier Dieu. Il aurait pu l'empêcher, s'il l'avait trouvé bon, mais il n'en a pas été ainsi. Il a permis cette chose pour t'enseigner l'obéissance à sa volonté. Rappelle-toi notre cher Sauveur qui n'a pas cherché à faire ce qui Lui plaisait, mais qui a été obéissant jusqu'à la mort, et même la mort de la croix. Quelle mort ignominieuse et cruelle ! Oh ! pense au Calvaire, et vois l'Agneau de Dieu, mourant volontairement pour les péchés. »

Joseph ne dit plus rien pendant quelques instants, mais me regarda avec reconnaissance et amour. Puis il répéta lentement : « Pour moi, pour moi. »

Je fus obligé de le quitter, mais je le savais en sûreté dans les bras de Jésus. Le soir, j'allai à la station du chemin de fer pour dire adieu aux gar-

çous. Comme ils entraient dans les wagons pour commencer leur voyage vers leur nouvelle patrie, le pauvre, mais bienheureux Joseph, arrivait au port. La sainte cité d'or avait ouvert ses portes pour le recevoir : le Seigneur l'avait recueilli.

La petite Marie et ses hôtes

« Maman, est-ce bien vrai ? » demandait la petite Marie à sa mère.

« Oui, mon enfant ; tu peux choisir ou d'avoir des cadeaux pour ton jour de naissance, ou bien d'inviter les amies à venir prendre une collation chez nous. Tu seras celle qui recevra, et elles seront les hôtes. »

« Mais, maman, pourrai-je inviter qui je veux ? »

La mère ne put que répondre un « oui » hâtif, car toute la famille était réunie pour la lecture de famille. Marie prit sa place accoutumée auprès de son père, et, tranquille comme une petite souris, elle était là, tandis que le père lisait une portion du XIV^me chapitre de l'évangile de Luc. Je n'affirmerai pas que les pensées de la petite fille ne fussent un peu occupées de son invitation.

Le père lut ces paroles du Seigneur : « Quand tu fais un dîner ou un souper, n'appelle pas les amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins ; de peur qu'eux aussi ne te convient à leur tour, et que la pareille ne te soit rendue. Mais, quand tu fais un festin, convie les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles ; et tu seras bienheureux, car ils n'ont pas de quoi te rendre la pareille : car la pareille te sera rendue en la résurrection des justes. »

L'attention de Marie fut réveillée par ces paroles ; elle écouta bien jusqu'à la fin du chapitre, puis demanda à son père : « Papa, qui est celui qui envoie inviter les pauvres ? »

« C'est le Seigneur Jésus, mon enfant. »

« Oui, » dit la petite, « je le pensais bien. » Puis avec un air sérieux elle continua : « Personne que Lui n'aurait pensé à ceux-là, n'est-ce pas ? » Et sans attendre la réponse, aussitôt après la prière, elle courut à l'école.

D'où vient que jamais les fillettes de l'école ne s'étaient montrées si gentilles pour Marie que ce jour-là ? C'est que celle-ci avait fait à sa grande amie Jenny la confidence de son secret, et Jenny l'avait dit aux autres. Toutes surent bientôt qu'il y aurait le lendemain une collation chez Marie pour son jour de naissance, et qu'elle pourrait y inviter qui elle voudrait.

Le cœur des petites filles est tel que celui des grandes personnes. Toutes auraient voulu être invitées, et voilà pourquoi chacune se montrait si prévenante envers Marie. L'une voulait partager avec elle son déjeuner ; une autre lui offrait des bonbons, une troisième se hâtait de lui prêter son crayon ou sa plume. Marie acceptait tout avec la plus grande tranquillité et disait à son amie Jenny : « J'ai neuf ans demain ; il me faut être bien raisonnable. »

Le grand jour était là. Tous, du plus vieux au plus jeune de la famille, lui souhaitèrent un heureux anniversaire ; depuis la grande sœur Ella jusqu'au petit frère Emile, chacun voulut donner et recevoir le baiser de fête.

« Eh bien, » dit le père, « à quelle heure la collation cet après-midi ? »

« A cinq heures, » répondit la maman.

« Et qui as-tu invité, Marie ? »

« Oh ! je vous en prie, ne me le demandez pas. Vous le verrez. Tu sais, maman, ce que tu m'as promis. Je n'ai encore invité personne. » Et là-dessus, Marie s'en alla courant.

Trois heures sonnèrent, puis la demie, puis quatre heures, et Marie n'était pas de retour. Voilà bientôt quatre heures et demie, et où restait donc Marie ? La mère commençait à être inquiète, et la bonne montrait un visage soucieux. Enfin d'elle-même elle courut chez Jenny pour voir si Marie n'y était pas. Toute troublée elle revint dire que Marie n'avait point été chez Jenny, et que celle-ci n'avait pas même été invitée. Où pouvait-elle être ? La mère commençait à être vraiment inquiète, les petits pleuraient en croyant que leur chère Marie était perdue. Voilà que tout à coup l'on entendit un grand cri de la bonne, et en même temps la voix claire et joyeuse de Marie, disant : « Entrez, entrez seulement. Tout est prêt : il est juste cinq heures. » La bonne voulait s'y opposer, mais conduits par Marie, les hôtes arrivèrent, et la salle fut bientôt remplie de petits garçons et de petites filles. On n'aurait pas trouvé à leurs pieds une paire de souliers entiers ; les visages étaient bien sales, bien que plusieurs eussent essayé de les laver ; la plupart des vêtements étaient en haillons, et les figures bien pâles et maigres. On voyait parmi eux deux petites filles italiennes que Marie avait trouvées chantant sur le perron, et elle-même conduisait par la main une petite fille aveugle.

« Mais, Marie, qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écriait la bonne toujours plus surprise. « D'où viennent tous ceux-là ? »

« Ce sont mes hôtes, » dit Marie avec sérieux. « Ils viennent de toutes sortes d'endroits, mais le Seigneur les connaît. »

Alors la maman arriva et demanda amicalement à Marie : « Pourquoi, mon enfant, ne m'as-tu pas parlé d'abord ? »

« Mais, maman, tu m'as permis d'inviter qui je voudrais, » répondit la fillette attristée, « et tu sais, le Seigneur Jésus, dans la Bible, m'a dit qui je devais inviter ; alors je suis allée dans la ville et je les ai cherchés. »

Quand la maman vit comment la chose était arrivée, elle se tranquillisa, et les hôtes de Marie reçurent un bienveillant accueil. D'abord on leur fit laver les visages et les mains, puis on les introduisit dans la salle à manger où tout était préparé, café et gâteaux.

Après la collation, Jean, le frère aîné de Marie, montra aux enfants de belles gravures, et Ella gagna tous les cœurs en leur jouant de beaux cantiques et en leur racontant de belles histoires de la Bible. Les larmes vinrent aux yeux de la mère, quand la petite aveugle qui avait écouté avec une attention intense le récit de l'aveugle-né, demanda, en entendant ces paroles : « Va à la fontaine de Siloé, et t'y lave, » « Mademoiselle, est-ce bien loin ? Ne pourrais-je pas aussi y aller ? »

C'est ainsi que les pauvres enfants eurent une heureuse après-midi ; mais je suis sûr que les hôtes ne furent pas plus heureux que la fillette qui les avait invités.

« Je ne veux plus jamais te dire un mot, » dit l'autre jour Jenny à Marie. « Comment tu n'as pas même invité ta meilleure amie, et à sa place tu n'as amené que de petits mendiants. »

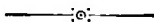
« Ce n'étaient pas du tout des mendiants, Jenny, » répondit Marie. « Pas un d'eux n'a rien demandé à maman, ni à moi. »

« Inviter des enfants des rues, » grommela encore Jenny.

« Mais, Jenny, Dieu les aime tout autant que nous, » reprit la fillette. Pour moi je ne puis que donner raison à Marie, et vous ?

Je vous ai raconté cette petite histoire, mes enfants, pour vous rappeler et vous faire bien comprendre quels sont les hôtes que le Seigneur Jésus invite. Marie alla chercher pour partager sa collation les pauvres, qui, avec leurs haillons, leurs visages et leurs mains sales, convenaient bien peu à la belle maison toute propre où ils étaient amenés ; et le Seigneur Jésus appelle *les pécheurs* à venir dans la gloire de son ciel. Oui, il vous y invite, vous, dont le cœur est méchant et impur, et qui avez déjà souvent transgressé les commandements de Dieu. Il veut vous purifier, vous laver de vos péchés dans son sang, parce qu'*Il vous aime*, et vous rendre ainsi propres à jouir, non d'un festin de quelques heures, mais du bonheur éternel dans le ciel auprès de Lui.

Ne voulez-vous pas accepter l'invitation qu'Il vous adresse ? Ah ! « VENEZ, CAR TOUT EST PRÊT. »



Suivre Jésus

O Jésus. source de vie,
Modèle de sainteté,
Ta divine charité
A te suivre me convie.

Mais bien grande est ma faiblesse
Pour obéir à ta voix
Et charger ainsi ta croix :
Viens donc, soutiens-moi sans cesse.

Quel autre aurai-je qui m'aime,
O mon Sauveur, comme Toi,
Qui prenne pitié de moi,
Quand ma langueur est extrême ?

Oui, par ton Esprit de grâce,
Tu me conduiras, Seigneur,
Dans ce sentier de bonheur
Où toujours brille ta face.

Puis, au séjour de la gloire,
Avec tous les bienheureux,
Je te verrai, radieux,
Et chanterai ta victoire.



La petite Mina

Si vous l'aviez connue, vous auriez sans doute aimé la petite Mina, avec ses blonds cheveux bouclés, ses yeux bleus et ses joues roses. Elle aimait le Seigneur Jésus, et elle est maintenant auprès de Lui dans le ciel.

On lui demandait un jour, quand elle n'avait encore que cinq ans : « Pour qui Jésus est-il mort sur la croix ? » — « Pour moi, » répondit-elle sans hésiter.

Une autre fois, à l'école du dimanche, la monitrice lui fit cette question : « Pour qui Adam et Ève se cachèrent-ils derrière les arbres du jardin ? » — « Parce qu'ils avaient peur de Dieu, » dit Mina. — « Et si Dieu entrait maintenant dans la salle, aurais-tu peur ? » — « Non, » répondit la petite. — « Et pourquoi non ? » — « C'est parce que le Seigneur Jésus a ôté tous mes péchés. »

Tous mes petits lecteurs peuvent-ils dire la même chose que Mina ?

Réponses aux questions du mois d'avril

1^o Christ est la vie éternelle qui était auprès du Père. (1 Jean I, 2.)

Il est le Dieu véritable et la vie éternelle. (1 Jean V, 20.)

2^o C'est en croyant que nous avons la vie éternelle : « Vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.) « C'est ici la volonté de mon Père que quiconque discerne le Fils et croit en Lui, ait la vie éternelle. » (Jean VI, 40.)

Dieu donne la vie éternelle. (1 Jean V, 11.) Jésus donne la vie éternelle à ses brebis. (Jean X, 28.)

3^o Celui qui a la vie éternelle, ne périra jamais, vivra éternellement, ne vient pas en jugement ; il connaît le vrai Dieu, et Jésus que Dieu a envoyé. (Jean X, 28 ; VI, 51 ; V, 24 ; XVII, 3.)

AVEZ-VOUS LA VIE ÉTERNELLE ?

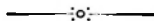
Questions pour le mois de mai

1^o Comment se nommait un homme qui désirait voir Jésus ? Que fit-il pour le voir ? Quelle faveur le Seigneur lui accorda-t-il ?

2^o Quelles sont d'autres personnes mentionnées dans l'évangile de Jean et qui désiraient aussi voir Jésus ?

3^o Pouvons-nous voir Jésus maintenant, et de quelle manière ? Cherchez en Hébreux II.

4^o Verrons-nous une fois Jésus tel qu'il est ? Quand sera-ce ? Et que serons-nous alors ? Cherchez en 1 Jean.





Le joyau le plus précieux

Il y a plusieurs années, un Hindou vint demander à un missionnaire de le baptiser. Il arrive malheureusement assez fréquemment que, dans ces contrées, des gens font la même démarche sans être vraiment convertis au Seigneur, mais tel n'était pas le cas de celui dont je vous parle. Il était venu à Jésus comme un pauvre pécheur perdu, et avait trouvé près de Lui le pardon de ses péchés.

A son baptême, l'Hindou désira recevoir le nom de Kai Das, ce qui veut dire « Serviteur de Christ. » Et

vraiment Kai Das justifia bien ce nom. Il n'avait pas de plus grande joie que celle d'aller çà et là porter à ses pauvres compatriotes la bonne nouvelle de Christ. Mais les voyages dans ces contrées sont remplis de dangers. Comme il retournait un soir à sa demeure, six voleurs de grands chemins tombèrent sur lui, et lui enjoignirent de leur donner tout son argent. Kai Das le leur livra de bonne grâce. Il est vrai que la somme n'était pas grande ; environ 70 centimes de notre monnaie. Ensuite, les voleurs lui arrachèrent à peu près tous ses vêtements pour les fouiller. Ils trouvèrent ainsi sa montre. Quelle étrange machine ! Jamais ils n'en avaient vu une pareille. Kai Das dut leur expliquer comment elle faisait *tic tac*, et leur dire à quoi elle servait ; et ils lui firent encore bien des questions sur cet objet qui excitait leur attention. Quand le pauvre homme eut satisfait leur curiosité, il leur dit d'un air sérieux : « Le plus précieux bijou que je possède, vous ne l'avez pas encore découvert. » Les voleurs se mirent de nouveau à tout fouiller, mais sans rien trouver. « Allons, » lui crièrent-ils impatientés et d'une voix menaçante, « livre-nous ton bijou si précieux. »

Quel était donc, chers enfants, le joyau que les yeux pénétrants des voleurs n'avaient pu découvrir, malgré toutes leurs recherches ?

Je vais vous l'apprendre. Kai Das répondit tranquillement : « Oui, oui ; mais ayez d'abord un peu de patience. » Et après s'être un moment recueilli devant Dieu, il commença à chanter un cantique en langue hindoue. N'auriez-vous pas aimé voir ce serviteur de Christ à moitié nu, dépouillé de tout, chantant au milieu de ces sauvages brigands, un cantique de louanges au Seigneur Jésus ? Cela ne rappelle-t-il pas l'apôtre Paul et son compagnon Silas, faisant retentir les louanges de Dieu, à minuit,

dans la sombre prison de Philippes ? Leur situation était encore plus pénible que celle de Kai Das, puisque leurs pieds étaient attachés au poteau et que leur dos était tout meurtri et ensanglanté par les coups qu'ils avaient reçus ; la mort était devant eux, et cependant ils priaient et chantaient les louanges de Dieu. Ils en étaient rendus capables, parce qu'eux aussi possédaient le précieux joyau dont voulait parler Kai Das.

Lorsque celui-ci eut terminé son cantique, il raconta aux voleurs de grands chemins ce qui concerne Jésus, le Sauveur, qui est descendu d'auprès du Père, du sein de la gloire, et est devenu un homme sur la terre ; qui a porté volontairement le châtiment dû à nos péchés, et qui était aussi mort pour eux, misérables voleurs, afin qu'ils fussent sauvés. Et il leur dit que, s'ils venaient à Lui comme de pauvres pécheurs coupables, Jésus les recevrait certainement tous sans exception. (Jean III, 36 ; VI, 37.)

Ainsi le précieux joyau que possédait Kai Das, c'était Jésus ; et c'est celui que chacun peut avoir. C'est pourquoi toute personne qui en jouit, désire que tous les autres puissent connaître et posséder ce plus grand de tous les dons.

Les paroles sérieuses du serviteur de Christ firent une profonde impression sur le cœur et la conscience des voleurs. Leur chef fit rendre à Kai Das ce qui lui avait été pris, et l'emmena dans sa demeure, afin que lui et ses gens pussent entendre raconter davantage de Jésus, le Sauveur des pécheurs.

Que Dieu veuille avoir béni pour ces hommes les paroles de Kai Das. Il ne veut pas la mort du pécheur, et il a dit : « Ma parole ne reviendra pas à moi sans effet, mais fera ce qui est mon plaisir, et

accomplira ce pour quoi je l'ai envoyée. » (Ésaïe I.V, 11.)

Et maintenant, chers jeunes lecteurs, qu'en est-il de vous ? Avez-vous appris à connaître la valeur de ce précieux joyau, devant lequel pâlissent toutes les richesses de la terre, ce joyau qui vaut plus que l'univers entier, ce trésor qui est Christ et son amour ? Le possédez-vous ? Fait-il la joie de votre cœur ? S'il en est ainsi, personne ne pourra jamais vous le ravir. Et à votre tour, vous serez pour Dieu le Père et pour le Seigneur Jésus, un joyau précieux de ce trésor que Christ a acquis en abandonnant tout ce qu'il possédait, sa gloire, et même sa propre vie. (Matthien XIII, 44.)

Dis-moi, mon cher petit ami, aimes-tu Jésus ? Est-il ton Sauveur en qui tu le confies ?



Histoire de Joseph Rabinowitch

Je désire vous raconter par quelles voies merveilleuses de Dieu, un Juif, nommé Joseph Rabinowitch, fut amené à connaître le Seigneur Jésus comme son Sauveur, et comme le Messie promis à Israël, mais rejeté et mis à mort par son peuple.

Je vous dirai d'abord que, depuis une quinzaine d'années, il s'est manifesté dans toute l'Europe orientale, et particulièrement en Russie, une haine profonde contre le peuple juif. Des persécutions cruelles ont été exercées contre eux, en Russie, ces dernières années. Plus d'un million de Juifs ont été chassés de leurs demeures, dépouillés presque entièrement de leurs biens, et expulsés du pays qui les avait vus naître. Un grand nombre d'entre eux

ont péri de faim et de froid ; d'autres ont pu atteindre des terres plus hospitalières. Des milliers sont allés se fixer en Palestine, où ils ont fondé des colonies, qui semblent prospérer matériellement. Il y a actuellement environ 120,000 Juifs établis dans la Terre-Sainte (1).

Ne voyons-nous pas, mes chers jeunes amis, dans ces événements remarquables, un accomplissement de la parole prophétique de notre Dieu ? Il a déclaré, des siècles à l'avance, non seulement les terribles jugements qui devaient fondre sur cette nation, coupable du rejet de son Messie, le Seigneur Jésus-Christ, mais aussi son retour dans le pays de la promesse. Ils doivent y retourner, non pas convertis, mais toujours dans l'incrédulité quant à Christ, et ce retour sera suivi du rétablissement du culte et des ordonnances lévitiques, le temple ayant été rebâti. Et quelle sera la fin de cette génération incrédule et apostate ? Le Seigneur l'annonce aux Juifs qui l'entouraient, par ces paroles solennelles : « Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez. » (Jean V, 43.)

Il s'élèvera, en Judée, un imposteur, que Satan remplira de sa puissance, et qui, par des « miracles et signes et prodiges de mensonge » (2 Thessaloniens II, 9), non seulement séduira la masse de la nation juive, mais entraînera la chrétienté apostate tout entière à le reconnaître et à l'adorer comme Dieu ; « afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » (Verset 12.) Ce jugement sera exécuté par le Seigneur Jésus lui-même. Il apparaîtra en gloire,

(1) Nous pouvons ajouter que, chaque semaine, sept steamers débarquent des émigrants juifs venus de différentes parties du monde, sur les côtes de la Palestine.

accompagné de tous ses saints, et il consumera par le souffle de sa bouche et détruira par l'apparition de sa venue cet inique, appelé aussi « l'homme de péché, » l'Antichrist, « le faux prophète ; » ainsi que son allié, « la bête, » le chef politique de l'empire romain reconstitué à la fin. (Lisez Apocalypse XIII, XIX, 19-21.)

Les rois de la terre et leurs armées qui se seront joints à la bête et au faux prophète, et se seront rassemblés pour livrer combat à l'Agneau, tomberont sous le même jugement. Alors s'accomplira cette parole de Dieu, adressée à Marie par l'ange Gabriel : « Il (Jésus) sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume. » (Luc I, 32, 33.)

En attendant ces temps heureux, Dieu opère dans ce monde, par son Esprit et par sa Parole, pendant le temps de sa grâce pour arracher des âmes à la puissance de Satan, et les amener au Seigneur Jésus. Elles jouissent ainsi de bénédictions meilleures encore que celles qui seront la part d'Israël, béni et restauré sous le règne de paix de son Messie. Ce sont les bénédictions spirituelles, dans les lieux célestes, en Christ. On est heureux de voir actuellement des Juifs y participer, et le récit que je désire vous faire, nous en fournit une preuve et un exemple précieux.

Joseph Rabinowitch était un avocat juif, habitant la ville de Kicheneff, au sud de la Russie, dans une contrée où les Juifs sont en très grand nombre. Dès son enfance, il avait étudié le Talmud, recueil de traditions que les Juifs appellent la *loi orale*, en contraste avec la Bible, qu'ils appellent la *loi écrite*. Tandis que plusieurs des commandements divins

sont considérés par eux comme d'une importance secondaire, ceux que les hommes y ont ajoutés sont respectés et observés avec une extrême rigidité. Ainsi, ils croient très méritoire de porter des phylactères à leurs vêtements, et pensent que la circoncision leur assure une place au paradis. Leurs traditions enseignent que l'homme peut satisfaire Dieu par l'accomplissement de bonnes œuvres. L'apôtre Paul rappelle ce fait, en Romains X, 3.

Versé dans la connaissance de tous les écrits de ses pères, ainsi que dans l'histoire d'Israël, Rabinowitch était ardemment dévoué à son peuple et zélé pour la loi, mais ennemi de Christ et de l'Évangile. Lorsque la persécution surgit en Russie, ce fut un sujet de profonde douleur pour lui, de voir l'oppression et l'affliction de son peuple. Il résolut de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour lui venir en aide. Pensant que ses frères ne pourraient reposer leurs pieds fatigués, autre part que dans la terre que Dieu avait donnée à leurs pères, il partit pour la Palestine, dans le but d'étudier à fond la question de la colonisation de ce pays.

Lorsqu'un Juif visite le pays de ses ancêtres, quelque indifférent et incrédule qu'il soit, il ne peut échapper à des réflexions pénibles. La vue des ruines et de la complète désolation qui, de toutes parts, frappent ses regards, le remplit de tristesse. C'est là que vécut et mourut son ancêtre Abraham, il y a près de 4000 ans, et, comme lui, il est étranger sur cette terre de la promesse, théâtre d'événements si douloureux, de révolutions et de bouleversements si extraordinaires, pendant la suite des siècles. Si le Juif insouciant ne peut s'empêcher d'évoquer ces pénibles souvenirs, combien plus profonds doivent être ces sentiments dans le cœur

de celui qui aime Sion, lorsqu'il contemple la ruine et la désolation qui sont tombées sur elle !

Assis sur le mont des Oliviers, Rabinowitch, plongé dans de profondes méditations, considérait le tableau qui s'offrait à ses regards. Devant lui s'étendait la cité du grand Roi, maintenant entre les mains des gentils ! Au premier plan, il voyait Morija, où se trouvait autrefois le temple, le grand centre d'attraction pour tout Juif pieux, aujourd'hui complètement détruit, et son emplacement occupé par une mosquée turque ! Plus de sacrifices montant en agréable odeur à l'Éternel ; plus de sacrificateurs sonnait des trompettes d'argent ; plus d'expiation ; plus de cantiques chantés en chœur par les lévites, accompagnés des instruments de David, comme au temps du roi Ézéchias ! (2 Chroniques XXIX, 25-30.) Désolation et misère, larmes et deuil : voilà ce qui frappait ses regards. Et là, à sa droite, consacré par la tradition, se trouvait cet endroit où un Juif fut cloué à une croix, condamné par les chefs de la nation comme un faux prophète, un blasphémateur, un homme dangereux. (Matthieu XXVI, 65, 66 ; Luc XXIII, 2.) Involontairement, il saisit un Nouveau Testament hébreu, qu'il avait acheté à Kicheness, pensant s'en servir comme d'un guide géographique, à cause des nombreuses allusions qu'il y trouverait à des sites de la Palestine. Il y lut les pages qui racontaient ces scènes de douleur, et cette précieuse Parole devint, en effet, un guide pour lui, mais dans un sens infiniment plus élevé. Son cœur fut brisé ; soudain le voile en fut ôté. Cette lumière qui avait resplendi dans l'âme de Saul de Tarse, vint pénétrer dans la sienne. Il comprit que les Juifs avaient rejeté leur Messie, et qu'à cause de cela Dieu les avait rejetés. La seule espérance pour lui et pour eux se trouvait maintenant dans ce Sauveur

méprisé et crucifié par eux, mais que Dieu a glorifié par sa droite. Il se hâta de retourner en Russie, où le résultat de ses enquêtes au sujet de la colonisation de la Palestine était anxieusement attendu par ses compatriotes. Qu'on juge de leur surprise, lorsqu'il leur dit que leur seule espérance de salut et de restauration pour le temps et l'éternité, se trouvait dans les mains de Jésus, leur Messie longtemps rejeté. Ses propres paroles furent celles-ci : « La clef de la Terre-Sainte se trouve dans les mains de notre Frère Jésus. » Il commença aussi à prêcher Christ avec hardiesse à ses amis juifs. Il rencontra naturellement une forte opposition de la part d'un grand nombre ; néanmoins, d'autres se pressaient pour aller l'entendre. Ses propres parents s'élevèrent d'abord contre lui ; mais, ensuite, attirés par la grâce de Dieu, ils furent, les uns après les autres, amenés à la connaissance de Christ et coopérèrent à l'œuvre du Seigneur dans ces contrées.

Il a plu à Dieu de bénir abondamment le ministère de son serviteur. Il continue à annoncer l'Évangile à ceux de sa nation qui habitent la Bessarabie. Un grand nombre d'entre eux ont été amenés à la connaissance du salut qui est dans le Christ Jésus, et se réjouissent dans l'attente de son retour.

Avant de terminer, je désire vous transcrire les deux fragments suivants, extraits des prédications de Rabinowitch. Ils vous intéresseront, et j'espère qu'ils vous seront en bénédiction. « Voici, je viens comme un voleur. Bienheureux celui qui veille, et qui garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'on ne voie pas sa honte. » (Apocalypse XVI, 15.) Cet avertissement du Seigneur m'a profondément affecté, lorsque je l'ai lu pour la première fois, car j'en ai compris immédiatement le sens. Pendant toute la nuit, les sentinelles étaient debout

dans le temple, faisant leur service. Le surveillant du temple pouvait apparaître à une heure quelconque, pour voir si elles accomplissaient fidèlement leur devoir. S'il surprenait l'une d'elles endormie, il lui enlevait tout doucement ses vêtements, défaits pendant son sommeil, et les emportait, pour s'en servir comme d'un témoignage contre elle. Mon Seigneur peut venir d'un moment à l'autre. Il peut venir à la seconde ou à la troisième veille ; c'est pourquoi, je dois toujours être prêt, de peur qu'arrivant subitement, il ne me trouve dormant et que je ne sois dépouillé de mon vêtement. »

« Mes frères, si vos âmes vous sont précieuses, si vous désirez être citoyens de la cité, et être comptés parmi les saints, dans la maison de Dieu, ployez aujourd'hui vos genoux devant le Roi de gloire, devant Jésus, qui a été couronné pour vous d'une couronne d'épines, et confessez vos péchés, et les péchés de vos pères, et l'iniquité qu'ils ont commise contre le Fils de Dieu, Jésus, le Messie. Dites donc, ô maison d'Israël : « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. » Car, en Jésus seul, en Lui, le Messie, est la rédemption, et c'est Lui qui délivrera Israël de tous ses péchés. »

Que le Dieu de toute grâce daigne bénir sa Parole pour tous ceux qui l'entendent aujourd'hui, et pour vous aussi, mes chers jeunes lecteurs, si vous n'avez pas encore reçu son grand salut. Béni soit-il pour sa fidélité et ses voies merveilleuses envers son ancien peuple, lequel, en ce qui concerne l'élection, est bien-aimé à cause des pères. (Romains XI, 28.) Le résidu de ce peuple deviendra bientôt, dans sa vieillesse toute blanche, l'objet de la misé-

ricorde de Dieu. A Lui soit la gloire éternellement ! Amen. (Romains XI, 31-36.)

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

RETOUR DE DAVID A JÉRUSALEM

(2 Samuel XIX, XX)

SOPHIE. — Je pense, maman, que maintenant David put retourner à Jérusalem, dans son palais, et auprès de l'arche qu'il aimait.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Absalom étant mort, les tribus d'Israël qui l'avaient suivi dans sa révolte, se repentirent, en se souvenant que David autrefois les avait délivrées du joug des Philistins, et elles pensèrent à le faire revenir.

SOPHIE. — Les Israélites n'auraient jamais dû oublier ce que David avait fait pour eux.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais tel est, hélas ! notre cœur naturel. Nous sommes portés à nous laisser séduire par de belles apparences, comme cela fut le cas des Israélites, et nous devenons ingrats envers ceux qui nous ont fait du bien et nous aiment véritablement. On voit cela d'enfants à l'égard de leurs parents, et bien souvent de chrétiens à l'égard de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce que les tribus d'Israël firent savoir à David leur désir de l'avoir de nouveau pour leur roi ?

LA MÈRE. — Non, pas tout de suite. Mais David

en entendit parler, et il envoya dire aux sacrificateurs Tsadok et Abiathar d'engager les hommes de Juda à venir le chercher, et c'est ce qu'ils firent. Comme tu le verras plus tard, ce ne fut pas une chose heureuse ; elle attira à David une nouvelle épreuve.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — C'est que David montrait ainsi une sorte de préférence pour la tribu de Juda, ce qui blessa les autres Israélites. Bien qu'étant de la tribu de Juda, il avait été oint roi sur tout Israël. Et tu ne devinerais pas quel fut un des premiers à venir à la rencontre du roi.

SOPHIE. — C'est peut-être Méphibosheth ?

LA MÈRE. — Non ; nous aurons à parler de lui tout à l'heure. Tu sais d'ailleurs qu'il était boiteux. C'est Shimhi qui, avec mille hommes de la tribu de Benjamin, vint au-devant de David et de ses serviteurs. Tsiba aussi, accompagné de ses quinze fils et de vingt serviteurs, se trouva là.

SOPHIE. — Quoi, maman ! Le méchant Shimhi qui avait tellement outragé David, ose se présenter devant lui. Ne craignait-il pas la colère du roi ? Et comment David l'accueillit-il ?

LA MÈRE. — Shimhi pensa qu'en venant se soumettre à David, lui et ses mille hommes, il obtiendrait plus facilement son pardon. Il se prosterna devant le roi, reconnut son péché, et pria David de ne pas s'en souvenir et de le lui pardonner. En entendant cela, Abishaï, frère de Joab, toujours dévoué au roi, aurait voulu qu'on fit mourir Shimhi, car, dit-il, « il a maudit l'oint de l'Éternel. »

SOPHIE. — Brave Abishaï, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais il n'entraît pas dans les pensées de David. Celui-ci comprenait qu'en ce jour où il reprenait possession de son

royaume, après cette dure et pénible épreuve que son péché lui avait attirée, il fallait être plein de grâce. Comme l'Éternel lui avait pardonné, ainsi il pardonna à Shimhi et lui jura qu'il ne le ferait pas mourir.

SOPHIE. — C'est bien beau de la part de David. Ce que tu viens de dire me rappelle un passage que nous avons appris dernièrement. C'est celui-ci : « Vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi, faites de même (1). » Mais c'est quelquefois bien difficile, maman. L'autre jour, Anna m'a dit une injure, et j'ai eu bien de la peine à ne pas lui en vouloir. J'y pensais toujours et je me disais : « Tu ne lui parleras plus jamais. » Comment faire pour chasser de son cœur le ressentiment ?

LA MÈRE. — Eh bien, ma chère fille, le verset tu as cité, te le dit : « Comme le Christ vous a pardonné, faites de même. » Pense combien souvent et de combien de manières tu l'as offensé, ce bon Sauveur, et il t'a toujours pardonné et il t'aime toujours. Ne veux-tu pas faire comme Lui, et aimer Anna ? Loin de ne plus vouloir lui parler, tâche de lui rendre quelque service, dis-lui une douce parole, et ton ressentiment s'en ira.

SOPHIE. — Merci, maman, je veux suivre ton conseil. Mais j'ai pensé encore à une autre chose. Abishaï m'a rappelé quand Jacques et Jean voulaient faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, parce qu'ils n'avaient pas reçu le Seigneur (2), et le Seigneur les reprit fortement. N'est-ce pas que Jacques et Jean ne comprenaient pas la pensée de Jésus ? Il était venu sauver et non pas perdre.

(1) Colossiens III, 13. — (2) Luc IX, 51-56.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Ils avaient bien à cœur l'honneur de leur Maître, mais ne comprenaient pas qu'il met sa gloire à pardonner et à sauver. Quant à Tsiba, il était un homme habile, aimant le gain, et désireux de conserver ce que David lui avait donné des biens de Méphibosheth.

SOPHIE. — Et ce pauvre Méphibosheth ? Tu m'as dit que tu me parlerais de lui.

LA MÈRE. — Méphibosheth vint au-devant du roi aussi vite que son infirmité le lui permit. Tu te rappelles qu'il était boiteux. Ce ne fut donc que près de Jérusalem qu'il put rencontrer David. L'absence du roi et ses épreuves avaient été pour Méphibosheth un temps de douleur et d'affliction profondes. En signe de deuil, il avait entièrement négligé le soin de sa personne : « Il n'avait pas soigné ses pieds, n'avait pas fait sa barbe, et n'avait pas lavé ses vêtements depuis le jour que le roi s'en était allé, jusqu'au jour où il revint en paix. » Et il faut bien remarquer qu'il n'avait pas craint de donner ces témoignages publics de son affection pour David, alors qu'Absalom était maître de Jérusalem. Tu vois donc combien Tsiba l'avait calomnié. Méphibosheth avait un cœur plein de reconnaissance et d'amour pour David, et ce fut pour lui un bonheur de revoir celui qui l'avait autrefois cherché, épargné, et lui avait donné une place à sa table.

SOPHIE. — Chère maman, ce que tu viens de dire de Méphibosheth me rappelle ce que le Seigneur Jésus disait à ses disciples avant de les quitter. C'est qu'ils seraient dans la tristesse quand ils ne le verraient plus, mais qu'ensuite il les reverrait et qu'alors ils se réjouiraient et que personne ne leur ôterait leur joie (1).

(1) Jean XVI, 19-22.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Le cœur des disciples fut rempli de joie quand ils virent le Seigneur ressuscité au milieu d'eux (1). Et le Seigneur ne pouvait plus leur être ôté par la mort (2). Et nous possédons aussi cette joie, bien que nous ne voyons le Seigneur que par la foi (3). Mais notre joie n'est pas celle du monde.

SOPHIE. — Oui, maman ; mais nous le verrons bientôt autrement, quand il viendra nous prendre pour que nous soyons toujours avec Lui dans le ciel (4). Je pensais à cela, quand tu me disais que David avait cherché et épargné Méphibosheth et qu'il lui avait donné une place à sa table. Le Seigneur Jésus nous a aussi cherchés et sauvés, et nous donne une bonne place auprès de Lui. Et alors, quand il reviendra, nous serons si heureux de le voir ! David ne fut-il pas aussi bien aise de voir Méphibosheth, comme le Seigneur sera heureux de nous avoir près de Lui ?

LA MÈRE. — David n'était qu'un homme, et il pensait à ce que Tsiba lui avait dit ; au lieu de témoigner de l'affection à Méphibosheth, il lui demanda : « Pourquoi n'es-tu pas allé avec moi ? » C'était un reproche.

SOPHIE. — Cela dut faire beaucoup de peine à Méphibosheth.

LA MÈRE. — Sans doute, mais il ne proféra aucune plainte. Il se contenta de dire au roi que Tsiba l'avait trompé, et l'avait calomnié. Il ne s'arrêta pas à se justifier longuement ; « le roi, mon seigneur, est comme un ange de Dieu, » dit-il. « J'ai donc ce que tu trouves bon. » Il n'y avait dans le cœur du pauvre boiteux qu'admiration, reconnaissance et dévouement, à l'égard de David. Sans doute, il faisait

(1) Jean XX, 20. — (2) Romains VI, 9. — (3) 1 Pierre I, 8.

(4) 1 Jean III, 2.

allusion au don que David avait fait à Tsiba de toutes ses terres, car le roi dit : « Toi et Tsiba, partagez les champs. »

SOPHIE. — Mais, maman, cela n'était pas juste. Tout appartenait à Méphibosheth.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais Méphibosheth ne se souciait pas de cela. Une seule chose occupait son cœur, c'est que David était de retour et qu'il pourrait encore vivre près de lui : « Qu'il prenne même le tout, » dit-il à David, « puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa maison. » Ma chère fille comprend-elle comment cela s'applique à nous ?

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman. C'est que pour nous Jésus, dont David est la figure, doit être plus précieux que tous les biens de la terre.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant, et voici ce que dit l'apôtre Paul à cet égard : « Je regarde toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur (1). »

SOPHIE. — Est-ce qu'il nous est encore raconté quelque chose de Méphibosheth ?

LA MÈRE. — Non ; sa courte mais touchante histoire est terminée. Il est heureux auprès du roi. C'est ainsi que la nôtre se terminera aussi, quant à la terre, à la venue du Seigneur Jésus. Mais celle de David continue. Le vieux Barzillai, cet homme très riche qui avait reçu et entretenu le roi à Mahanaim, l'accompagna jusqu'à l'autre côté du Jourdain. Le roi aurait voulu reconnaître sa générosité et son dévouement en l'emmenant à Jérusalem, afin qu'il y vécut près de lui, honoré à sa cour. Que penses-tu que fit Barzillai ?

SOPHIE. — Je ne sais pas, maman. D'un côté, je

(1) Philippiens III. 7, 8,

suis sûr qu'il aurait été heureux de vivre près du roi qu'il aimait, mais d'un autre côté, il était bien vieux, et les vieillards aiment la tranquillité. Tu sais, notre cher grand-papa ne désire pas qu'il y ait trop de bruit ni de mouvement autour de lui. Et sans doute que, dans le palais de David, il y avait souvent beaucoup d'allées et de venues.

LA MÈRE. -- C'est vrai, Sophie, et de plus les vieillards n'aiment pas le changement. Mais tu vas voir, par sa réponse, la sagesse et la délicatesse de Barzillai. Il dit au roi : « Combien de temps vivrai-je encore ? J'ai quatre-vingts ans. Puis-je distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais ? Savourer ce que je mange et ce que je bois ? Entendre la voix des chanteurs et des chanteuses ? » Ainsi, tu le vois, Barzillai ne se faisait pas illusion sur ses infirmités, ni sur le peu de temps qui lui restait à vivre. A quoi lui aurait-il servi d'aller dans le palais du roi ? Et il ajoute cette belle parole : « Pourquoi ton serviteur serait-il encore à charge au roi, mon seigneur ? » Il ne pouvait plus servir activement David, et il ne voulait pas qu'avec toutes ses graves occupations comme roi, il eût encore à prendre le souci d'un vieillard infirme. Barzillai ne pense pas à lui-même. Il a été dévoué et il reste dévoué au roi, à l'oint de l'Éternel. Quelle belle figure de vieillard ! « Pourquoi, » dit-il encore, « le roi me donnerait-il cette récompense ? » Ce qu'il a fait envers David était son devoir, il l'a accompli d'un cœur désintéressé ; il ne veut pas de récompense. Et il ajoute : « Permets-moi de retourner, afin que je meure dans ma ville, auprès du sépulcre de mon père et de ma mère. » C'était le désir de tout Israélite d'être enterré près des siens (1), et l'Éternel prononce comme

(1) Voyez Genèse XLVII, 30, XLIX, 29-31.

un châtement contre quelqu'un qu'il ne serait pas après sa mort déposé dans le sépulcre de ses pères (1).

SOPHIE. — Il me semble que j'aurais bien aimé ce bon vieillard. Mais David ne fut-il pas peiné de voir que Barzillai ne voulait rien recevoir de lui ?

LA MÈRE. — Barzillai ne désirait rien pour lui-même, mais il avait un fils nommé Kimham, et il demanda au roi de prendre ce fils avec lui. David fut tout heureux de cette demande, et il dit à Barzillai : « Kimham viendra avec moi, et je lui ferai ce qui sera bon à tes yeux ; et tout ce que tu voudras de moi, je le ferai. »

SOPHIE. — On voit combien David était reconnaissant.

LA MÈRE. — Oui, et en se séparant du vieillard, il l'embrassa et le bénit. Ainsi se termina cette touchante entrevue. Kimham s'en alla avec le roi. Il bénéficia auprès de celui-ci de ce que son père avait fait pour David. De même, Dieu n'oublie pas et bénit les enfants de parents chrétiens.



« Jésus qui mourus pour moi »

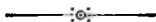
Jésus qui mourus pour moi,
Sois l'unique objet que j'aime ;
De mon cœur la seule loi,
Ma joie et mon bien suprême !
Je t'embrasse par la foi,
Jésus qui mourus pour moi.

Je te verrai dans les cieus,
Je contemplerai ta face ;
O mon Sauveur précieux !
Près de Toi j'aurai ma place.
Oui, je sais que, de mes yeux,
Je te verrai dans les cieus.

(1) 1 Rois XIII, 22.

Autant que j'existerai,
De Toi-même inséparable,
Pas à pas je te suivrai
Jusqu'en la gloire ineffable,
Où je te célébrerai
Autant que j'existerai.

(Ancien cantique arrangé)



« Qui lavera mon cœur ? »

Une mère, qui voulait de bonne heure imprimer dans le cœur de sa petite fille que le péché est une chose impure, avait l'étrange habitude, chaque fois que l'enfant avait dit un mensonge ou une mauvaise parole, de lui faire laver soigneusement sa bouche. En même temps, elle lui disait que ces mauvaises choses qui sortaient de sa bouche, venaient du mauvais cœur qui était en elle et qui avait besoin d'être purifié.

Un jour que l'enfant était encore retombée en faute, et que sa bouche avait été lavée, elle resta longtemps triste et silencieuse. Puis, les larmes dans les yeux, elle vint vers sa mère et lui dit : « Maman, tu m'as fait laver la bouche, mais qui est-ce qui lavera mon cœur ? » Alors la mère lui dit que l'eau dont elle se lavait la bouche n'atteignait pas, en effet, son cœur, et ne pouvait le purifier du mal, mais que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. Elle ajouta que sa petite fille devait aller au Seigneur Jésus qui seul pouvait l'aider et qui était mort pour effacer ses péchés, et qu'elle devait tout lui dire.

La petite fit ce que sa mère lui avait dit. Elle se mit à genoux et supplia le Seigneur Jésus de la laver de ses péchés et de purifier son cœur. Puis elle se

releva avec la joyeuse certitude que le Seigneur lui avait pardonné. Depuis ce moment, l'enfant éprouva pour Jésus un amour qui devint avec le temps toujours plus réel et plus fort. Elle savait qu'elle était un agneau du bon Berger. Elle pouvait maintenant lui dire tout ce qui l'occupait, et Lui la gardait par son bras puissant. Elle n'avait qu'à écouter sa voix, le suivre, et tout allait bien.

Cher petit lecteur, ne veux-tu pas faire comme elle ?

Réponses aux questions du mois de mai

1^o Il se nommait Zachée. (Luc XIX, 2, 3.)

Pour voir Jésus, il monta sur un sycamore. (Vers. 4.)

Jésus entra dans sa maison, et y apporta le salut. (Versets 5 et 9.)

2^o Des Grecs venus à la fête de Pâque désiraient voir Jésus. (Jean XII, 20, 21.)

3^o Nous voyons Jésus par la foi dans le ciel, couronné de gloire et d'honneur. (Hébreux II, 9.)

4^o Quand Jésus sera manifesté nous le verrons tel qu'il est, et alors nous lui serons semblables. (1 Jean III, 2.)

Questions pour le mois de juin

1^o Quel est l'homme d'une nation ennemie d'Israël, qui fut amené, par le moyen d'une petite fille, à la connaissance de l'Éternel, le vrai Dieu ?

2^o Dans quel passage du Nouveau Testament ce même homme est-il nommé, et par qui ?

3^o Quelles sont les personnes d'entre les nations qui furent converties au Seigneur, et desquelles les noms nous sont donnés dans les Actes des apôtres ?



La puissance de la parole de Dieu

Il y a un certain nombre d'années, un homme que j'appellerai le père Jacob, était assis un jour avec sa famille dans sa chaumière. Il était un simple artisan, et habitait un petit village situé dans un endroit écarté et sauvage de la montagne. Comme ses voisins, il était un catholique romain ignorant et très peu éclairé.

Une génération suivait l'autre dans ce coin retiré, ignorant à peu près ce qui se passait dans le grand et vaste monde. Si quelques-uns savaient lire, et le père Jacob était du nombre, rarement avaient-ils l'occasion de voir un journal ou un livre.

Le jour où s'ouvre notre récit, tout à coup entra

dans la chaumière un ancien ami. C'était un soldat qui revenait d'Algérie. Il tenait un livre dans sa main et dit : « Regardez ! Comme nous débarquions à Marseille, il y avait sur le quai une dame qui distribuait des livres, et elle m'a donné celui-ci. Je croyais que c'était un bon livre, mais pensez un peu ! Je viens de chez M. le curé à qui je l'ai montré, et il m'a dit que c'était un livre mauvais et dangereux, et il m'a conseillé de le brûler. N'est-ce pas dommage ? Cependant je ne me soucie pas de le garder ; ainsi, père Jacob, si vous le voulez, il est à vous. »

« Eh bien, donnez-le-moi, » dit le père Jacob. Plus tard il racontait : « Quand je pris ce livre dans mes mains, il me sembla tenir un trésor. Et quand je l'ouvris et que je lus sur la première page : « Le Nouveau Testament de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, » je pensai : Oh ! quel livre merveilleux ! Une sorte de crainte respectueuse me saisit. C'est un livre qui parle de Jésus-Christ, me disais-je. Non, ce ne peut être un mauvais livre. Il doit venir de Dieu. »

C'est pourquoi le père Jacob dit : « Merci ; je suis bien content de l'avoir. »

Et, dès que le soldat fut parti, le père Jacob s'en alla tout seul avec le livre dans sa petite chambre. Mais là il fut pris d'une grande frayeur. Le prêtre avait dit que c'était un mauvais livre, un livre dangereux. Ne serait-ce pas un péché de le lire ? Et cependant il parle de Jésus ! « Mais si ce livre vient de Dieu, » pensa-t-il, « Dieu ne me dira-t-il pas si je dois le lire ou non ? Le livre ne me le dira-t-il pas ? »

Et le père Jacob se mit à genoux, avec le livre dans sa main, et dit : « O mon Dieu, si ce livre vient de Toi et que je doive le lire, montre-moi dans le livre que je dois le faire. »

Alors il ouvrit le livre et trouva sous ses yeux ces paroles : « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand, et c'est ici le témoignage de Dieu, qu'il a rendu touchant son Fils. » Et il l'ouvrit encore, et lut : « Celui qui croit au Fils, a la vie éternelle. »

Le père Jacob n'avait pas besoin, pour le moment, d'en lire davantage. Il avait le témoignage de Dieu, combien plus grand que celui du prêtre ! Et de plus il se dit à lui-même : « Dieu dit que j'ai la vie éternelle, car je crois en Jésus, le Fils de Dieu, et il est dit — celui qui croit a la vie éternelle ! Oui, je l'ai. » Et le père Jacob loua Dieu et lui rendit grâces de ce qu'il lui avait accordé ce grand et glorieux don.

Et bientôt après cet heureux jour, on le vit, avec un visage rayonnant de joie et le livre dans ses mains, allant de maison en maison pour dire à ses amis et à ses voisins que Dieu avait donné son Fils, et qu'Il donne la vie éternelle et un pardon complet et gratuit à tous ceux qui croient en Lui.

En vain le prêtre réprimanda-t-il le père Jacob pour ce qu'il appelait ses folles manières d'agir. Le père Jacob se contenta de penser : « Le prêtre peut dire ce qu'il veut, mais le témoignage de Dieu est plus grand, et *c'est ici, c'est ici,* » ajoutait-il en serrant avec amour et respect le livre entre ses mains, « le témoignage que Dieu a rendu touchant son Fils. »

Bientôt le bruit courut de village en village que le père Jacob avait à raconter des choses merveilleuses qui se trouvaient dans un livre venu de Dieu. Et les gens venaient de loin et de près, à travers les montagnes et les torrents, pour entendre le témoignage de Dieu. Parfois aussi un messenger arrivait de quelque endroit éloigné et demandait au père Jacob de venir annoncer la bonne nouvelle et lire le livre.

A mesure que les années s'écoulaient, plusieurs des hommes et des femmes de ces montagnes crurent la parole de Dieu et furent sauvés; et ils se réunissaient pour prier ensemble et rendre grâces à Dieu. Et le père Jacob trouva moyen d'avoir pour eux aussi des Bibles et des Nouveaux Testaments; car un colporteur l'avait rencontré une fois dans la tournée qu'il faisait, et lui avait vendu une Bible. Alors le père Jacob dit: « Maintenant j'ai un double trésor, l'Ancien Testament et le Nouveau. » Et ces pauvres paysans, hommes et femmes, commencèrent à prendre ensemble la Cène du Seigneur dans quelques-unes de leurs chaumières de montagne, et ils continuent encore maintenant.

Telle est, mes jeunes amis, la puissance de la parole de Dieu. L'avez-vous reçue dans vos cœurs. Pouvez-vous dire, comme le père Jacob: « Je crois au Fils de Dieu, ainsi j'ai la vie éternelle. Dieu me le dit » ?

. * .

Mais j'ai encore quelque chose à vous raconter touchant le père Jacob.

Il y a plusieurs hivers qu'un message lui fut adressé d'un village très éloigné. C'était un message étrange et qui demande, avant que je vous le dise, quelques explications. Dans ce village, situé tout à fait à l'écart dans la montagne, il y avait eu pendant de longues années un prêtre très aimé de ses paroissiens. Ignorant d'ailleurs autant qu'eux, il avait un cœur bienveillant et généreux, et c'est ainsi qu'il avait gagné l'affection de tous.

Pensant qu'il était loin de la vue et de l'esprit des évêques des environs, il avait pris une femme (1),

(1) Mes jeunes lecteurs doivent se rappeler que le mariage des ecclésiastiques est défendu par les règles de l'église romaine, contrairement à l'Écriture. (Voyez 1 Timothée IV, 1-3; III, 2, 12.)

avec laquelle il vivait heureux, quoique, naturellement, comme prêtre, son mariage ne fût pas légal. Mais il arriva que l'évêque, dans le diocèse duquel il se trouvait, découvrit que ce prêtre était marié et avait plusieurs enfants. Il le bannit donc du village, et y plaça un autre prêtre qui, espérait-il, se conformerait mieux aux règles de l'église.

Mais les paroissiens furent très irrités, et, non seulement ils prirent en haine le nouveau curé, mais ils cherchèrent à lui être désagréables le plus qu'ils purent. Ainsi la nuit ils faisaient avec des pincettes et des chaudrons, des charivaris sous ses fenêtres. Quand il traversait le village, ils le huaient et lui donnaient les plus vilains noms qu'ils pouvaient trouver. Tout cela montrait de bien mauvais sentiments, et vous comprenez, mes enfants, que je suis bien loin de les approuver.

Comme ces moyens ne réussissaient pas à le chasser du village, une autre idée leur vint. Ils décidèrent unanimement qu'ils voulaient se faire « protestants. » Mais qu'est-ce que c'était qu'un protestant ? se demandaient-ils. Tout ce qu'ils en savaient, c'était que les protestants ne vont pas à la messe, et que les prêtres les mettaient en garde contre eux. Comment faire pour devenir protestants ?

« Je le sais, » dit enfin l'un d'eux. « Il y a le père Jacob que les prêtres ne peuvent pas souffrir. Ils disent qu'il est fou. Sans doute, il est protestant. Faisons-le chercher. »

Et c'est ainsi qu'on envoya un messenger dire au père Jacob que les gens du village de M. le faisaient prier de venir pour leur enseigner à tous, jeunes et vieux, comment on devenait protestant. En conséquence, sans perdre de temps, malgré le vent et la neige (on était au mois de décembre), le père Jacob se mit en route. Arrivé à un large et profond torrent

qu'il fallait traverser, il se trouva que le pont de bois avait été emporté. Pour le remplacer, on avait jeté d'un bord à l'autre du ravin trois poteaux de télégraphe. Les eaux écumantes, descendant avec fracas de la montagne, coulaient bien loin au-dessous. Les trois poteaux avaient été placés l'un au-dessus de l'autre. Il fallait saisir le plus haut avec les mains, en passant le second sous les aisselles, puis poser les pieds sur le plus bas et avancer ainsi en marchant de côté.

« Assurément, père Jacob, » dit un ami qui l'avait accompagné jusque-là, « vous n'allez pas vous risquer, à votre âge, sur ces morceaux de bois. Je ne voudrais pas m'y fier pour un millier de francs. »

« Je passerai pour l'amour du Seigneur, » répondit le père Jacob. « Et si je vais au ciel au lieu d'arriver à l'autre bord, qu'y perdrai-je ? » Et entonnant un joyeux cantique, le père Jacob continua son chemin et atteignit sain et sauf l'autre côté. Ce n'était pas le désir de faire des protestants qui poussait ainsi le pieux vieillard ; vous pouvez en être sûrs, mes jeunes amis ; mais c'était l'amour pour leurs âmes et le désir de leur faire connaître le chemin du salut.

Arrivé au village, tous, petits et grands, lui souhaitèrent la bienvenue. Un seul faisait exception, c'était le malheureux prêtre.

« Et maintenant, » lui dirent les gens, « vous allez nous apprendre ce qu'il faut faire pour être des protestants. »

« Je vous apprendrai comment on devient des chrétiens, » répondit le père Jacob. « Mais je ne sais pas moi-même grand'chose des protestants. Seulement je voudrais vous dire que faire du tapage sous les fenêtres du curé, l'insulter ou le maltraiter, n'est ni du christianisme, ni du protestantisme,

Mais si vous désirez être ce que Dieu veut que vous soyez, j'ai un livre qui vous le dira. »

Alors le père Jacob ouvrit son livre et leur annonça Christ. Combien peu ils s'étaient figuré ce qu'ils auraient à entendre ! Mais ils écoutèrent avidement, et, l'un après l'autre, ils crurent la parole et furent sauvés.

Parmi ceux qui trouvèrent ainsi le salut de leur âme, il y avait la pauvre femme d'un mari connu partout comme « une brute d'ivrogne. » C'est ainsi qu'on l'appelait. Il était la terreur de son village et des villages d'alentour. Lorsqu'il vit tous ses voisins aller entendre le père Jacob, il se mit à tempêter contre eux et à les menacer. Il ne voulait pas être un fou comme eux, disait-il ; non certainement pas.

Mais après un certain temps, il commença à s'étonner des paroles aimables et des manières pleines de douceur de sa femme. Et comme il lui demandait comment le père Jacob avait fait pour l'ensorceler ainsi, elle lui dit : « Viens et vois. » Et il alla, bien contre sa volonté. Une puissance plus forte que sa volonté le conduisait par un chemin qu'il ne connaissait pas.

Le père Jacob ouvrit son livre et lut une courte histoire, celle de Nathanaël. C'était un homme, dit le père Jacob, qui ne se souciait pas de venir à Jésus, mais il avait un ami fidèle qui le pria instamment de venir. Et comme il disait qu'il n'y avait rien de bon à trouver en Jésus, son ami lui dit : « Viens et vois. »

A ces mots, l'homme, en colère, se leva vivement, montra le poing et cria avec violence : « Qui vous a dit tout cela de moi ? »

Le père Jacob lui dit qu'il ne savait rien du tout de lui, mais que le Seigneur Jésus, qui avait vu

Nathanaël sous le figuier, l'avait vu, lui aussi, et l'attendait pour le recevoir, parce qu'il l'aimait et qu'il l'invitait à venir. Alors le pauvre homme tomba sur ses genoux, et s'écria : « Cela ne servira à rien ! Je suis trop mauvais ; je suis un beaucoup, beaucoup trop grand pécheur. » Et revenu à la maison avec sa femme, il ne voulut pas se mettre au lit, mais se jeta par terre, pleurant, et gémissant, et disant qu'il était perdu, perdu pour toujours !

Mais le père Jacob vint, s'agenouilla près de lui, et lui parla du sang de Jésus-Christ qui purifie de tout péché, et du bon Berger qui va après la brebis perdue et la cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. A la fin, le pauvre homme crut la bonne nouvelle et lui aussi fut sauvé.

Et maintenant, si vous alliez dans son village, et que vous demandiez après sa petite chaumière, vous n'entendriez plus des cris et des juréments d'ivrogne, et les pleurs de la femme et des enfants terrifiés, mais vous trouveriez celui qui était « l'effroi du village, » assis avec ses enfants autour de lui et sur ses genoux, leur apprenant à chanter de beaux cantiques, et à lire le Livre, le précieux Livre du père Jacob.

O puissance merveilleuse de la parole de Dieu qui d'un pécheur abruti par ses passions fait un enfant de Dieu, un heureux saint propre pour le ciel ! Oh ! mes enfants, n'admirez-vous pas cette puissance ? Et je vous demande encore une fois, l'avez-vous éprouvée dans votre cœur ?

A présent, dans ce village, de cinquante à cent personnes se rassemblent le jour du Seigneur pour prier et lire ensemble la sainte parole de Dieu, pour commémorer la mort du Seigneur, pour s'encourager mutuellement, et s'édifier les uns les autres. Et lorsqu'ils ont la visite du père Jacob, c'est un grand

jour, un jour de fête. C'est bien en vain que le curé les met en garde contre lui, en disant qu'il est fou. Ils ont reçu le témoignage de Dieu, ils ont cru le témoignage qu'il a rendu touchant son Fils, et ils ont la vie éternelle.

Que Dieu bénisse ainsi sa Parole pour vous, mes jeunes amis, et pour tous ceux à qui elle est annoncée, et qu'il bénisse ses serviteurs qui, comme le père Jacob, vont la porter de lieu en lieu sans se laisser arrêter, ni rebuter par les fatigues et les opprobres.

Ta parole salutaire,
Par sa divine splendeur,
Est la lampe qui m'éclaire
Et me guide au vrai bonheur.

Rends donc mon âme attentive,
Dieu Sauveur, à ses leçons,
Pour que j'aime et que je suive
Ses saintes instructions.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

RÉVOLTE DE SHÉBA

(2 Samuel XX)

LA MÈRE. — Je t'ai dit, Sophie, que David ne fit pas une chose heureuse en faisant demander aux hommes de la tribu de Juda de venir le chercher. Quelques-uns des autres tribus se joignirent bien à eux, mais l'ensemble des hommes d'Israël vinrent se plaindre au roi et aux hommes de Juda. « Pour-

quoi, » dirent-ils au roi, « les hommes de Juda l'ont-ils enlevé, et l'ont-ils fait passer le Jourdain ? »

SOPHIE. — Mais David n'avait-il pas le droit de faire ce qu'il voulait ?

LA MÈRE. — Sans doute ; mais rappelle-toi, mon enfant, qu'il vaut mieux laisser de côté notre droit, plutôt que de blesser les autres. Écoute ce que l'apôtre Paul disait à propos de chrétiens faibles qui pensaient devoir s'abstenir de certains aliments. Pour ce qui le concernait, il était persuadé « que rien n'est souillé par soi-même, » et que « toutes choses sont pures ; » il était donc libre, à cet égard, de faire comme il voulait. « Mais, » dit-il, « si, à cause d'une viande, ton frère est attristé, tu ne marches plus selon l'amour. » Et plus loin, il dit encore : « Il est bon de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin, et de ne faire aucune chose en laquelle ton frère bronche, ou est scandalisé, ou est faible » (1). Il écrivait aussi aux Corinthiens : « Si la viande est une occasion de chute pour mon frère, je ne mangerai jamais de viande » (2). Nous voyons ainsi qu'il nous faut éviter tout ce qui pourrait blesser les autres, quand même nous aurions le droit de le faire.

SOPHIE. — Qu'est-ce que David répondit aux hommes d'Israël ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas rapporté, mais les hommes de Juda dirent : « C'est parce que le roi nous est proche. Pourquoi êtes-vous en colère contre nous à cause de cela ? Avons-nous plus que vous reçu des présents du roi ? »

SOPHIE. — C'était vrai, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais ce n'était pas le moment de le rappeler. David était bien de la tribu

(1) Romains XIV, 14-21. — (2) 1 Corinthiens VIII, 13.

de Juda, mais il était roi sur tout Israël, et sous ce rapport, tous les Israélites avaient les mêmes droits à son affection, à ses soins. Il n'avait à favoriser personne. Et les hommes de Juda, en parlant comme ils le font, semblaient se mettre au-dessus des autres. Or il ne faut pas nous estimer plus excellents que les autres. Si nous avons plus qu'eux, de qui cela nous vient-il ? N'est-ce pas de Dieu ? C'est ce que l'apôtre nous enseigne. « Qu'as-tu, » dit-il, « que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu ? (1) »

SOPHIE. — Je comprends ce que tu veux dire, maman. Si, par exemple, une petite fille a des parents plus riches que d'autres, si elle est mieux habillée ou plus jolie, ou bien si elle apprend ses leçons mieux ou plus vite, il ne faut pas qu'elle en soit fière, parce que c'est Dieu qui lui a donné toutes ces choses. Et on n'aime pas celles qui sont orgueilleuses. Mais il y a Isabelle, tu sais comme ses parents ont une belle maison, et comme elle est jolie avec ses beaux cheveux blonds et ses yeux bleus. Elle apprend aussi si bien ses leçons. Eh bien, maman, elle est toujours bonne, aimable et prévenante avec nous toutes. Elle ne pense pas être plus élevée que les autres. Mais je sais, maman, d'où cela vient. Elle aime le Seigneur Jésus, et Lui, le Fils de Dieu, était humble et débonnaire. J'aime bien Isabelle et voudrais être comme elle.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. La parole de Dieu nous dit aussi : « Ne pensant pas aux choses élevées, mais vous associant aux humbles (2). »

SOPHIE. — La prétention des hommes de Juda d'être plus près du roi que les autres, me rappelle

(1) 1 Corinthiens IV, 7 ; voyez Romains XII, 3, et Philippiens II, 3. — (2) Romains XII, 16.

aussi les fils de Zébédée qui voulaient avoir les premières places auprès du Seigneur Jésus dans la gloire. Et les autres apôtres en furent fâchés contre eux (1).

LA MÈRE. — Et te rappelles-tu ce que le Seigneur leur dit ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. C'est que celui qui voudrait être le premier devait s'abaisser et être serviteur de tous. C'est ce que Jésus a fait. Mais voudrais-tu me dire ce que firent les hommes d'Israël ?

LA MÈRE. — Ils furent très blessés de cette réponse hautaine, et répondirent non moins fièrement et aussi pour se faire valoir : « J'ai dix parts au roi, et aussi en David j'ai plus que toi. Pourquoi m'as-tu méprisé ? » C'est-à-dire, David nous appartient dix fois plus qu'à vous, et nous sommes pour lui dix fois plus, puisque nous sommes dix tribus. Et ils ajoutèrent : « N'avons-nous pas parlé les premiers de ramener le roi ? »

SOPHIE. — C'est vrai, maman, mais ils ne l'avaient pas fait.

LA MÈRE. — Quoiqu'il en soit, ces paroles n'étaient pas faites pour adoucir les hommes de Juda. Orgueil contre orgueil n'est pas un moyen de s'entendre. C'est comme si deux enfants se disputaient et que l'un dise : « Moi, je suis plus sage que toi, » et l'autre : « Mais moi, je suis plus savante. » On n'arrive ainsi qu'à s'aigrir les uns contre les autres. C'est ce qui eut lieu. Les hommes de Juda répondirent plus durement encore à ceux d'Israël. Quelle triste chose ! Si les uns et les autres avaient pensé davantage à leur roi et moins à eux-mêmes, leur dispute aurait bientôt pris fin. Les hommes de Juda

(1) Marc X, 35-37.

auraient dit : « Nous sommes frères ; nous l'avons ramené pour vous comme pour nous. Venez, servons-le ensemble fidèlement, » et ceux d'Israël se seraient apaisés. « Une parole douce détourne la fureur, mais la parole blessante excite la colère, (1) » voilà ce qu'il faut se rappeler.

SOPHIE. — Est-ce que les hommes d'Israël répondirent encore aux hommes de Juda ?

LA MÈRE. — Non, leur patience était à bout, et l'orgueil de ceux de Juda eut une conséquence très grave. Il y a toujours des hommes méchants prêts à tirer profit des querelles, et surtout il y a le Méchant par excellence, Satan, toujours aux aguets pour jeter le trouble et la division chez le peuple de Dieu. « Il se rencontra là un homme de Bélial (2) (c'est-à-dire un méchant homme), nommé Shéba, de la tribu de Benjamin, qui sonna de la trompette et dit : Nous n'avons point de part avec David. Chacun à sa tente, Israël ! » Et tous les hommes d'Israël se séparèrent de David et suivirent Shéba. Mais ceux de Juda restèrent fidèles à leur roi et le conduisirent à Jérusalem. C'est ainsi, mon enfant, que lorsque les chrétiens ne veillent pas, s'enorgueillissent, se disputent, et oublient le Seigneur Jésus pour penser à eux-mêmes, le diable vient et cause parmi eux des divisions (3). On s'attache alors à un homme, au lieu de s'attacher à Christ.

SOPHIE. — Est-ce que ce méchant Shéba réussit à se faire roi ?

LA MÈRE. — Il n'en eut pas le temps. David le fit poursuivre. Mais, avant d'aller plus loin, il faut que

(1) Proverbes XV, 1.

(2) Ce mot veut dire *scélérat* et s'applique à Satan (Voyez 2 Corinthiens VI, 15.)

(3) Voyez 1 Corinthiens I, 10-12; IV, 6.

je te dise que, pour une raison difficile à comprendre, David avait ôté le commandement de l'armée à Joab et l'avait donné à Amasa qui auparavant était chef de l'armée d'Absalom. Cet Amasa était aussi neveu de David et cousin de Joab.

SOPHIE. — Peut-être David était-il très fâché contre Joab, parce que celui-ci avait tué son fils. Mais Joab se laissa-t-il ainsi prendre le commandement ? C'était un homme si rude et si fier.

LA MÈRE. — Tu verras ce qu'il fit. En tout cas, il ne se révolta pas contre David. Il ne dit pas, comme d'autres auraient fait : « Puisque le roi m'ôte le commandement, je vais aller avec mes hommes de guerre me joindre à Shéba. » Non ; il était attaché à David, et c'est un beau trait de son caractère. Quant à Amasa, David lui dit : « Rassemble-moi en trois jours les hommes de Juda, et reviens ici. » Mais Amasa, soit manque de zèle ou d'habileté, soit qu'il voulût peut-être favoriser secrètement Shéba qui avait pour lui dix tribus, ne fit point la diligence voulue. Il tarda à exécuter le commandement du roi. Alors David dit à son fidèle Abishai qui était toujours avec lui : « Shéba nous fera plus de mal qu'Absalom. Prends donc les serviteurs de ton seigneur, et poursuis-le, de peur qu'il ne se réfugie dans des villes fortes et ne nous échappe. » Aussitôt Abishai réunit les hommes de Joab, c'est-à-dire une troupe de guerriers serviteurs de Joab, et sans doute Joab était avec eux ; il prit aussi les Kéréthiens et les Péléthiens qui composaient la garde de David, et tous les hommes vaillants qui étaient à Jérusalem, et ils se mirent à la poursuite de Shéba.

SOPHIE. — On aime bien, chère maman, voir ces hommes toujours fidèles à David dans toutes les circonstances et prêts à le servir. C'est ainsi, n'est-ce pas, que nous devons être fidèles au Seigneur

Jésus, et constamment disposés à faire promptement ce qu'il nous commande ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; demandons-lui de Lui être toujours dévoués, quand même tous ne montreraient que de la tiédeur à son service.

SOPHIE. — Et le pauvre Amasa, si lent à servir David, que faisait-il ?

LA MÈRE. — Comme il revenait, il rencontra à Gabaon, à environ dix kilomètres de Jérusalem, Abishai et son armée. Joab vint au-devant d'Amasa pour le saluer, et comme il s'avancait vers lui, son épée tomba. Il la ramassa et, la tenant dans sa main gauche, il saisit de la droite la barbe d'Amasa pour le baiser, en lui disant : « Te portes-tu bien, mon frère ? » et, au même instant, il lui plongea son épée dans le ventre et le frappa à mort.

SOPHIE. — Oh ! maman ! quel homme cruel et sanguinaire que ce Joab ! Il avait déjà tué Abner. Il est vrai que c'était pour venger son frère Asœael, mais Amasa ne lui avait rien fait.

LA MÈRE. — Joab était un homme ambitieux et sans crainte de l'Éternel. Il voulait garder sa position comme chef de l'armée, et pour cela un meurtre ne l'effrayait pas. Il manifestait ainsi un des caractères que la parole de Dieu assigne aux méchants : « Leurs pieds sont rapides pour verser le sang. (1) »

SOPHIE. — Mais Joab avait-il une raison pour commettre ce meurtre ?

LA MÈRE. — Très souvent, Sophie, le méchant trouve une raison pour justifier le mal qu'il veut faire. Joab se disait peut-être : « Amasa n'est pas capable de bien conduire l'armée ; il trahira peut-être David, puisqu'il s'était autrefois mis du côté d'Absalom ; et maintenant il ne s'est pas du tout

(1) Romains III, 15.

pressé d'obéir au roi. » Joab pouvait raisonner ainsi. Quoiqu'il en soit, il reprit avec Abishai le commandement de l'armée et ils poursuivirent sans relâche Shéba. Celui-ci passa à travers tout le pays d'Israël, et vint enfin se réfugier dans une ville forte nommée Abel-Beth-Mâaca, tout au nord du pays. Joab vint l'assiéger et la pressa vivement. Toute l'armée savait la muraille pour la faire tomber. Mais une femme de la ville qui, par sa sagesse et sa prudence, avait une grande influence, vit le danger que courraient les habitants si la ville était prise. Elle vint sur la muraille et demanda à parler à Joab. Celui-ci vint, et la femme lui dit : « Pourquoi veux-tu détruire une ville qui a toujours été paisible et fidèle ? » Joab répondit : « Loin de moi de vouloir détruire ! Mais un homme, nommé Shéba, s'est révolté contre le roi David ; livrez-le-moi, lui seul, et je m'en irai. » Elle répondit : « Sa tête te sera jetée. » Et elle vint vers le peuple avec toute sa sagesse et lui parla et le persuada de se défaire de Shéba. Les gens de la ville pensèrent qu'il valait mieux qu'un seul périsse qu'eux tous. Ils coupèrent la tête à Shéba et la jetèrent à Joab qui se retira. Ainsi périt celui qui avait osé s'élever contre l'oint de l'Éternel.

SOPHIE. — Je vois, maman, combien c'était une chose sérieuse que d'attaquer David.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. David pouvait avoir commis des fautes et même de très graves, et Dieu le châtiait à cause de cela. Mais il était le roi choisi de Dieu, et s'élever contre lui, c'était s'élever contre l'Éternel. Absalom et Shéba sont des exemples qui nous font voir que Dieu a puni ceux qui osaient se rebeller contre David. Mais, ma chère enfant, combien il est plus solennel encore de se révolter contre le Seigneur Jésus ! Tous ceux qui le font périront certainement. Il est écrit : « Baisez le Fils, de peur

qu'il ne s'irrite et que vous ne périissiez dans le chemin, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Bienheureux tous ceux qui se confient en lui ! (1) » Et il est dit aussi que ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, subiront le châtiment d'une destruction éternelle (2).

SOPHIE. — C'est bien sérieux, chère maman. Combien on est heureux de s'être confié au Seigneur Jésus, et d'être ainsi assuré que l'on ne périra pas. Ainsi le méchant Joab demeura chef de l'armée, malgré son nouveau crime ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. « Joab retourna à Jérusalem vers le roi, » est-il dit. Mais si David ne lui fit rien, l'Éternel avait tout vu dans la vie de cet homme de sang, et le moment vint, comme nous le verrons, où il trouva aussi la punition qu'il méritait. Car l'Éternel est juste, et ne peut laisser le mal impuni. David était maintenant rétabli définitivement à Jérusalem, bien que lui et le peuple eussent encore à passer par plusieurs épreuves. Il avait pour chef de l'armée Joab ; le fidèle et dévoué Bénéaïa, homme plein de bravoure, qui s'était distingué par de grands exploits, était chef des Kéréthiens et des Péléthiens. C'est lui qui exécutait les jugements qui frappaient les grands coupables. Adoram était établi pour faire rentrer les tributs ; c'était comme le ministre des finances. Puis il y avait Josaphat qui rédigeait les chroniques du règne de David, c'est-à-dire les événements qui avaient lieu. Sheva était le secrétaire du roi ; Tsadok et Abiathar étaient les sacrificateurs, et Ira était celui qui dirigeait la maison du roi. Ainsi tout était de nouveau en ordre autour du roi, et pour le gouvernement de son peuple.

(1) Psaume II, 12. — (2) 2 Thessaloniens I, 8, 9.

Une question importante

Une pauvre vieille femme avait atteint l'âge de soixante-dix ans sans avoir eu souci de son âme. Elle fut un jour invitée à se rendre à une réunion d'évangélisation. Là, comme elle écoutait la parole, il plut au Seigneur de lui montrer, par la puissance de l'Esprit Saint, son état de péché et de perdition, et elle fut amenée à recevoir Jésus comme le Sauveur qui avait souffert et était mort pour elle.

Cette révélation de l'amour du Seigneur la rendit vraiment heureuse, et chaque fois qu'elle en avait l'occasion dans son humble condition, elle rendait témoignage de ce que le Seigneur avait fait pour son âme.

Un matin, étant entrée chez un pharmacien pour y acheter quelque remède, le jeune homme qui la servait lui dit d'un ton léger : « Vous êtes déjà une vieille femme et pouvez bien vous attendre à être malade. Pensez-vous vivre toujours ? »

« Oui, béni soit le Seigneur, » répondit-elle, « car j'ai la vie éternelle » Le jeune homme, déconcerté par cette réponse inattendue, la regarda plus attentivement, mais ne vit rien qu'une faible vieille femme, très pauvrement vêtue.

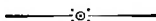
« Eh bien, » continua-t-il, « dites-moi comment vous l'avez obtenue ? »

« Comment je l'ai obtenue ? C'est le don du Seigneur Jésus ; c'est Lui qui me l'a donnée. Il m'a fait entendre sa voix. J'étais perdue, et il m'a sauvée. Jeune homme, avez-vous la vie éternelle ? » demanda-t-elle, en le regardant en face. « C'est vrai que je suis vieille, faible et chancelante. Mais vous pouvez mourir le premier, vous savez. Où irez-vous, si vous

ne connaissez pas Jésus comme Sauveur de votre âme ? »

Il éluda la question, s'occupa d'autre chose, et elle quitta la pharmacie.

Quelques semaines plus tard, un accident mortel arriva au jeune homme. J'ignore si, avant de mourir, il put confesser comme la vieille femme : « Béni soit le Seigneur, j'ai la vie éternelle, je suis sauvé ! » Mais vous, mon jeune lecteur, qui êtes encore en vie, mais pour combien de temps, nul ne le sait, si ce n'est Dieu, *avez-vous la vie éternelle ?* C'est pour vous la donner, si vous croyez en Lui, que Dieu dans son amour a envoyé ici-bas son Fils bien-aimé.



Louange à Dieu

Réveille-toi, mon âme,
 Et bénis le nom du Seigneur !
 Que son amour t'enflamme
 D'une constante et sainte ardeur !
 Il t'a donné la vie,
 Il guérit tes langueurs,
 De sa grâce infinie
 Tu goûtes les douceurs.
 Sa divine clémence
 T'a remis tes forfaits,
 Et son amour immense
 T'a sauvé pour jamais.

O Dieu plein de tendresse !
 Toujours veillant sur tes enfants,
 Tu soutiens leur faiblesse,
 Tu guides leurs pas chancelants.
 Ta bonté tutélaire
 Ne se fatigue pas ;
 Toujours, céleste Père,
 Tu nous tiens en tes bras.
 Sans toi l'homme est semblable
 A l'herbe de nos champs,
 Dont la fleur périssable
 Se fane en peu de temps.

Tout se détruit et passe,
 Tout est sujet au changement ;
 Mais Jésus et sa grâce
 Demeurent éternellement.
 Au cœur sacré des anges,
 Ces esprits bienheureux,
 Unissons nos louanges :
 Chantons le Dieu des cieux.
 Sa gloire est éternelle,
 Il est Juste et Sauveur ;
 Louons le Dieu fidèle,
 Le Dieu Fort, Rédempteur.

Gloire à Dieu qui nous aime,
 Au Père, au Fils, à l'Esprit Saint,
 A Lui l'honneur suprême,
 Qu'en tous lieux son grand Nom soit craint.
 Vous, saints, dont l'espérance
 Attend Christ glorieux
 Venant avec puissance
 Pour vous ravir aux cieux,
 Célébrez tous sa gloire,
 Bénissez son amour,
 Proclamez sa victoire,
 Annoncez son retour.

Réponses aux questions du mois de juin

1^o C'est Naaman, le Syrien, qui était lépreux et fut guéri par le prophète Élisée. (2 Rois V.)

2^o Dans l'évangile de Luc, chapitre IV, le Seigneur nomme Naaman.

3^o Corneille, le centurion. (Actes X.) Le proconsul Serge Paul. (Actes XIII.) Lydie, la marchande de pourpre. (Actes XIII.)

Il y a aussi l'officier de la reine Candace (Actes VIII), et le geôlier à Philippes (Actes XVI), mais leurs noms ne sont pas donnés.

Questions pour le mois de juillet

Nommez tous les miracles accomplis par le prophète Élisée, et indiquez les chapitres et les versets.



Histoire d'une vieille femme

(Racontée par elle-même)

Je suis tout à fait heureuse. Je puis le dire maintenant ; mais n'est-il pas étrange que, durant toute ma longue vie, et jusqu'à l'autre jour, je ne pouvais pas le dire ? C'est que je ne connaissais pas la chose qui me rend heureuse maintenant. Oh ! si je l'avais connue, de quel bonheur j'aurais joui durant tant d'années où, au contraire, j'étais soucieuse et abattue, ne sachant pas ce qui m'arriverait quand je devrai quitter ce monde !

Je vais vous dire comment j'ai appris à connaître cette chose. Vous vous rappelez bien Tom, notre cher garçon, notre unique enfant, un bon fils pour le père et pour moi, quoiqu'il ait été un peu étourdi pendant un temps. Après cela, il s'est rangé et a

trouvé une bonne place de premier jardinier à E. C'est à six milles à peu près d'ici. Jusqu'alors il avait demeuré avec le père et moi, et travaillait tout près de la maison comme second jardinier. Ce fut un jour bien triste pour moi que celui où Tom nous a quittés. J'étais pourtant bien aise qu'il eût une bonne place, et je n'aurais pas voulu le retenir; mais tout de même, il nous manquait terriblement, au père et à moi. Et nous nous disions souvent : Le premier dimanche où il fera beau, nous irons jusqu'à E., et nous passerons une bonne longue journée avec Tom, et nous verrons quelle sorte de place il a.

Et voilà que, samedi matin, quand nous nous sommes levés, il faisait un temps si beau et si doux que le père me dit : « Eh bien, ma chère, si le temps est comme aujourd'hui, demain matin nous partirons à quatre heures pour aller à E. Ainsi, Molly, sois prête. »

Je me préparai donc et fis pour Tom un bon petit gâteau aux prunes, comme il l'aime, et je le mis dans un mouchoir avec du pain et un peu de fromage pour notre déjeuner au père et à moi; et le dimanche matin, à quatre heures, nous partîmes.

D'abord, pendant un bon mille, nous marchâmes dans des sentiers tout verts. Nous ne voulions déjeuner que quand nous aurions trouvé un joli endroit pour nous y arrêter. Et voilà que nous arrivons près d'une porte dans une haie qui bordait le chemin, et, de l'autre côté, il y avait une belle prairie et le long de la haie de beaux arbres, sous lesquels on pouvait se mettre à l'ombre.

Alors le père me dit : « Molly, cela nous épargnera un bon bout de chemin si nous traversons la prairie, puisque le sentier tourne tout autour, et nous sortirons par la porte qui est de l'autre côté. »

Mais la porte était fermée, et il y avait à côté une planche clouée à un poteau et quelque chose écrit dessus. Mais ni le père ni moi n'avons jamais appris à lire, aussi nous ne nous sommes pas du tout inquiétés de la planche, et nous avons grimpé par-dessus la porte et nous avons traversé la prairie jusqu'à la porte de l'autre côté. Elle était de même fermée et auprès il y avait aussi une planche tournée comme l'autre du côté du chemin.

« Eh bien, Molly, » dit le père, « voilà un joli morceau de gazon au bord de la route ; asseyons-nous et nous déjeunerons. » Je me mis à dénouer le mouchoir, et, comme je m'asseyais, je vis un monsieur debout de l'autre côté de la route. Il nous regarda un moment d'un œil sévère, puis il s'approcha et dit d'un ton bref : « Ainsi, vous deux, vous avez contrevenu à la loi ; vous êtes des transgresseurs. »

« Je vous demande pardon, monsieur, » dit le père ; « mais je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

« Regardez là, » dit-il en montrant la planche. « Ne voyez-vous pas ce qui y est écrit : Tous les contrevenants seront poursuivis selon la loi ? Cela veut dire qu'il ne vous était pas permis de traverser cette prairie. Si le propriétaire vous y avait trouvés, il aurait eu le droit de vous faire punir tous les deux. »

« Nous sommes bien fâchés de ce que nous avons fait, » dit le père. « Mais voyez-vous, monsieur, nous avons contrevenu sans le savoir, car ma femme et moi nous n'avons jamais appris à lire, et nous n'avions pas la moindre idée de ce qui est écrit sur cette planche. »

Et alors le père se mit à raconter au monsieur que nous allions à E. pour voir notre fils Tom, qu'il y avait jusque-là un bon bout de chemin, et que nous avions voulu abréger un peu en traversant la

prairie, et avoir ainsi plus de temps à passer avec Tom. Alors le monsieur prit un air tout à fait amical, et il dit : « Eh bien, ce n'était pas votre faute cette fois, et je suis sûr que vous ne l'auriez pas fait, si vous aviez su. Maintenant continuez votre déjeuner, et, pendant ce temps, j'aimerais à causer un peu avec vous. Car il se peut que, sans le savoir, vous ayez été des transgresseurs durant toute votre vie, et plus tôt vous l'apprendrez, mieux ce sera. Vous voyez que je vous ai fait connaître ce que vous ignoriez, que vous avez commis une contravention à l'égard du propriétaire de cette prairie. Et vous ne savez peut-être pas que vous avez été toute votre vie des transgresseurs vis-à-vis de quelqu'un qui est bien plus grand que lui. »

Alors le père dit : « Il se peut bien que vous ayez raison, monsieur ; mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Alors le monsieur prit un air très grave et dit : « Il y a quelqu'un dans le ciel qui est plus grand que personne d'autre. C'est Lui qui nous a faits et qui a pris soin de nous tous les jours de notre vie. Il nous a donné tout ce que nous avons, et Il nous a dit ce qu'Il désire que nous fassions pour le servir et pour Lui plaire, en retour de tout ce qu'Il a fait pour nous. Mais Il a regardé du ciel sur la terre et Il a vu que tous, hommes et femmes, l'oubliaient et ne se souciaient pas de Lui et de toute sa bonté. Il a été affligé dans son cœur de ce que tous étaient des transgresseurs, qui aimaient à suivre leur propre chemin et à faire ce qui leur plaisait. Il a vu que tous prenaient les bonnes choses qu'Il leur donnait, le soleil et la pluie, la nourriture et de quoi se vêtir et s'abriter, sans même penser à le remercier. Selon sa justice, Il devait leur infliger un terrible châtement pour toute leur méchanceté, car ils ne s'étaient pas

souciés de Lui obéir ; mais en dépit de tout, Il les aimait. Oui, Il les aimait tant, quoiqu'ils fussent de si méchants et si grands pécheurs, qu'Il voulait les avoir avec Lui dans le ciel, après les avoir renouvelés et rendus purs et saints, et ainsi propres à être toujours avec Lui dans sa demeure.

» Et pour cela, chers amis, Il a envoyé du ciel son Fils bien-aimé, le Seigneur Jésus-Christ, afin qu'Il fût puni à leur place. Le Seigneur Jésus-Christ vécut ici-bas trente-trois ans. Il allait de lieu en lieu faisant du bien, et parlant aux hommes de l'amour du Père céleste qui l'avait envoyé. Mais justement parce qu'Il était si bon, les hommes le haïssaient et à la fin le tuèrent. Et Dieu son Père l'avait envoyé, et Lui qui n'avait fait aucun mal, souffrit le terrible châtement que les transgresseurs méritaient. Il fut puni à leur place afin qu'eux ne fussent pas punis, mais pussent aller droit au ciel et être pour toujours heureux avec Dieu. Il a fait tout cela par amour pour nous, pauvres misérables pécheurs.

» Et maintenant, mes chers amis, qu'avez-vous fait en retour de tant d'amour ? L'avez-vous aimé seulement la dixième partie de ce que vous aimez votre fils Tom, ou même vos amis qui ont eu de temps en temps quelque bonté pour vous ? L'avez-vous servi et avez-vous fait ce qui Lui est agréable tous les jours et chaque jour de votre vie ? Ou bien vous êtes-vous levés chaque matin et couchés chaque soir, sans même Lui donner une pensée ? S'il en est ainsi, n'ai-je pas raison de dire que vous avez été des transgresseurs contre Lui tout le long de votre vie ? Maintenant que vous êtes venus à y penser, qu'avez-vous à dire ? »

Alors le père se tourna vers moi et me dit :
« Molly, ce monsieur ne nous dit rien que la vérité.

Toi et moi nous avons été des transgresseurs contre le Seigneur, et nous ne l'avons pas su jusqu'à maintenant. »

Et je sentis dans mon cœur que le père avait raison, et tous deux nous dîmes : « Oh ! monsieur, nous avons été des transgresseurs contre le Seigneur jusqu'à aujourd'hui. Que faut-il que nous fassions ? »

Et le monsieur nous dit : « Chers amis, vous ne pouvez rien faire. Mais le Seigneur Jésus, Lui, a tout fait. Il m'a envoyé vous dire que, pour ceux qui croient en Lui, il n'y a plus qu'amour et joie pour toujours. C'est parce que Dieu a aimé les pécheurs qu'Il a envoyé son Fils ; et maintenant, si vous croyez vraiment Dieu, vous pouvez être heureux et reconnaissants, parce qu'Il vous a pardonné toutes vos fautes, toutes vos transgressions. Il vous a tout pardonné, et Il veut que vous soyez tout à fait sûrs que, lorsqu'Il vous ôtera de ce monde, ce sera pour aller auprès de Lui et être avec Lui pour toujours. »

Il nous dit encore, touchant le Seigneur Jésus et ce qu'Il a fait pour nous, beaucoup de choses que nous n'oublierons jamais. Nous étions tout joyeux à cause de ces bonnes nouvelles, et le monsieur nous dit : Adieu ! et nous nous levâmes et fîmes quelques pas en continuant notre route. Alors je dis : « O père ! nous n'avons pas assez remercié le Seigneur et le monsieur pour nous avoir annoncé ces bonnes choses. Que pouvons-nous faire pour montrer au monsieur combien nous lui sommes reconnaissants ? Je vais courir après lui et je lui donnerai le gâteau que j'ai fait pour Tom. C'est la seule chose que nous ayons, et peut-être qu'il n'a pas déjeuné, et nous n'y avons pas pensé tout le temps qu'il nous parlait de ces choses merveilleuses. »

Et le père dit : « Oui ; donne-lui le gâteau. » Et

je courus après lui, et je lui dis : « Oh ! monsieur ; je portais ce petit gâteau à notre Tom. Si vous vouliez bien l'accepter, j'en serais bien contente, car je désire que vous sachiez combien nous sommes reconnaissants, John et moi, pour tout ce que vous nous avez dit. »

Mais le monsieur répondit : « Non, merci. Je vous suis aussi obligé que si je l'avais pris, mais j'aime mieux que ce soit Tom qui l'ait. Je ne veux rien pour vous avoir parlé. C'est une joie et un plaisir pour moi de parler à chacun du Seigneur Jésus, et c'est à Lui que vous pouvez montrer combien vous êtes reconnaissants, car c'est Lui qui a fait tout cela pour vous. Vous pouvez le remercier et le louer, et l'aimer et le servir tous les jours de votre vie. Et maintenant, adieu ! Nous nous rencontrerons un jour là-haut, et nous dirons ensemble ses louanges. »

Il continua son chemin, et John et moi nous allâmes à E., et le jour ne fut pas assez long pour raconter à Tom tout ce qui concerne le Seigneur Jésus et son amour. Et j'espère que Tom sera aussi heureux que le père et moi, et que, tous les trois, nous rencontrerons ce bon monsieur dans le ciel, où nous louerons à jamais le Seigneur Jésus.

Puissent tous mes jeunes lecteurs recevoir, avec la même simplicité de cœur, l'heureux message du salut et de l'amour de Jésus, afin qu'eux aussi louent maintenant et dans l'éternité ce bon Sauveur.

Oui, Jésus, avec les anges,
Durant le jour éternel,
Nous chanterons tes louanges,
Toi qui nous ouvris le ciel !

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

LES GABAONITES ET LES DERNIÈRES GUERRES

DE DAVID

(2 Samuel XXI)

SOPHIE. — La dernière fois, chère maman, tu m'as dit comment David était rentré à Jérusalem et y régnait paisiblement, après avoir établi ses principaux officiers sur les affaires du royaume. On est heureux de voir David en repos.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Toute cette histoire de la révolte d'Absalom est profondément triste. Nous y avons vu bien des manifestations de la méchanceté naturelle du cœur. Quant à David, dans ces cruelles épreuves, il s'était humilié sous la puissante main de Dieu (1). Il les avait reçues et subies comme le châtement dû à son péché, comme le prophète le lui avait annoncé (2). Et c'est en effet reposant pour le cœur et consolant de voir la réalisation de cette parole, que si Dieu châtie les siens, « Il ne garde pas sa colère à toujours » (3). Mais cela ne veut pas dire que David n'eut plus d'épreuves à supporter. Les enfants de Dieu en ont tout le long de leur vie. Elles ne sont pas toujours des châtements qu'ils se sont attirés par leurs fautes ; mais

(1) 1 Pierre V, 6. — (2) 2 Samuel XII, 7-12.

(3) Psaume CIII, 9.

Dieu les permet pour exercer leur foi, leur patience et leur confiance en Dieu (1).

SOPHIE. — Quelles furent donc les épreuves qui frappèrent David, quand il était bien tranquille dans son palais ?

LA MÈRE. — D'abord ce fut une famine qui, trois ans de suite, désola le pays. Tu comprends combien cela devait être douloureux pour David, qui aimait tant son peuple, de le voir souffrir de la faim. C'était d'autant plus extraordinaire et éprouvant que, sous David, le peuple, à son exemple, servait l'Éternel. Or Dieu avait promis que, si Israël était fidèle, il le bénirait et lui donnerait tout en abondance (2).

SOPHIE. — Il y avait peut-être quelque mal caché parmi le peuple ; ne penses-tu pas, maman ? Je me souviens que, lorsque Acan, à Jéricho, avait désobéi en prenant du butin sans que personne le sût, les Israélites furent battus par leurs ennemis.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Mais comment David pouvait-il savoir s'il y avait un interdit, c'est-à-dire quelque mal en Israël ?

SOPHIE. — En le demandant à l'Éternel, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est ce que fit David. Mais je pense qu'il aurait dû le faire plus tôt. Il aurait dû se demander tout de suite : « Pourquoi l'Éternel frappe-t-il son peuple ? » et il aurait plus tôt épargné la famine à son peuple. Quand une épreuve vient à frapper un enfant de Dieu, il doit chercher devant Dieu la raison pour laquelle Dieu la lui envoie. Quoi qu'il en soit, « David rechercha la

(1) Voyez 1 Pierre I, 6, 7 ; Jacques I, 12 ; Hébreux XII, 7, 10, 11 ; et la grande épreuve d'Abraham, Genèse XXII.

(2) Lisez Deutéronome XXVIII, 1-14.

face de l'Éternel, et l'Éternel dit : C'est à cause de Saül et de sa maison de sang (c'est-à-dire cruelle et souillée de sang), parce qu'il a fait mourir les Gabaonites. » Te rappelles-tu l'histoire des Gabaonites ?

SOPHIE. — Oui, maman. Ils avaient eu peur des enfants d'Israël quand ceux-ci vinrent dans le pays de Canaan, et ils avaient fait semblant de venir d'un pays très éloigné pour faire alliance avec eux. Et Josué n'avait pas consulté l'Éternel, et lui et les anciens d'Israël firent la paix avec eux et s'engagèrent par serment à ne pas les faire mourir. Et ensuite ils apprirent que les Gabaonites les avaient trompés et demeuraient près d'eux. Alors Josué leur dit qu'ils seraient à toujours serviteurs des enfants d'Israël, coupeurs de bois et puiseurs d'eau (1). Mais nous n'avons pas vu dans l'histoire de Saül qu'il avait voulu faire du mal aux Gabaonites.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Le fait ne nous est rapporté qu'ici. Saül, dans un faux zèle et s'imaginant peut-être servir Dieu, poursuivit et tua plusieurs des Gabaonites. Il voulait les détruire, malgré le serment fait par Josué de les épargner. Saül ne possédait pas la vraie sagesse qui consiste, non à suivre ses propres pensées, mais à se laisser conduire par Dieu et sa parole.

SOPHIE. — Chère maman, il y a deux choses qui m'étonnent. D'abord c'est que, si longtemps après la mauvaise action de Saül, Dieu la rappelle, et ensuite que le châtement tombe sur le peuple tout entier.

LA MÈRE. — Tu sais, ma chère enfant, que Dieu gouverne toutes choses, qu'il est saint et juste et qu'il ne peut laisser le mal impuni. Quel que soit le moment où le péché a été commis, tôt ou tard le

(1) Josué IX.

châtiment divin l'atteindra. Il y a un gouvernement de Dieu sur les nations en général, et l'histoire nous montre que les iniquités des rois ou des peuples trouvent leur punition. Il y a un gouvernement de Dieu sur les individus. « Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi » (1). Ce ne sera pas impunément, par exemple, qu'un enfant aura été rebelle et désobéissant à ses parents. Dieu le trouvera tôt ou tard. Et cela est vrai aussi des enfants de Dieu. S'ils ne marchent pas fidèlement, ils en subissent les conséquences. Nous voyons cela dans l'histoire de Jacob et dans celle de David. Mais Israël était tout spécialement sous le gouvernement de l'Éternel. Il était son Dieu et son Roi. La terre d'Israël, qui était celle de l'Éternel, avait été souillée par le sang innocent des Gabaonites, et le serment de les épargner, fait au nom de l'Éternel, avait été violé, il fallait une expiation. En attendant, pour montrer aux Israélites le mal qui avait été commis au milieu d'eux et qui subsistait devant Dieu, Dieu leur retirait sa bénédiction. Il voulait un peuple saint. Quand il châtie les siens, c'est pour les rendre participants de sa sainteté (2).

SOPHIE. — C'est bien sérieux, maman. Combien nous devons faire attention à nous-mêmes.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il nous faut veiller et prier afin que nous soyons gardés du mal.

SOPHIE. — Que fit David, lorsqu'il eut entendu la réponse de l'Éternel ?

LA MÈRE. — Il fit venir les Gabaonites et leur dit : « Que ferai-je pour vous, et avec quoi ferai-je expiation, de sorte que vous bénissiez l'héritage de l'Éternel ? » c'est-à-dire le pays et le peuple d'Israël. Les Gabaonites répondirent : « Il ne s'agit pas que

(1) Galates VI, 7. — (2) Hébreux XII, 10.

l'on nous donne de l'or ou de l'argent pour ce que nous ont fait Saül et sa maison, ni que l'on fasse mourir personne en Israël, mais qu'on nous livre sept hommes des fils de celui qui nous a poursuivis et a voulu nous détruire, et nous les pendrons devant l'Éternel à Guibha, la ville de Saül. »

SOPHIE. — Chère maman, cela ne te semble-t-il pas bien cruel ? Les fils de Saül n'avaient peut-être pas participé à la mauvaise action de Saül.

LA MÈRE. — Ils ne l'avaient peut-être pas fait effectivement, mais ne s'y étaient pas opposés, n'avaient rien fait pour faire voir qu'ils le désapprouvaient et Saül une fois mort, ils n'avaient pas cherché à expier son crime. L'Éternel dit : « Saül et sa maison de sang, » ce qui montre bien qu'il les regardait tous comme responsables. Or la loi de Moïse demandait que le sang versé fût expié par le sang (1). Aussi David accorda-t-il aux Gabaonites leur demande. Seulement il ne leur livra pas Méphibosheth, fils de Jonathan, à cause du serment qu'il avait fait à Jonathan (2).

SOPHIE. — Chère maman, en t'entendant dire que les Gabaonites ne voulaient ni or ni argent, pour expier le crime de Saül, mais demandaient la vie de ses fils, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler ce beau passage : « Vous n'avez pas été rachetés par de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ » (3). Nous étions bien coupables et avons mérité la mort et le jugement ; rien au monde ne pouvait nous en racheter, mais le Seigneur Jésus s'est livré pour nous et a souffert à notre place. Combien il nous a aimés ! Maintenant voudrais-tu me dire quels furent les sept malheureux fils de Saül qui furent livrés aux Gabaonites ?

(1) Nombres XXXV, 17, etc. Voyez aussi Genèse IX, 6.

(2) 1 Samuel XX, 14, 15. — (3) 1 Pierre I, 18, 19.

LA MÈRE. — Il y eut cinq fils d'une fille de Saül et deux fils que Saül avait eus d'une femme nommée Ritspa. Les sept furent pendus et moururent aux premiers jours de la moisson. Leur vie fut tranchée de même que les épis mûrs, quand la nature était dans sa splendeur.

SOPHIE. — Je ne puis m'empêcher de frémir, chère maman, en pensant aux terribles conséquences du péché, à cette mort qui règne partout sur la terre.

LA MÈRE. — C'est en effet douloureux, mais le chrétien connaît Jésus qui a vaincu la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. Et nous savons que le temps viendra où la mort ne sera plus (1). En présence du triste sort des fils et petit-fils de Saül, subissant la peine de leur péché, nous voyons un trait bien touchant d'amour et de dévouement. Ritspa, la vieille mère, le cœur sans doute déchiré de douleur de la mort de ses deux fils, quitta sa demeure et vint dresser contre le rocher une sorte de tente auprès des cadavres qu'elle couvrit aussi. Et là, veillant sans cesse, elle empêchait de jour les oiseaux voraces de se poser sur eux, et de nuit les bêtes sauvages de toucher aux restes de ceux qu'elle aimait.

SOPHIE. — C'est en effet bien touchant, mais je me demande pourquoi on ne les avait pas enterrés une fois qu'ils furent morts ? Il me semble me rappeler que celui qui avait été pendu devait être enterré le jour même (2).

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais peut-être plusieurs choses prescrites par la loi étaient-elles oubliées, et nous pouvons bien penser que les Gabaonites les

(1) 2 Timothée I, 10 ; Apocalypse XXI, 4.

(2) Deutéronome XXI, 22, 23.

ignoraient, eux qui n'étaient pas du peuple d'Israël. Mais quand David apprit ce que Ritspa avait fait, son cœur généreux en fut touché. Il se souvint que Saül et Jonathan n'avaient pas été enterrés dans le sépulcre de leurs pères, mais que leurs os étaient encore à Jabès au pays de Galaad (1). Il alla donc chercher leurs restes, les réunit aux os de ceux qui avaient été pendus, et on les enterra tous dans le sépulcre de Kis, père de Saül. C'est ainsi que David honora une dernière fois l'homme qui l'avait haï et tant persécuté, mais à l'égard duquel, lui, David, ne montra jamais que du respect et de l'affection, parce qu'il était l'oint de l'Éternel. Le péché de Saül envers les Gabaonites étant expié, Dieu fut propice au pays.

SOPHIE. — Alors David fut tout à fait tranquille ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Les ennemis acharnés du peuple d'Israël, les Philistins, l'attaquèrent de nouveau, et plusieurs combats furent livrés contre eux. Dans l'un d'eux, David, étant fatigué, courut un grand danger. Un géant, comme Goliath, l'attaqua et le serra de près. Mais le vaillant et fidèle Abishaï, toujours près de son roi, le secourut et tua le géant. Alors les hommes de David lui jurèrent, en disant : « Tu ne sortiras plus avec nous pour la guerre, et tu n'éteindras pas la lampe d'Israël. »

SOPHIE. — Que voulaient-ils dire par là ?

LA MÈRE. — David était le chef, le conducteur, le guide du peuple. Il les éclairait de sa sagesse et de ses conseils. Sans lui ils étaient comme des brebis qui ont perdu leur berger. Ils ne voulaient donc pas qu'il s'exposât à être tué.

SOPHIE. — Ils aimaient leur roi.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Pour nous, nous avons Jésus, le grand capitaine de notre salut, qui

(1) 1 Samuel XXXI, 8-13.

ne peut être tué. Il est descendu dans la mort pour nous, mais maintenant ressuscité, « Il est vivant aux siècles des siècles » (1). En Lui nous avons une lumière qui ne peut être éteinte. Dans trois autres rencontres, trois géants, dont l'un était frère de Goliath, furent tués par des guerriers de David, dans des combats singuliers. Les noms de ces vaillants hommes d'Israël nous ont été conservés dans le livre de Dieu. Ils sont inscrits là comme au tableau d'honneur. L'un se nommait Sibbecaï, un autre Elkhanan, et le troisième était Jonathan, fils de Shimha, frère de David. L'adversaire de ce dernier était un homme extraordinaire. Outre sa haute taille, il avait six doigts à chaque main, et six orteils à chaque pied. Fier de sa force, il outragea Israël, mais Jonathan le tua.

SOPHIE. — Je pense, maman, que les Philistins se flaient à ces géants pour effrayer et mettre en fuite les Israélites. Mais maintenant ceux-ci n'avaient plus peur des géants comme au temps de Saül.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Et sais-tu pourquoi ? C'est qu'ils avaient à leur tête David, le roi choisi de Dieu, l'homme selon son cœur, qui le premier avait frappé le géant Goliath, et montré que l'Éternel donne la victoire à son peuple, quand celui-ci se confie en Lui. Comprends-tu ce que cela nous apprend ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. Jésus a vaincu notre grand ennemi, Satan, et maintenant, en nous confiant en notre Sauveur, nous sommes aussi vainqueurs du diable. Je me souviens d'un verset qui dit : « Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » (2).

(1) Apocalypse I, 18.

(2) Hébreux II, 14 ; Romains VIII, 37.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. Satan ne peut rien contre celui qui reste auprès du Seigneur. Il nous est dit aussi : « Résistez au diable et il s'enfuira de vous » (1). Et pour cela, il nous faut veiller et prier, demeurer ferme dans la foi (2).



Bienfaits et reconnaissance

Tu m'as donné le mouvement et l'être,
Et ton Esprit, ô Dieu ! m'a fait connaître
Ce que je suis, mon néant, ta grandeur,
Mon impuissance, et l'amour de ton cœur.

Tu m'as donné ta divine parole
Qui, m'éclairant, me guide, me console,
Et me soutient dans mon infirmité :
J'adore, ô Dieu ! ton immense bonté.

Fais qu'à mon tour je t'aime, ô tendre Père !
Tu m'as sauvé de l'affreuse misère,
Et veux me rendre à jamais bienheureux,
En me donnant l'héritage des cieux.

Oh ! qu'ici-bas je suive en paix la trace
De ton saint fils ; soutenu par ta grâce,
Que mon cœur marche en son sentier d'amour,
Et, comme Lui, te servant chaque jour.



Réponses aux questions du mois de juillet

1^o Il passe le Jourdain à pied sec, après l'avoir frappé avec le manteau d'Élie. (2 Rois II, 14.)

(1) Jacques IV, 7. — (2) Voyez 1 Pierre V, 8, 9.

2° Il rend saines les eaux de Jéricho. (19-22.)

3° Il châtie les enfants moqueurs de Béthel qui l'avaient outragé, lui, le prophète de Dieu. (23, 24.)

4° Il délivre les rois d'Israël et de Juda qui risquaient de périr avec leurs armées, faute d'eau. (III, 9-20.)

5° Il multiplie le pot d'huile d'une veuve pour qu'elle puisse payer le créancier qui voulait prendre ses enfants, et qu'ensuite elle puisse pourvoir à ses besoins. (IV, 1-7.)

6° Il ressuscite le fils de la Sunamite. (32-37.)

7° Il assainit un mets empoisonné, et multiplie une petite quantité de provisions, au nom de l'Éternel, afin qu'elles puissent nourrir un grand nombre de personnes (1). (38-44.)

8° Il guérit le lépreux Naaman et rend lépreux l'avare et menteur Guéhazi. (Chapitre V.)

9° Il fait surnager le fer d'une cognée tombée dans le Jourdain. (VI, 1-7.)

10° Il déjoue les desseins du roi de Syrie en les découvrant au roi d'Israël ; puis il frappe de cécité l'armée des Syriens et la livre entre les mains du roi d'Israël. (VI, 8-23.)

11° Un miracle s'accomplit encore par son moyen, même après sa mort. Un cadavre jeté dans son sépulcre reprend la vie.

(1) Que mes jeunes lecteurs remarquent la différence entre la manière dont Élisée accomplit ses miracles, et celle du Seigneur Jésus. Le prophète parle au nom de l'Éternel ; Jésus fait ses miracles de sa propre autorité divine. L'un n'est qu'un homme ; l'autre est Dieu manifesté en chair.

Question pour le mois d'août

Quels sont les miracles du Seigneur Jésus dont nous trouvons les analogues dans ceux d'Élisée ? Indiquez les chapitres des évangiles, qui rapportent ceux du Seigneur, et le nombre de fois que le même miracle a été accompli par Lui.

Bientôt quatre-vingt dix, Monsieur

Un dimanche, celui qui écrit ces lignes allait avec quelques amis chrétiens d'un endroit à l'autre pour distribuer des traités et annoncer l'évangile. Ils étaient dans une voiture trainée par un petit cheval blanc. Ils arrivèrent ainsi dans un assez grand village sur la place duquel se trouvait rassemblé un groupe d'hommes. Ceux-ci ne furent pas peu étonnés en voyant la voiture s'arrêter au milieu d'eux, et ils le furent encore plus lorsqu'un des étrangers, se levant, leur adressa ces paroles : « Nous sommes ambassadeurs pour Christ-Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » (2 Cor. V, 20.) « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que quiconque croit, est justifié de tout par lui. » (Actes XIII, 38, 39.)

La voix résonnait claire et distincte au milieu du silence, et tandis que l'étranger développait le sens des paroles qu'il avait dites, nombre d'auditeurs se tenaient à la porte de leurs jardins écoutant le message du pardon offert à tous les pécheurs en vertu du sang de l'Agneau.

Une femme âgée, descendant lentement le long

du chemin, vint se placer tout près du marchepied de la voiture, et là, immobile, elle écoutait avec avidité les paroles de la vie éternelle. Elle avait planté son bâton fermement dans la terre, et s'y appuyait presque courbée en deux, avançant un peu la tête pour mieux entendre.

Dès que l'étranger eut cessé de parler, il fut curieux de savoir quelque chose de cet auditeur qui paraissait prendre tant d'intérêt à ce qu'il disait. Il descendit donc de voiture, et prenant la main de la vieille femme, et lui dit :

« Je vois que vous vous appuyez bien fort sur votre bâton ; vous appuyez-vous aussi sur Christ ? »

Les yeux de la vieille femme brillèrent, et tournant vers le ciel son visage jusqu'alors baissé vers la terre, elle répondit avec force :

« Oui, monsieur, c'est là ce que je fais. Je m'appuie sur Jésus. »

« Alors vous pouvez dire : Ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent, n'est-ce pas ? »

« Oui, monsieur, c'est bien cela. C'est ma consolation, ma vraie consolation. »

« Alors vous avez un puissant soutien pour vous appuyer. Et vous en avez besoin, car je vois que vous êtes faible et bien âgée. »

« Bientôt quatre-vingt dix, monsieur. »

Alors pour mettre à l'épreuve cette vieille amie, l'étranger lui demanda : « Je suppose qu'étant arrivée à cet âge, vous ne voudriez pas abandonner votre Sauveur ? »

Si mon lecteur avait pu la voir, redressant de toute sa hauteur sa taille courbée pour donner sa réponse, il n'aurait pu avoir le moindre doute quant à la réalité de la vie de Dieu et de la piété qui l'animaient.

« Quoi ! abandonner mon Jésus ! Non, pas pour

le monde entier. Que dis-je ? Non, pas pour dix mille mondes ! »

Nous ne trouverons jamais un vrai chrétien qui, dans sa vieillesse, puisse dire que sa foi en Christ ait été vaine.

Voilà une pauvre et simple femme, âgée de bientôt quatre-vingt dix ans, qui avait éprouvé la vérité des promesses de Dieu durant une longue vie, et qui estimait son Jésus plus précieux que dix mille mondes.

« Ainsi vous lui avez donné tout votre cœur ? » demanda encore le prédicateur.

« Ah ! mon cœur, mon âme, mon corps, tout est à Lui ! » fut la prompte réponse.

Heureux sont ceux qui peuvent parler ainsi ! Mon jeune lecteur, je souhaite que vous puissiez le dire, si vous atteignez un âge avancé. Mais pour cela, rappelez-vous que c'est dès la jeunesse, dès maintenant, AUJOURD'HUI, qu'il faut vous tourner vers Dieu, prendre Jésus pour Sauveur, pour Berger, pour appui.

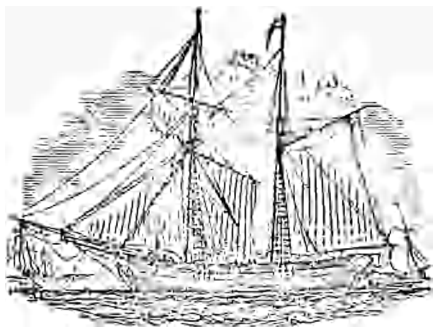


Un nouveau ciel et une nouvelle terre

Oh ! quel spectacle offrira le retour glorieux et triomphant du Christ, promis si sûrement, et si proche ! Quels seront les chants de triomphe des anges, quelle sera la gloire des saints ressuscités ! Leur règne commencera ; une nouvelle Jérusalem surgira.

Alors viendra aussi la scène finale — alors se lèvera le grand jour du jugement pour la confusion de ceux qui s'en seront moqués et l'auront tenu pour rien !... La foi nous fait jouir de ces choses maintenant par une vivante anticipation, mais que sera leur réalité, celles que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme ? Elles sont assurément une ample compensation pour tout ce que le monde peut offrir.

(Tertullien.)



L'espoir du chrétien

Nous voguons à pleines voiles,
O chrétiens, peuple des cieux !
L'aube efface les étoiles ;
Le jour vient, tout radieux.
Déjà le bord du rivage
Apparaît dans le lointain ;
Amis, ayons bon courage :
Là le repos est certain.

Si la tempête menace,
Aurons-nous peur du danger ?
Non, car Jésus a pris place
Avec nous, saint Passager.

Nous fuyons loin de la terre,
Lieu de douleur et de mort ;
Et bientôt notre âme espère
Être à l'abri dans le port.

Oh ! quelle sainte allégresse,
Quand nous te verrons, Seigneur !
Quand de ton amour, sans cesse,
Tu rempliras notre cœur !

Nous chanterons ta victoire,
 Aux pieds de ta Majesté :
 Quelle joie et quelle gloire
 Pour nous, dans l'éternité !
 Déjà le bord du rivage
 Apparaît bien plus prochain ;
 Amis, ayons bon courage :
 Là, le repos est certain.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID FAIT DÉNOMBRER LE PEUPLE

SON CHATIMENT

(2 *Samuel XXIV* ; 1 *Chroniques XXI*)

LA MÈRE. — David passa par une dernière épreuve. Un nouveau châtiment tomba sur le peuple d'Israël, et ce qui dut être bien douloureux pour le roi, c'est que lui-même en fut la cause.

SOPHIE. — Cela m'étonne beaucoup, maman ; David aimait tant son peuple, qui était le peuple de l'Éternel. Comment cela arriva-t-il ?

LA MÈRE. — Après qu'il eut été délivré de ses ennemis (1), David ne veilla pas sur lui-même, et Satan, l'ennemi de Dieu et de son peuple, toujours aux aguets pour nous faire tomber, en profita pour inspirer au roi une mauvaise pensée, une pensée d'orgueil. Il savait bien que la faute du roi aurait

(1) Lisez 2 *Samuel XXII*, 1.

aussi de fâcheuses conséquences pour Israël. « Satan se leva contre Israël, » est-il dit, « et incita David à dénombrer le peuple. » Alors « la colère de l'Éternel s'embrasa de nouveau contre Israël, » comme cela avait eu lieu à l'occasion des Gabaonites.

SOPHIE. — Mais, maman, quel mal y avait-il à dénombrer le peuple ? Je me rappelle que Moïse le fit deux fois (1).

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais le fit-il de son propre mouvement, ou pour tirer gloire de ce que le peuple était très nombreux ?

SOPHIE. — Non, maman. L'Éternel le lui avait ordonné.

LA MÈRE. — Tu vois donc la grande différence. L'un le fit pour obéir à Dieu, et l'autre en suivant la pensée d'orgueil que Satan mettait dans son cœur, pour pouvoir se dire : « Voyez quel grand nombre de guerriers j'ai dans mon armée ; à quel peuple nombreux je commande ! » David devait mieux savoir et ne pas chercher à se glorifier ainsi, lui qui dit dans un Psaume : « Ceux-ci font gloire de leurs chars, et ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel, notre Dieu (2). »

SOPHIE. — Comment David s'y prit-il pour dénombrer le peuple ? Quand les Israélites campaient dans le désert, autour du tabernacle, par tribus et familles, ils n'étaient pas très éloignés les uns des autres, et ce devait être assez facile de les compter ; mais maintenant qu'ils étaient répandus dans tout le pays de Canaan, ce n'était pas si aisé.

LA MÈRE. — Non, sans doute. Pour faire ce dénombrement, David fit venir Joab et les chefs de l'armée, car c'étaient les hommes propres à la guerre dont on comptait le nombre, et il leur dit :

(1) Nombres I-IV ; XXVI. — (2) Psaume XX, 7, 8.

« Allez, faites le dénombrement du peuple depuis Beër-Shéba jusqu'à Dan (c'est-à-dire tout le pays), afin que j'en sache le nombre. » Mais Joab répondit : « Que l'Éternel ajoute au peuple cent fois autant qu'il y en a ! Mais pourquoi le roi, mon seigneur, cherche-t-il cela ? Pourquoi le châtement en viendrait-il sur Israël ? »

SOPHIE. — Je suis étonnée d'entendre Joab parler ainsi. Il n'était pourtant pas un homme pieux.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais Joab était un homme avisé, sage selon le monde, et qui avait toujours voulu le bien de David. Il jugeait que la chose que désirait celui-ci n'était pas bonne, et il avait pu remarquer que toutes les fois que le roi avait agi sans consulter Dieu, il en était résulté de fâcheuses conséquences. Voilà pourquoi il lui répugnait d'obéir à la parole de David.

SOPHIE. — N'aurait-il pas dû refuser de faire ce que le roi commandait ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, qu'il n'y avait pas chez Joab assez de crainte de Dieu pour s'opposer davantage à David. Il aurait dû lui dire de consulter l'Éternel, mais ses motifs étaient tout humains, et il ne le fit pas. Ainsi « la parole du roi prévalut sur Joab, » et Joab et les chefs de l'armée partirent pour dénombrer le peuple. Ce fut un travail considérable, car ils ne revinrent à Jérusalem qu'au bout de neuf mois et vingt jours, et encore Joab n'avait compté ni Benjamin, ni Lévi, tant la chose lui était désagréable.

SOPHIE. — Est-ce qu'ils avaient trouvé que le nombre du peuple était bien grand ?

LA MÈRE. — Très grand. Le nombre des hommes pouvant aller à la guerre, sans doute depuis l'âge de vingt ans, montait de 13 à 15 cent mille. C'était plus du double du nombre de ceux qui entrèrent

autrefois en Canaan (1), et cela fait supposer que le pays était extrêmement peuplé.

SOPHIE. — David ne lut-il pas bien aise, en entendant le rapport de Joab ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, au moins pas longtemps. Ce qu'il avait fait déplut à Dieu, et David se sentit repris dans son cœur. C'est ainsi que, quand un enfant de Dieu s'est laissé aller à penser ou à faire une chose qui n'est pas bonne, sa conscience le met mal à l'aise. David vit qu'il avait eu tort d'agir sans l'ordre de Dieu, en cédant à un mouvement d'orgueil. « J'ai grandement péché, » dit-il à l'Éternel, « et maintenant, ô Éternel, fais passer, je te prie, l'iniquité de ton serviteur, car j'ai agi très follement. »

SOPHIE. — Et Dieu lui pardonna, n'est-ce pas ? Je me rappelle que Dieu a dit qu'à celui qui confesse son péché, Il le lui pardonne (2).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; Dieu pardonne dans son infinie bonté, au pécheur qui se repent et confesse ses fautes : David le savait bien (3). Mais selon le juste gouvernement de Dieu en Israël, il ne pouvait échapper aux conséquences de la faute qu'il avait commise. Tu te rappelles qu'il en fut de même après son grand péché — le meurtre d'Urie (4). Aussi nous lisons : « Le matin, quand David se leva, la parole de l'Éternel vint à Gad, le prophète, le voyant de David, disant : Va, et parle à David : Ainsi dit l'Éternel : Je t'impose l'une de ces trois choses, choisis-en une, et je te la ferai : Ou trois ans de famine, ou de fuir trois mois devant tes ennemis, et qu'ils te poursuivent, ou trois jours de peste dans ton pays. Vois quelle parole je rapporterai à celui qui m'a envoyé. »

(1) Nombres XXVI, 51.

(2) Proverbes XXVIII, 13 ; 1 Jean 1, 9.

(3) Voyez Psaume XXXII. — (4) 2 Samuel XII, 13-15.

SOPHIE. — Quelle terrible alternative ! Pauvre David, combien il devait être en perplexité !

LA MÈRE. — Il l'était, en effet. « Je suis, » dit-il, « dans une grande détresse. Que nous tombions, je te prie, dans les mains de l'Éternel, car ses compassions sont grandes ; et que je ne tombe point dans la main des hommes. »

SOPHIE. — Qu'est-ce que David voulait dire par là ?

LA MÈRE. — C'est que le châtement vint directement de la main de Dieu, d'un Dieu toujours miséricordieux, et qui se laisse fléchir par les prières. Fuir devant ses ennemis était, pour ainsi dire, une atteinte à la gloire du Dieu d'Israël, et être exposé de nouveau à la famine, qui déjà auparavant avait sévi pendant trois ans, c'était pour le peuple une lente agonie. L'Éternel envoya donc sur le peuple la peste. Durant ces trois jours, l'ange destructeur moissonna 70,000 de ces hommes propres à la guerre, qui faisaient l'orgueil du roi. Quelle douleur pour David ! L'ange de l'Éternel, ayant semé la mort et le deuil dans le pays depuis Dan jusqu'à Beër-Shéba, ce même territoire qu'avait parcouru Joab pour détruire le peuple, il vint à Jérusalem pour la détruire. Comme déjà il avait commencé son œuvre de destruction, l'Éternel eut compassion du peuple. Jérusalem n'était-elle pas la ville qu'il avait choisie, la ville où était le mont de Sion où l'Éternel avait commandé la bénédiction, la vie pour l'éternité (1) ? L'Éternel dit à l'ange : « Assez, retire maintenant ta main. » L'ange était alors auprès de l'aire d'un certain Ornan ou Arauna, le Jébusien, qui foulait du froment avec ses quatre fils.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi il est appelé le Jébusien ?

(1) Psaume CXXXIII, 3.

LA MÈRE. — Je pense, Sophie, qu'il était un des anciens habitants du pays, un Cananéen par conséquent, qui demeurait dans la ville de Jébus, ancien nom de Jérusalem (1). Ornan et ses fils virent l'ange avec son épée de destruction, et ils se cachèrent.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman, ils craignaient pour leur vie. Mais est-ce que les Israélites, dans les différentes tribus, voyaient aussi l'ange qui les frappait ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, et je ne le pense pas.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire si l'ange fit mourir Ornan et ses fils ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ils furent au bénéfice de la parole de grâce que l'Éternel avait dite à l'ange : « Retire ta main. » De plus, comme nous le verrons, Dieu voulait accorder à Ornan une grande faveur. David et les anciens d'Israël étaient dans le deuil à cause de cette grande plaie, et s'étaient couverts de sacs en signe d'affliction, lorsque, tout à coup, David, levant les yeux, « vit l'ange de l'Éternel se tenant entre la terre et les cieux, ayant en sa main son épée nue étendue sur Jérusalem. »

SOPHIE. — Ce devait être terrible à voir ! C'était comme l'épée du jugement, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; aussi David et les anciens effrayés tombèrent-ils sur leurs faces. Et David sentit alors plus profondément le péché qu'il avait commis et qui attirait sur Israël une si grande calamité (2). Dans sa douleur, il dit à l'Éternel :

(1) 1 Chroniques XI, 4 ; Josué XVIII, 28.

(2) La vue des conséquences du péché devrait, mes jeunes lecteurs, remplir votre âme de crainte. L'épée du jugement est suspendue sur la tête de tout pécheur qui n'a pas cru en Jésus et qui n'a pas la vie éternelle. (Jean III, 36.) Et ce jugement est un jugement éternel. (Hébreux VI, 2.)

« Voici, moi j'ai péché, et moi j'ai commis l'iniquité ; mais ces brebis, qu'ont-elles fait ? Que la main, je te prie, soit sur moi et sur la maison de mon père, mais qu'elle ne soit pas sur ton peuple pour le frapper. »

SOPHIE. — Mais l'Éternel avait déjà dit à l'ange de suspendre ses coups.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. La grâce, dans le cœur de Dieu, précède toujours la pensée et le mouvement du cœur de l'homme. Il en est ainsi pour notre salut. Lis, à ce propos, en 2^e Timothée I, 9.

SOPHIE (*lit*). — « Qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos œuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée avant les temps des siècles. »

LA MÈRE. — C'est-à-dire avant que le monde fût, dans sa grâce Dieu se proposait de faire ce qu'il fallait pour nous sauver. Mais les hommes n'en savaient rien avant que le Seigneur Jésus fût venu nous faire connaître ce dessein d'amour (1). De même David ignorait ce que Dieu avait dit à l'ange, et il s'offre lui-même aux coups du jugement à la place de son peuple.

SOPHIE. — Ne trouves-tu pas, maman, que cela rappelle le Seigneur mettant sa vie pour ses brebis (2) ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais ici David était coupable, tandis que le Seigneur Jésus, sans péché, a pris sur Lui nos péchés afin de les expier par ses souffrances et sa mort. Cela fait une immense différence. Cependant l'Éternel eut égard à la prière de David. Il lui fit connaître que sa grâce avait agi, et que ses compassions sur lesquelles David avait compté, avaient écarté l'épée du jugement.

(1) 2 Timothée I, 10. — (2) Jean X, 11, 15.

SOPHIE. — Je suis heureuse de voir finir la détresse de David. Mais quel signe l'Éternel lui donna-t-il ?

LA MÈRE. — Le même prophète Gad, qui avait annoncé à David le châtement, vint lui dire de la part de l'Éternel d'élever un autel dans l'aire d'Ornan, là où lui était apparu l'ange avec l'épée nue, et d'y offrir un holocauste.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire pourquoi David devait offrir un sacrifice ?

LA MÈRE. — Tu dois te rappeler, mon enfant, que c'est seulement par l'offrande d'une victime que le pécheur peut s'approcher de Dieu. David s'était offert, il est vrai, mais Dieu n'avait point pris sa vie. Il dit lui-même dans un Psaume : « Un homme ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (1). » Le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu seul, en devenant un homme, a pu donner « sa vie en rançon pour plusieurs (2). » Mais avant sa venue, celui qui voulait s'approcher de Dieu devait immoler une victime. C'était, tu le sais, un type du sacrifice parfait de Christ, « qui s'est offert lui-même à Dieu sans tache (3). » Le roi David, accompagné de ses serviteurs, alla donc trouver Ornan, qui, le voyant venir, sortit et se prosterna devant lui, le visage contre terre. Et il dit : « Pourquoi le roi, mon seigneur, vient-il vers son serviteur ? Et David dit : Pour acheter de toi l'aire, pour bâtir un autel à l'Éternel, afin que la plaie soit arrêtée de dessus le peuple. »

SOPHIE. — Mais n'était-elle pas déjà arrêtée ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; dans la pensée de Dieu et effectivement. Mais Dieu ne l'avait point dit à David, ni ne lui en avait donné aucune assurance.

(1) Psaume XLIX, 7. — (2) Matthieu XX, 28.

(3) Hébreux IX, 14.

Et David qui savait avoir péché, comme il le confesse, comprenait qu'un sacrifice était nécessaire. Il en est de même maintenant. Un pécheur peut être convaincu de sa culpabilité et confesser ses péchés, mais cela ne les efface point ; « le sang de Jésus-Christ, » seul, « purifie de tout péché (1). »

SOPHIE. — Est-ce qu'Ornan consentit à vendre son aire ?

LA MÈRE. — Non seulement cela, mais il dit au roi : « Prends-la pour toi, et je donne les bœufs pour l'holocauste, et les traîneaux à fouler pour le bois, et le froment pour le gâteau. »

SOPHIE. — Quel brave cœur ! On voit qu'il était tout dévoué à David.

LA MÈRE. — Et en honorant David, l'oint de l'Éternel, il honorait l'Éternel lui-même. C'est ainsi que le Seigneur Jésus disait à ses disciples : « Celui qui vous reçoit, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé (2). » David n'accepta pas le don généreux qu'Ornan voulait lui faire. Il lui répondit : « Je ne prendrai pas pour l'Éternel ce qui est à toi, pour offrir à l'Éternel, mon Dieu, des sacrifices qui ne coûtent rien. » Et il lui paya le prix que ces choses valaient. Ornan, le Jébusien, n'en eut pas moins le mérite devant l'Éternel de son offre généreuse, et nous pouvons être sûrs que l'Éternel lui en tint compte, car Il est un Dieu juste qui rend à chacun selon son œuvre : « Avec celui qui use de grâce, tu uses de grâce (3), » est-il dit. Quel honneur pour ce pauvre Cananéen, qui était en dehors du peuple de Dieu, d'avoir son nom conservé dans le livre saint, comme exemple de dévouement ! Peux-tu me nommer encore deux personnes dans l'Ancien

(1) 1 Jean I, 7. — (2) Matthieu X, 40.

(3) Psaume XVIII, 25.

Testament qui, sans être Israélites, se montrèrent dévouées au peuple de Dieu ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est Rahab de Jéricho et Ruth la Moabite.

LA MÈRE. — Tu as bien dit. Il est à désirer, mon enfant, que nous ayons ce même cœur pour le Seigneur Jésus, que nous soyons à Lui sans partage, et que nous puissions dire avec la vieille femme dont tu as lu l'histoire : « Mon cœur, mon âme, mon corps, tout est à Lui. »

SOPHIE. — Je le désire bien, chère maman.

LA MÈRE. — « David bâtit donc là un autel à l'Éternel et offrit des holocaustes et des sacrifices de prospérités, et invoqua l'Éternel ; et il lui répondit par le feu des cieux sur l'autel des holocaustes. »

SOPHIE. — C'est ainsi que David eut l'assurance que son péché lui était pardonné, n'est-ce pas ? C'était une réponse magnifique, comme une voix qui lui parlait du ciel. Combien cela est beau !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et il nous est dit : « L'Éternel parla à l'ange, et il remit son épée dans son fourreau. » Jusqu'alors elle était restée nue et menaçante. Comprends-tu ce que cela veut dire ?

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman. Le sacrifice que David avait offert, satisfit Dieu et détourna le jugement de dessus le peuple. C'est ainsi que Jésus s'est offert pour nous sur la croix, afin que nous ne soyons pas exposés au juste jugement de Dieu, n'est-ce pas ? Et Lui-même nous dit que celui qui croit ne vient pas en jugement (1).

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant. La réponse de Dieu pour nous, ce qui nous assure qu'Il a accepté le sacrifice de Christ, est la résurrection du Seigneur (2), son ascension glorieuse et le don

(1) Jean V, 24. — (2) Romains IV, 25.

de l'Esprit Saint (1). L'Éternel dès lors fut propice au pays, et la plaie fut arrêtée de dessus Israël. Et depuis ce moment, « David voyant que l'Éternel lui avait répondu dans l'aire d'Ornan, le Jébusien, y sacrifia, » au lieu d'aller sur le haut lieu de Gabaon, où était le tabernacle et l'autel des holocaustes, élevés par Moïse au désert. Nous verrons plus tard sur quel emplacement était l'aire d'Ornan, où la grâce se manifesta, et ce que devint cet endroit.

SOPHIE. — Je voudrais te demander encore une chose. Pourquoi David offrit-il aussi des sacrifices de prospérités.

LA MÈRE. — Les sacrifices de prospérités étaient offerts soit à la suite d'un vœu que l'on avait fait, ou comme offrande volontaire, ou comme action de grâces (2). David n'avait-il pas lieu de rendre grâces de ce que l'Éternel avait agréé son holocauste et avait arrêté la plaie ?

SOPHIE. — Oh ! certainement ; et je comprends maintenant pourquoi il offrit ces sacrifices.

LA MÈRE. — Et c'est ainsi, mon enfant, que nous avons à rendre grâces à Dieu pour toutes choses, mais surtout pour le don ineffable qu'Il nous a fait de son Fils (3).



Le retour du prodigue

Madame W. habitait, avec son fils Charles, une petite maison dans un paisible et joli village, situé à peu de distance d'une grande ville. Au moment où s'ouvre notre récit, elle n'avait encore que trente ans, et était déjà veuve depuis environ deux années.

(1) Actes II, 32, 33, 36. — (2) Lévitique VII, 16, 11-15.

(3) 2 Corinthiens IX, 15.

Charles était un bel enfant, plein de vivacité et d'entrain, mais qui, de bonne heure, avait montré un caractère opiniâtre. Sa mère avait pour lui une profonde tendresse. Il était l'unique lien visible qui la rattachait à un heureux passé, aux jours qu'elle avait vécus avec un mari qu'elle chérissait, et elle demandait instamment au Seigneur que son fils suivit le sentier de droiture, de fidélité à Dieu et de paix, où avait marché son père.

Elle surveillait donc avec soin son développement moral. Mais avec une complaisance bien naturelle chez une mère, elle était parfois trop portée à admirer les bonnes qualités qui, chez son fils, se mêlaient à bien des penchants fâcheux. Elle s'efforçait, il est vrai, de les combattre, et de développer en lui l'énergie morale, afin de le mettre en état de résister aux tentations vis-à-vis desquelles elle voyait sa faiblesse, et qui, s'il y cédait, pouvaient un jour causer sa ruine. Mais surtout elle plaçait devant Dieu son enfant bien-aimé. Chaque jour, ou pour mieux dire, à chaque heure, elle suppliait le Donateur de toutes grâces d'agir sur le cœur de son fils, de l'amener à Lui et de le guider dans sa vie. C'était bien souvent à genoux et avec larmes qu'elle intercédait ainsi pour lui.

Oh ! jeunes garçons, jeunes filles, pensez à la tendre sollicitude de vos parents pour vous, à leurs prières instantes, à leurs larmes, quand ils vous voient vous détourner du bien, et demandez avec eux au Seigneur de vous garder. Que de douleurs vous épargnez ainsi à eux et à vous-mêmes !

Charles ne suivit pas ce chemin qui l'eût rendu heureux. En dépit de tous les avertissements, de toute la vigilance sérieuse, des réprimandes et des exhortations de sa mère, à mesure que les années s'écoulaient, il s'abandonnait toujours plus à un

esprit de désobéissance et de propre volonté, et sa conduite causait à sa mère une anxiété croissante. Il n'avait pas voulu s'appliquer à l'étude, de sorte que son éducation intellectuelle était restée très imparfaite. D'un autre côté, il refusait de s'adonner à un travail manuel, comme n'étant pas en rapport avec la manière dont il avait été élevé. Enfant, il avait cherché à échapper autant que possible à l'école du dimanche ; plus tard, il refusait de suivre les services religieux, par crainte des railleries de quelques mauvais camarades. En vain, sa mère l'avait supplié de fuir la compagnie des moqueurs, il le lui avait refusé en face ; il avait foulé aux pieds les désirs de celle qu'il aurait dû chérir et respecter (1).

Pauvre mère ! Que pouvait-elle faire que de remettre ce fils ingrat entre les mains de Dieu, et d'attendre de Lui avec patience qu'Il mit fin à sa douloureuse épreuve ? C'est ce qu'elle fit. Elle avait passé par bien des peines, mais elle avait toujours pu reconnaître que la grâce de Dieu ne manque pas et que l'on ne s'attend jamais à Lui en vain. L'épreuve pour elle n'était cependant pas encore arrivée à son comble.

Un jour, Charles se précipita dans la maison en s'écriant : « J'en ai assez de cette vie ! Je veux m'engager et aller sur mer. » La mère tressaillit et fut saisie de douleur jusqu'au fond de son âme. Elle se jeta tout en larmes au cou de son fils, en le sup-

(1) Jeunes lecteurs, lisez et pesez ces paroles du saint Livre : « *Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs, et ne s'assied pas au siège (ou dans la compagnie) des moqueurs.* » (Psaume I, 1.) « *Écoute, mon fils, l'instruction de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère... Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, n'y acquiesce pas.* » (Proverbes I, 8-10.)

pliant de ne pas donner suite à ce funeste dessein. Elle savait trop bien au-devant de quels dangers il marchait, non pas tant pour son corps que pour son âme. Elle pria pour lui. Mais il resta insensible aux larmes et aux prières de sa mère. Il méprisa ses avertissements et déclara qu'il ne voulait pas être sermonné, que sa résolution était prise, et que rien ne l'y ferait renoncer. L'intervention directe de Dieu pouvait seule briser ce cœur, mais quelle chose terrible que d'obliger Dieu, pour ainsi dire, à agir, et de s'exposer à tomber entre les mains de Celui qui est un feu consumant. (Hébreux X, 31 ; XII, 29.)

Bien que Charles n'eût laissé voir qu'insensibilité et obstination devant les supplications et les larmes de sa mère, sa conscience n'avait pas laissé que d'être remuée, et il ne voulait pas affronter de nouvelles sollicitations de sa part. Au milieu de la nuit il sortit furtivement de sa petite chambre et se disposa à s'éloigner du foyer de son enfance, et d'abandonner sa mère à sa solitude. Comme il descendait sans bruit l'escalier, il entendit la voix de sa mère. Un sentiment invincible le força de s'arrêter et d'écouter. « O Dieu, » disait-elle, au milieu de sanglots, « où qu'il aille, quoi qu'il fasse, tiens-toi bien près de lui. Que ton amour, répondant à mes prières, l'attire enfin à Toi ! »

Une lutte suprême entre le bien et le mal se livra dans le cœur de Charles. Le mal l'emporta ; son orgueil ne put se résoudre à revenir sur une résolution si nettement affirmée, et il s'enfuit loin de la maison paternelle, y laissant sa mère avec ses larmes, oubliant que Dieu le suivrait et que le châtement l'atteindrait, car l'homme moissonne ce qu'il sème, et il n'y a pas de paix pour les méchants.

Dix années s'écoulèrent ainsi ; la mère ne cessant de prier pour son fils, et lui, au milieu d'une vie aventureuse, se livrant à tous les excès dans lesquels l'entraînaient son caractère fougueux, ses passions sans frein, et la société d'hommes corrompus. Sa santé n'y résista pas, et, gravement atteint par la maladie, il se vit enfin obligé de rester dans un hôpital à Alexandrie. Là, sans que rien vint le distraire, il eut le loisir de penser à sa vie passée et de contempler la position où il s'était réduit lui-même. Les rêves brillants de son enfance ne s'étaient pas réalisés ; il n'avait rien obtenu de ce qu'il espérait de la vie ; il avait dissipé sa jeunesse et ses forces dans la folie ; il se trouvait en face des plus amères déceptions. Durant les années où il s'était abandonné à tous les écarts de sa propre volonté, il avait cherché à étouffer la voix de sa conscience et à éloigner de son esprit la pensée de sa mère. Il ne lui avait pas écrit une seule ligne, de peur de recevoir d'elle quelque réprimande. Elle avait toujours ignoré où il portait ses pas. D'ailleurs que lui aurait-il dit ? Reconnaître ses torts, confesser sa folie ? Il était trop orgueilleux pour le faire. Mais maintenant, dans la solitude d'une salle d'hôpital, sans un ami, sentant ses forces diminuer à mesure que la maladie poursuivait son cours, le souvenir de sa mère et de la tendresse dont elle l'entourait lui revint au cœur, et les jours paisibles et heureux de son enfance se retracèrent à son esprit. Lorsqu'après un certain temps de séjour à l'hôpital, il vit qu'il ne se remettait pas, mais au contraire allait s'affaiblissant, et que le docteur, en le regardant, secouait la tête d'un air qui indiquait qu'il n'avait pas grand espoir de rétablissement pour lui, il résolut d'essayer de revoir la maison paternelle. Il demanda et obtint d'être rapatrié.

Quelle leçon, jeunes amis, pour ceux qui s'imaginent qu'en suivant leur propre volonté, ils trouveront le bonheur ! Dieu a les yeux sur ceux qui méprisent les avertissements de leurs parents. Tôt ou tard, ils auront à compter avec Lui. Ce n'est pas en vain que l'Écriture dit : « L'œil qui se moque d'un père et qui méprise l'obéissance envers la mère, les corbeaux du torrent le crèveront. » (Proverbes XXX, 17.) Il sera livré aux ténèbres ; il n'aura pas de lumière pour le guider dans la vie ; il ira tâtonnant comme un aveugle, exposé à tous les dangers, prêt à tomber dans tous les pièges.

Tel avait été le juste sort de Charles W. Mais Dieu n'avait pas mis en oubli les prières de sa mère. Il est vrai qu'en pensant à retourner auprès d'elle, il n'y avait pas encore en lui, comme chez le fils prodigue de l'évangile (Luc XV), une vraie repentance. Il savait que ses jours étaient comptés ; qu'il ne lui restait que quelques mois, peut-être quelques semaines à vivre, et il tremblait à la pensée de mourir seul et inconnu dans un hôpital, au milieu d'étrangers, dans un lointain pays. Ne sentez-vous pas, en effet, mes jeunes amis, combien cela doit être poignant, quand on ne connaît pas Dieu, que l'on n'a aucune consolation, et que l'on doit se dire : « C'est ma faute, si j'en suis venu là ! » Ce n'était donc pas la conviction du péché, la pensée du mal qu'il avait commis contre Dieu et contre sa mère, qui poussait Charles à retourner vers celle-ci et à aller s'abriter sous le toit où elle demeurerait. C'était plutôt un sentiment naturel. Mais le Seigneur, à son insu, se servait de ce sentiment pour le ramener là, et répondre ainsi aux prières de sa mère.

. . .

Charles s'embarqua pour Liverpool où il arriva au

bout de quelques jours. De là il gagna la ville près de laquelle était situé son village, et, bien qu'il fût tard et qu'il se sentit presque à bout de ses forces, il se mit en route à pied. La nuit était déjà avancée lorsqu'il arriva devant la petite maison de sa mère. Il n'avait point prévu celle-ci. Qu'allait-il rencontrer ? Il s'arrêta un moment. Dix années de dissipation, de péchés de toutes sortes, suivis de souffrances qui l'avaient presque réduit au désespoir, s'étaient écoulées depuis que, dans l'obscurité et le silence de minuit, il avait fui cette retraite paisible. Rien n'y semblait changé. Il y revenait, mais combien différent ! Tous les souvenirs de son enfance et de sa première jeunesse affluaient dans son cœur, tandis qu'à pas chancelants il traversait le petit jardin qui précédait la maison. Arrivé à la porte, il ne se demanda même pas si sa mère était encore là. Une lumière brillait à la fenêtre, et comme poussé par une ancienne habitude, il leva le loquet, poussa la porte qui n'était pas autrement fermée, et entra.

Avec quelle émotion il se trouva dans l'humble chambre modestement meublée, qu'il connaissait si bien et où tout était à la même place qu'autrefois ! Elle était vide. Le feu était presque éteint, et la pendule placée sur la cheminée marquait onze heures. Sur la table, où brûlait la lampe, il vit une assiette avec du pain et du beurre, et une tasse de lait. C'était le souper que lui préparait chaque soir sa mère dans les heureux jours d'autrefois. Combien son cœur fut ému à cette vue ! Il savait que sa mère avait l'habitude de se coucher de bonne heure. Il s'assit dans son fauteuil et se demanda un moment s'il passerait la nuit où il était, sans rien dire, ou s'il appellerait sa mère. Mais la faiblesse et la fatigue extrême qu'il ressentait, l'emportèrent, et il tomba dans un sommeil agité d'où il sortit brusque-

ment en s'écriant : « Mère, mère, pardonne, oh ! pardonne-moi ! »

Quelques moments après un pas léger se fit entendre dans l'escalier. Il regarda : c'était sa mère. Quelle rencontre ! « Charles, mon Charles ! Béni soit Dieu qui te ramène enfin ! » et, sanglotant de joie, elle se laissa tomber dans les bras ouverts du fils longtemps perdu. Quel amour que celui d'une mère ! Elle ne fait pas de reproches à ce fils qui l'a si longtemps oubliée. Quel amour infiniment plus grand se trouve dans le cœur de Dieu accueillant le pécheur qui revient à Lui !

Le cœur du fils égaré se fondit devant l'évidence de l'amour constant de sa mère. Il lui caressait doucement les cheveux, comme il le faisait souvent autrefois, mais brisé par le souvenir des longues années passées loin d'elle dans le péché, il ne pouvait que dire : « Non, mère ; ne remercie pas Dieu pour mon retour, car j'apporte avec moi une malédiction. »

« Mon fils, » répondit la pieuse mère, « Dieu peut changer la malédiction en bénédiction. Je lui rends grâces de tout mon cœur. » *(A suivre)*

Réponses aux questions du mois d'août

Les miracles du Seigneur dont nous trouvons les analogues dans ceux d'Élisée sont :

1° La résurrection de morts.

La petite fille de Jaïrus (Luc VIII, 49-55.)

Le jeune homme, fils de la veuve de Naïn. (Luc VII, 11-16.)

Lazare. (Jean XI.)

2^o La multiplication des pains.

Une fois le Seigneur nourrit, avec cinq pains et deux poissons, cinq mille hommes, outre les femmes et les enfants, et il y eut de reste douze paniers pleins. (Matthieu XIV, 17-21.)

Une autre fois, avec sept pains et quelques petits poissons, Jésus nourrit quatre mille hommes, outre les femmes et les enfants. (Matthieu XV, 34-38.)

3^o La guérison d'un lépreux. (Luc V, 12-14.)

La guérison de dix lépreux. (Luc XVII, 11-19.)

4^o Un homme mort jeté dans le sépulcre d'Élisée reprend la vie. Mais quand Jésus meurt, les sépulcres s'ouvrent et plusieurs saints ressuscitent. (Matthieu XXVII, 50-53.)

Questions pour le mois de septembre

Quels sont les deux hommes qui ne passèrent point par la mort ? Dites les passages où il est parlé d'eux et les circonstances de leur départ de ce monde.

Y en aura-t-il d'autres qui ne mourront point ? Citez les passages.



ERRATUM. Page 158, ligne 16 à partir d'en bas, au lieu de : « Christ-Dieu, » lisez « Christ — Dieu, »



Le retour du prodigue

(Suite et fin de la page 179)

Les yeux de la mère s'arrêtèrent sur le visage de son enfant. Un regard suffit pour lui découvrir la douloureuse vérité. La mort avait mis son empreinte sur ces traits naguère si brillants de vie et de santé. Un gémissement s'échappa de sa poitrine, le gémissement d'une mère qui voit un de ses trésors sur le point de lui être ravi. Oh ! jeunes gens qui vous êtes égarés, ou qui êtes sur la pente du mal, comprenez-vous les douleurs que vous faites subir au cœur de vos parents ? Arrêtez-vous et revenez, avant qu'un dernier coup soit porté. Mais après ce moment d'angoisse, elle se reprocha ce mouvement d'ingratitude envers son Dieu. Elle Lui avait demandé de ramener son fils, et il était de retour ! Elle tomba sur ses genoux et versa dans le sein de Dieu ce qui remplissait son âme. Oh ! quelle prière ce fut ! De grosses larmes coulaient sur les joues pâles et amaigries du marin, tandis que les ferventes actions de grâces adressées à Dieu pour son retour, sortaient des lèvres de sa mère.

Un long silence suivit, puis elle dit : « Charles, bien que je n'aie jamais eu de nouvelles de toi, Dieu m'a mis dans le cœur que je pouvais attendre ton retour. Chaque soir, durant ces dix années passées, j'ai laissé la porte fermée seulement au loquet, et j'ai mis sur la table la lampe allumée et un petit souper. Jusqu'ici les promesses de Dieu se sont accomplies. Que son saint Nom soit béni pour avoir ainsi répondu aux prières de ta pauvre mère ! »

Pendant plus d'une heure encore, la mère et le fils réunis se racontèrent l'histoire si différente de leurs

deux vies. L'une avait marché avec Dieu, dans l'intimité de son Père céleste, se confiant en Lui en dépit de tout ; l'autre avait choisi son chemin loin de Dieu, dans la satisfaction de ses coupables penchants. Mais quoi qu'il fit, ou qu'il allât, ainsi que sa mère l'avait demandé la nuit où il la quitta, Dieu l'avait suivi et l'avait ramené au foyer. Le jeune homme alla enfin se reposer dans le petit lit qu'il avait occupé avant d'abandonner la maison paternelle. Tout lui montrait que sa mère avait constamment tenu toutes choses prêtes à le recevoir quand ses prières auraient été exaucées.

Il ne se releva pas de ce lit. La maladie avait presque atteint son dernier période lorsqu'il arriva chez sa mère. Le matin qui suivit son retour, le médecin fut appelé. La seule consolation qu'il put donner fut que le malade vivrait encore quelques mois ; il ne voyait pas de danger immédiat. Alors la mère supplia son fils de recevoir le vieux serviteur de Dieu qui, depuis nombre d'années, avait exercé avec dévouement son ministère au milieu de son petit troupeau. Mais Charles refusa péremptoirement de le voir. Il avait vécu, disait-il, comme un méchant, comme tel il devait mourir. Il se voyait sans espoir. La mère pleine d'une anxiété profonde pour le salut éternel de son enfant bien-aimé, se tourna vers Dieu, et, dans une ardente prière, le supplia d'intervenir. Et voilà, au moment même où elle priait, Dieu lui envoyait la réponse.

Le docteur J., qui avait visité Charles, était un homme pieux. Sa vie avait été entièrement dévouée à l'exercice de sa profession et au service de Dieu. Après une journée de fatigue, il était rentré tard et, dans la soirée, il se reposait un moment dans son

cabinet de travail. Ses pensées se reportaient sur les malades qu'il avait visités, et tout particulièrement sur le jeune marin. Il savait qu'il avait mené une vie de désordre et de péché, et que les jours qui lui restaient pour se repentir étaient comptés. Puis il lui sembla que Dieu lui parlait. Dans le silence il entendit comme une voix lui dire : « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. » Il pouvait rendre grâces à Dieu d'en avoir fait l'heureuse expérience, mais en se demandant pourquoi ces paroles lui étaient présentées en ce moment, il se dit : « C'est le message que Dieu veut faire entendre à ce pauvre jeune malade. » Cette pensée prit possession de son esprit, et il comprit que Dieu l'appelait à porter à Charles W. le précieux message de paix.

La maison de la veuve était à une assez grande distance de la sienne ; il était déjà tard, et la neige tombait avec abondance. Le docteur se dit : « Le cas n'est pas pressant ; le jeune homme a encore au moins un mois à vivre ; pourquoi aller à une heure si tardive et par ce mauvais temps ? » Et il essaya de se reposer. Mais les paroles divines se présentèrent à lui avec une force nouvelle, et, se levant plein de foi et d'espérance, il partit pour aller dire au fils prodigue le message de Dieu.

Arrivé à la maison, il trouva la mère veillant au chevet de son fils, qui d'ailleurs n'allait pas plus mal. Elle quitta bientôt la chambre, et, dès qu'ils furent seuls, le docteur dit : « Charles W., Dieu m'a envoyé avec un message pour vous. »

Le patient ne répondit rien.

« Je me suis senti forcé de vous apporter ce soir le message de Dieu. Je ne pouvais pas trouver le repos avant de l'avoir fait. »

Point de réponse encore,

« Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché, » dit le docteur. « C'est là pour vous le message de la part de Dieu. »

Le docteur chrétien avait rempli la mission dont Dieu l'avait chargé. Il remit entre ses mains le message et celui à qui il était adressé, et se retira.

Lorsque M^{me} W. rentra dans la chambre, elle trouva son fils la tête appuyée dans ses mains et comme plongé dans de profondes réflexions. Après un long silence : « Mère, » dit-il, « le docteur aurait dû être un pasteur. »

« Il est un ministre de Dieu, mon fils, car il accomplit son service. Mais que t'a-t-il dit, mon enfant ? »

« Il m'a dit qu'il m'apportait un message de la part de Dieu. »

« Et qu'était ce message ? »

« C'est que le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. Est-ce vrai, mère ? » ajouta le malade avec émotion.

« Oui, mon fils, cela est vrai, tout à fait vrai, par la grâce de Dieu. Répète-le après moi. »

D'une voix tremblante, entrecoupée de sanglots, Charles répéta : « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. » Puis soudainement il s'écria :

« Oh ! béni soit Dieu ! béni soit Dieu ! Il y a pardon pour mes péchés. Le sang de Jésus-Christ me purifie... »

Il n'en put dire davantage. Une crise violente suivit. Mais les prières de la mère avaient été entendues jusqu'au bout. Charles W., le pécheur égaré, le fils qui avait suivi sa propre volonté dans des voies de péché, était, par la merveilleuse grâce de Dieu, purifié de tout péché, lavé dans le sang de Christ.

Oh ! jeunes gens ! écoutez de bonne heure les

invitations du Seigneur. Il vous dit : « Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur, et que tes yeux se plaisent à mes voies... » « J'aime ceux qui m'aiment, » dit la Sagesse éternelle, « et ceux qui me recherchent me trouveront... Celui qui m'a trouvée a trouvé la vie, et acquiert faveur de la part de l'Éternel ; mais celui qui pêche contre moi fait tort à son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort. » (Proverbes XXIII, 26 ; VIII, 17, 35, 36.) A quoi a-t-il servi à Charles W. de rejeter les exhortations de sa mère et de fuir loin d'elle ? A-t-il trouvé le bonheur ? Non ; la misère et la ruine ont été son partage ; il a marché dans des voies d'amertume et de mort ; sa vie a été perdue ; il a rempli de douleur le cœur de sa tendre mère. Voudriez-vous faire comme lui ? La grâce du Seigneur, répondant aux prières de sa mère, l'a sauvé à la dernière heure, il est vrai, comme un tison arraché du feu. Mais ne vous reposez pas sur la pensée qu'il vous en arrivera de même qu'à lui, et que vous pouvez bien jouir un peu du monde et des délices du péché, et vous convertir ensuite. Dieu vous invite aujourd'hui ; demain sera peut-être trop tard. Mais si ces lignes tombent sous les yeux d'un pécheur qui voit avec douleur et horreur sa vie de péché, qui doute qu'il puisse être pardonné, qu'il écoute et reçoive l'heureux message : « Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché. »

Et vous, pères et mères, soyez fidèles envers vos enfants. Ne vous relâchez pas, ne cessez pas de les avertir, ni surtout de les présenter à Dieu.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

PRÉPARATIFS DE DAVID POUR LA CONSTRUCTION ET LE SERVICE DU TEMPLE

(1 *Chroniques XXII*)

LA MÈRE. — Nous voici presque au terme de la vie agitée de David, Sophie. Il a subi une dernière épreuve, châtiment d'une faute. Mais dans cette épreuve, il a reconnu une fois de plus la grâce et la miséricorde de Dieu. Et maintenant, à cette occasion même, il va manifester ce qui avait toujours occupé son cœur, une œuvre à faire qu'il n'avait cessé d'avoir en vue, au milieu de toutes les traverses et les labeurs de sa vie, mais que lui-même ne devait pas accomplir. Peux-tu me dire ce que c'était ?

SOPHIE. — Je crois le deviner d'après tes paroles, chère maman. David, après avoir amené l'arche à Jérusalem, désirait beaucoup bâtir un temple pour la recevoir, mais l'Éternel lui envoya le prophète Nathan pour lui dire que ce ne serait pas lui, mais son fils qui construirait un temple (1). C'est à cela, n'est-ce pas, que David pensait ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et en premier lieu, il devait choisir le lieu où le temple serait élevé, et il comprit que c'était à l'endroit où l'Éternel lui avait fait voir sa grâce miséricordieuse. Tu pourras bien me dire quelle place c'était.

(1) 2 Samuel VII ; 1 Chroniques XVII.

SOPHIE. — Je n'en vois point d'autre, chère maman, que celle où il vit l'ange de l'Éternel se tenir, où le prophète Gad lui dit de dresser un autel et d'y sacrifier, et où le feu du ciel descendit sur l'holocauste. C'est l'aire d'Ornan, le Jébusien.

LA MÈRE. — Tu as bien deviné, ma fille. David dit, en parlant de ce lieu : « C'est ici la maison de l'Éternel Dieu, et c'est ici l'autel pour l'holocauste d'Israël. » Mais un autre fait remarquable, dans l'histoire du peuple de Dieu, se rattache à cet endroit. Pour trouver ce fait, il faut remonter à près de 900 ans en arrière, au temps d'Abraham.

SOPHIE. — Je suis bien curieuse de savoir ce dont tu veux parler.

LA MÈRE. — Tu le trouveras toi-même, j'en suis sûre. Te rappelles-tu le trait le plus frappant du caractère de ce saint patriarche ?

SOPHIE. — Je pense que c'était sa foi, maman, car tu m'as dit qu'il est « le père de ceux qui croient (1). »

LA MÈRE. -- C'est vrai, Sophie, mais comment sa foi se manifeste-t-elle ?

SOPHIE. — Ah ! je comprends, maman ; c'est par l'obéissance.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; les œuvres qu'il accomplit et par lesquelles « sa foi fut rendue parfaite, » ainsi que le dit Jacques (2), étaient des œuvres d'obéissance, d'une obéissance entière et prompte. Mais dis-moi maintenant quelle fut la grande preuve d'obéissance à Dieu qu'Abraham a donnée ?

SOPHIE. — Ah ! maman, c'est lorsqu'il a conduit son cher fils unique Isaac sur une montagne pour le sacrifier. Il nous est dit que, quand l'Éternel lui

(1) Romains IV, 11. — (2) Jacques II, 22.

eut dit de le faire, « il se leva de bon matin (1) » et partit aussitôt. C'était bien beau d'être ainsi prêt à sacrifier son fils, mais combien c'était douloureux !

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et c'est là le fait dont je parlais. Mais peux-tu me dire aussi le nom de la montagne où Abraham offrit Isaac ?

SOPHIE. — Je crois bien, maman, que c'est le mont Moriija.

LA MÈRE. — C'est cela. Eh bien, l'aire d'Ornan était sur cette montagne, et c'est là que l'Éternel voulait que son temple fût élevé (2). N'est-ce pas bien frappant ? Sur cette montagne, Abraham avait offert un bélier en holocauste à la place de son fils, lorsque l'Ange de l'Éternel eut arrêté son bras prêt à frapper Isaac. Là, l'Éternel avait juré à Abraham une bénédiction sans condition pour sa postérité, et de plus il lui avait dit qu'en « sa semence, » c'est-à-dire Christ, toutes les nations seraient bénies (3). Et maintenant, nous voyons Dieu se souvenant de ses promesses, faire grâce à David, épargner son peuple, en donner l'assurance en agréant l'holocauste offert par le roi, et désigner ce lieu comme celui où s'élèverait un temple à son nom. Le temple élevé par Salomon a été détruit ; celui qui le remplaça l'a été aussi, à cause des péchés d'Israël, mais les promesses faites à Abraham et à David (4) s'accompliront. Un nouveau temple s'élèvera, où l'Éternel demeurera au milieu des fils d'Israël à toujours (5).

SOPHIE. — Ce sera quand les Israélites se seront convertis à Jésus, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le temple que David voulait bâtir et que son fils érigea, fut d'une

(1) Genèse XXII, 1-3 — (2) 2 Chroniques III, 1.

(3) Genèse XXII, 18 ; Galates III, 16.

(4) 1 Chroniques XVII, 11-14. — (5) Ézéchiel XLIII, 4-7.

magnificence et d'une splendeur bien grandes, mais n'a fait que préfigurer celui qui s'élèvera dans les temps à venir, et où toutes les nations viendront adorer (1). De même David et son fils ne sont que les types de Christ qui régnera alors sur son peuple. Mais sais-tu quel est ce fils de David qui devait lui succéder et bâtir la maison de l'Éternel ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, c'est Salomon, celui dont il est dit que l'Éternel l'aima (2).

LA MÈRE. — C'est lui, en effet, bien qu'il ne fût pas l'aîné. Mais l'Éternel, dans sa grâce, l'avait choisi à l'exclusion des aînés, comme autrefois Jacob à la place d'Ésaü, Éphraïm au lieu de Manassé. David sachant donc que l'Éternel avait désigné Salomon pour être roi après sa mort, s'était dit : « Salomon, mon fils, est jeune et délicat, et la maison à bâtir pour l'Éternel doit être très grande en renom et en beauté dans tous les pays ; ainsi je préparerai pour elle tout ce qu'il faut. » Et David le prépara en abondance avant sa mort.

SOPHIE. — C'était une pensée bien touchante, chère maman. David ne pouvant bâtir le temple, veut au moins faire tout ce qu'il peut pour cette entreprise à l'honneur de son Dieu et pour en faciliter l'exécution à Salomon.

LA MÈRE. — Ce fut avec un zèle, un dévouement et une persévérance bien remarquables, que David fit tous les préparatifs pour l'érection de la maison de son Dieu. Salomon n'eut plus qu'à mettre en œuvre ce qui avait été préparé, et ainsi il ne fallut pas autant de temps pour bâtir le temple. David fit donc appeler Salomon, et voici ce qu'il lui dit : « Mon fils, j'ai eu à cœur de bâtir une maison pour le nom de l'Éternel, mon Dieu ; mais la parole de l'Éternel

(1) Zacharie XIV, 16. — (2) 2 Samuel XIII, 24.

vint à moi, disant : Tu as versé beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres ; tu ne bâtiras point une maison pour mon nom, car tu as versé beaucoup de sang sur la terre devant moi. Voici, un fils te naîtra ; lui, sera un homme de paix ; et je lui donnerai du repos de tous ses ennemis tout à l'entour ; car son nom sera Salomon (1). Et en ses jours je donnerai paix et tranquillité à Israël. »

SOPHIE. — Je comprends bien cela, maman. Comment David, au milieu de toutes ses guerres et aussi de toutes ses épreuves, aurait-il pu trouver le temps de bâtir le temple ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; mais je te dirai plus tard une application bien belle de ces choses. Pour le moment, je continue ce que David dit à son fils : « Lui, bâtira une maison pour mon nom ; et il me sera pour fils, et moi je lui serai pour père ; et j'affermirai le trône de son royaume sur Israël pour toujours. Maintenant, mon fils, que l'Éternel soit avec toi, et te fasse prospérer ; et tu bâtiras la maison de l'Éternel, ton Dieu, selon ce qu'il a prononcé à ton sujet. »

SOPHIE. — C'était seulement avec le secours de l'Éternel, et si l'Éternel était avec lui, que Salomon pouvait mener l'œuvre à bonne fin, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et il en est ainsi de nous. C'est Dieu qui produit en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir (2), et notre capacité pour faire quoi que ce soit vient de Lui seul. Mais il y avait une autre chose, une autre condition nécessaire, pour que Salomon pût accomplir le grand dessein que David avait formé. C'étaient la fidélité et l'obéissance envers l'Éternel dans sa marche, et pour cela il avait besoin de sagesse et d'intelli-

(1) Ce qui veut dire « pacifique ». — (2) Philippiens II, 13.

gence. « Seulement, » continue David, « que l'Éternel te donne de la sagesse et de l'intelligence, et qu'il t'établisse sur Israël et pour garder la loi de l'Éternel, ton Dieu. Alors tu prospéreras, si tu prends garde à pratiquer les statuts et les ordonnances que l'Éternel commanda à Moïse pour Israël. » Eh bien, mon enfant, il y a pour nous des paroles toutes semblables, et j'en suis très frappée. Nous n'avons pas à bâtir un temple comme Salomon, mais nous avons comme lui à être obéissants, si nous voulons travailler pour Dieu.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire de quel passage tu parles ?

LA MÈRE. — Lis-le, mon enfant, en Colossiens I, 9, 10.

SOPHIE (*lit*). — « C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons ouï parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu. » C'est vrai, maman, que ces paroles ressemblent beaucoup à ce que David dit à Salomon, et je comprends qu'elles nous concernent tous. J'ai bien besoin, je le sens, de sagesse pour connaître la volonté de Dieu, afin que je me conduise de manière à plaire en tout au Seigneur Jésus, surtout parce que je ne suis encore qu'une enfant. Et pour cela, j'ai besoin aussi qu'il me fortifie, car je suis bien souvent tentée de mal faire.

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, il faut demander tout cela à Dieu, comme Paul le demandait pour les Colossiens. Mais écoute ce qu'ajoute David : « Fortifie-toi, et sois ferme ; ne crains point, et ne l'ef-

fraye pas. » Et c'est ainsi que l'apôtre disait aux Colossiens : « Étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire. » Quelle force, quelle puissance il y a en Dieu, n'est-ce pas ? Eh bien, mon enfant, cette force est à nous. « Fortifiez-vous dans le Seigneur, et dans la puissance de sa force, » disait aussi Paul aux Éphésiens (1). Nous, nous sommes sans force en nous-mêmes ; mais la force du Seigneur est à nous ; Il est notre force. « Je puis toutes choses, dit le même apôtre, en Celui qui me fortifie (2). » Et autrefois, David s'écriait : « Je t'aimerai, ô Éternel, ma force ! (3) » Nous pouvons donc avancer sans crainte dans notre chemin, en marchant dans l'obéissance. Après avoir ainsi exhorté son fils, David lui fit l'énumération de ce qu'il avait amassé pour la maison de l'Éternel. Cela devait aussi contribuer à rassurer Salomon qui aurait pu s'effrayer devant la grandeur de l'ouvrage. C'est ainsi que le Seigneur nous fait connaître aussi, par sa Parole, les immenses ressources de sa grâce pour que nos cœurs soient toujours tranquilles en le servant, quelles que soient les difficultés qui se présentent.

SOPHIE. — Veux-tu me dire, chère maman, ce que David avait préparé ?

LA MÈRE. — Oui ; il dit à Salomon : « Voici, dans mon affliction, » c'est-à-dire au milieu de toutes les épreuves qui m'ont affligé, et elles furent nombreuses, « j'ai préparé, pour la maison de l'Éternel, de l'or, cent mille talents, et de l'argent, mille milliers de talents, et de l'airain et du fer, sans poids, car il est en abondance ; et j'ai préparé du bois et des pierres ; et tu y ajouteras. Et tu as avec toi beaucoup d'ouvriers : des tailleurs de pierre, des

(1) Éphésiens VI, 10. — (2) Philippiens IV, 13.

(3) Psaume XVIII, 1.

maçons et des charpentiers, et toute espèce d'hommes experts en tout ouvrage ; l'or, l'argent, et l'airain, et le fer, sont sans nombre : lève-toi, et agis, et l'Éternel sera avec toi. »

SOPHIE. — Je me demande, maman, où David pouvait avoir trouvé tout cet or, cet argent, cet airain et ce fer sans nombre ? Est-ce qu'il y avait des mines dans le pays de Canaan ?

LA MÈRE. — Il ne semble pas, Sophie, sauf de fer et d'airain (1). Mais c'était la gloire des rois en ces temps, d'amasser de grands trésors. Or David avait fait des guerres nombreuses, et en avait remporté un grand butin pris aux rois et aux nations vaincues. Quelquefois des rois lui envoyaient de riches présents. Et toutes ces richesses, il les consacrait à l'Éternel, pour le dessein qu'il avait en vue (2). Quant aux bois de cèdre, les Sidoniens et les Tyriens, dont le roi était ami de David (3), lui en amenèrent en quantité.

SOPHIE. — Je vois encore mieux, maman, en ce que tu me dis, l'affection de David pour l'Éternel, son Dieu. Dans les dangers auxquels il s'exposait en combattant les ennemis d'Israël, il pensait à la gloire de l'Éternel, et il se disait : « Le butin que je fais, n'est pas pour moi ; il est pour mon Dieu. » C'est bien beau, maman, ce dévouement de David.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Plus beau encore le dévouement de Christ qui, pour nous sauver à la gloire de son Dieu, a donné sa vie ; plus beau aussi le dévouement des serviteurs du Seigneur qui, avec Paul, peuvent dire : « Je ne fais aucun cas de ma vie, pourvu que j'achève le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus (4). » Il y a encore une chose que fit

(1) Voyez Deutéronome VIII, 9.

(2) Voyez 2 Samuel VII, 6-12 ; XII, 30.

(3) 1 Rois V, 1. — (4) Actes XX, 24.

David pour aider Salomon dans l'accomplissement de la grande tâche qu'il avait devant lui. Il y intéressa tous les chefs du peuple auxquels il commanda d'être en aide à Salomon, son fils. Il leur dit : « L'Éternel, votre Dieu, n'est-il pas avec vous, et ne vous a-t-il pas donné du repos tout à l'entour ? Car il a livré en ma main les habitants du pays, et le pays est soumis devant l'Éternel et devant son peuple. Maintenant, appliquez vos cœurs et vos âmes à rechercher l'Éternel, votre Dieu ; et levez-vous, et bâtissez le sanctuaire de l'Éternel Dieu, pour amener l'arche de l'alliance de l'Éternel et les ustensiles du sanctuaire de Dieu dans la maison qui sera bâtie pour le nom de l'Éternel. » Combien ces paroles du vieux roi, qui avait combattu si souvent à leur tête, devaient toucher le cœur de ces chefs du peuple, et les disposer à faire tout leur possible pour soutenir le jeune roi qui remplacerait bientôt son père ! Ainsi David avait tout préparé, les matériaux, les ouvriers, et les cœurs des chefs. Maintenant, nous aurons à voir ce qu'il fit pour le service à accomplir dans la maison de Dieu.

SOPHIE. — Mais tu m'as dit, maman, que tu me montrerais une application bien belle de ce qui regarde David et Salomon.

LA MÈRE. — Si le Seigneur le permet, mon enfant, ce sera pour la prochaine fois.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

Je continuerai aujourd'hui, mes jeunes amis, à vous parler de quelques-uns des hommes qui, à peu près à la même époque que Chrysostôme, c'est-à-

dire dans la seconde moitié du 4^{me} siècle et au commencement du 5^{me}, s'efforcèrent d'être fidèles à Dieu et à la vérité chrétienne dans la mesure de leur connaissance. Sans doute, ils participèrent à bien des coutumes erronées introduites dans l'Église par la tradition ; mais ils combattirent avec énergie le mal moral qui s'étendait toujours plus parmi les chrétiens, surtout dans les hautes classes de la société ; ils défendirent avec courage la vérité relative à la Personne adorable du Fils de Dieu, attaquée alors par diverses hérésies ; ils furent les consolateurs des pauvres et des affligés dans ces temps calamiteux où l'empire romain était près de succomber sous les attaques des Barbares. Ils se montrèrent pleins de charité, de dévouement et de renoncement pour soulager des misères de toutes sortes. Parfois même, leur parole pleine d'autorité arrêta la fureur des chefs barbares, comme nous l'avons vu dans la vie de Chrysostôme, et comme nous le verrons plus tard.

Parmi les hommes remarquables dans l'église d'Orient, se trouvait Grégoire de Naziance, ainsi nommé d'après la ville où il naquit. De même qu'autrefois Anne l'avait fait de Samuel, Nonna, la pieuse mère de Grégoire, l'avait donné au Seigneur dès sa naissance. Elle l'éleva en conséquence dans sa connaissance et dans sa crainte. Il étudia ensuite dans diverses écoles célèbres, entre autres à Athènes, et passa ensuite quelques années dans la solitude avec son ami et compatriote Basile qu'il avait rencontré à Athènes. Vous remarquerez, mes jeunes amis, que la plupart de ces hommes qui eurent une grande influence dans l'Église, commencèrent toujours par une retraite plus ou moins longue où ils s'occupaient à l'étude des Écritures et à la prière. Jusque-là, c'était bien ; si Dieu voulait ensuite les

employer, ils étaient préparés. Mais où quelques-uns faisaient fausse route, c'était en se livrant à des austérités sans fin pour chercher à dompter la chair. Je vous en ai parlé, et vous avez vu qu'ils n'atteignaient pas le but qu'ils se proposaient. Mais quant à se retirer dans la solitude pour s'occuper des choses de Dieu, nous ne pouvons entièrement les blâmer. Nous voyons Moïse passer quarante années loin de l'Égypte, gardant les troupeaux de son beau-père Jéthro, et là, préparé par Dieu dans la solitude pour l'œuvre qu'il aurait à accomplir. Paul aussi, après sa conversion, alla passer un certain temps en Arabie dans la retraite (Galates I, 17), et il nous est dit de Jean le Baptiseur, qu'il fut dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation à Israël. (Luc I, 80.)

Grégoire quitta son ami et sa solitude. Rentré dans la maison paternelle, son père, qui était évêque de Naziance, l'ordonna prêtre, malgré sa résistance. Il devint ensuite évêque dans une ville de Cappadoce, où il resta quelque temps, puis, de même que Chrysostôme plus tard, il fut tout à coup appelé à Constantinople pour y paître le petit troupeau de ceux qui étaient restés fidèles à la vérité touchant le Fils de Dieu, et qui étaient persécutés par les ariens. Ceux-ci étaient soutenus par l'empereur Valens. La tâche de Grégoire était donc difficile. Cependant ses efforts et son zèle ramenèrent à la vraie foi plusieurs de ceux qui y avaient été opposés. Théodose, dont je vous ai parlé plus d'une fois, étant parvenu à l'empire, soutint la cause des catholiques ou orthodoxes (on nommait ainsi ceux qui n'étaient pas ariens), et Grégoire fut solennellement établi évêque de Constantinople. Il est triste à dire que ce ne fut pas sans l'emploi de moyens violents, mais qui n'étaient pas le fait de

l'évêque. Celui-ci vit bientôt combien il était difficile de remplir fidèlement sa charge dans cette grande ville mondaine. Il fit des expériences analogues à celles que fit Chrysostôme plus tard. Les évêques égyptiens l'attaquèrent, l'empereur l'abandonna, ceux dont il dénonçait la vie mondaine devinrent ses ennemis, et fatigué de luttes inutiles, il se démit de sa charge d'évêque. Quelques lignes d'adieu vous feront voir quelles étaient les mœurs de ces soi-disant chrétiens de Constantinople : « J'ignorais, » dit Grégoire, « que je dusse rivaliser de luxe avec les principaux officiers du palais, avec les généraux de l'empire qui ne savent comment dépenser leurs revenus. Je ne savais pas qu'il me fallût dissiper avec eux les biens qui sont la propriété des pauvres. J'ignorais que je dusse paraître dans les rues monté sur un char magnifique, trainé par des chevaux de prix, et entouré d'une troupe de flatteurs, afin que les passants, avertis au loin de mon approche, eussent le temps de s'écarter de moi, comme on le fait d'une bête sauvage. Si j'ai eu tort, excusez-moi. Rendez-moi à ma solitude, à Dieu qui me pardonnera mes manières simples et rustiques. Remplacez-moi par un homme qui saura plaire à la multitude. »

Ces paroles sont bien fortes, n'est-ce pas ? mais, dans leur ironie, elles font voir où étaient arrivés l'amour des richesses, le luxe, la pompe et l'ambition, chez les conducteurs de l'Église, auxquels Grégoire ne voulait pas ressembler.

Il retourna dans son pays et y vécut dans la solitude, occupant son temps à la composition de nombreux ouvrages. C'est aussi lui qui disait à propos des conciles qui se tinrent en son temps, de l'an 379 à l'an 389 : « Pour dire vrai, voici ma résolution. C'est d'éviter tous les conciles d'évêques, car je n'ai jamais vu qu'il sortît aucun bien d'un synode

quelconque. Leur amour des disputes et leur désir du pouvoir sont si grands, que des paroles ne peuvent l'exprimer. » Triste témoignage ! Si tels étaient les conducteurs en général, que pouvaient être les troupeaux confiés à leurs soins ?

J'ai mentionné Basile, ami de Grégoire de Naziance. Lui aussi fut un évêque qui se dévoua avec un grand zèle à l'instruction chrétienne du peuple qui lui était confié. A l'âge de 28 ans, il se retira du monde et fonda un monastère dans la province du Pont. La règle de vie et de conduite qu'il donna aux moines réunis sous son autorité fut jugée si excellente, qu'elle fut adoptée dans presque tous les monastères de l'Orient. Si vous vous étonnez, mes jeunes amis, d'entendre si souvent parler de moines et de monastères, je vous rappellerai que, tout en parlant de pensées souvent erronées, la vie monastique était pour beaucoup d'âmes, dans ces temps profondément troublés, un refuge loin d'un monde où le mal allait grandissant. Il y eut, sans doute alors déjà, des abus qui ne firent qu'augmenter dans le moyen âge ; des moines grossiers et ignorants servirent souvent d'instruments à des évêques ambitieux et turbulents pour persécuter leurs adversaires. Mais dans les derniers jours de l'empire romain, quand les hordes cruelles des Barbares portaient partout la dévastation, bien des monastères furent des asiles pour la piété et le malheur. Les pauvres y étaient soulagés, les orphelins recueillis, les affligés consolés. Moines et religieuses déployaient une charité et un dévouement à toute épreuve. C'est, comme nous le verrons, de certains monastères que sortirent des missionnaires intrépides et infatigables qui portèrent le christianisme — plus ou moins purement enseigné, il est vrai — aux nations barbares et adoucèrent ainsi la férocité

de leurs mœurs. Les voies se préparaient ainsi de loin, sous la main de Dieu, à l'introduction d'une doctrine plus pure, dégagée de ce que l'homme y avait ajouté. Je parle des temps de la réformation, qu'ont suivis les nôtres. Dans les couvents se conservaient aussi les connaissances que tendait à étouffer le flot de la barbarie. Les moines s'établissaient souvent dans les endroits incultes ou dévastés par les invasions, les défrichaient et y appelaient des populations chassées par les barbares. Au milieu des calamités sans nom qui fondirent alors sur le monde, Dieu se servait de ces hommes et de ces femmes humbles et dévoués, pour soulager la misère des peuples. Il n'y avait pas chez la grande majorité des moines ou religieuses beaucoup de la connaissance que nous possédons, mais ils avaient compris quelque chose de l'amour chrétien, qui consiste à se sacrifier pour les autres (1 Jean III, 16), comme Christ l'a fait en donnant sa vie pour nous. Et nous aurions grand besoin de réaliser cet amour-là plus que nous ne le faisons.

Pour revenir à Basile, il fut tiré de sa retraite et appelé à être évêque de Césarée en Cappadoce. Là, comme je vous l'ai dit, il consacra sa vie à instruire son troupeau par sa prédication et de nombreux écrits, et fut aussi un courageux défenseur de la divinité éternelle de Christ contre l'empereur Valens et les évêques ariens.

Je ne vous citerai plus qu'un seul des évêques renommés de l'église d'Orient. C'est Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, l'ami de l'empereur Constantin, et plus distingué par son grand savoir que par la pureté de sa foi. Il penchait vers l'arianisme, et, au concile de Nicée, avait pris, avec quelques autres évêques, une position entre les ariens et ceux qui maintenaient la vraie foi, selon les Écri-

tures. Mais Eusèbe est resté célèbre par son histoire de l'Église qui exigea de sa part de très grands travaux, et qui renferme beaucoup de renseignements précieux. Elle va de la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'an 324, et fut plus tard continuée par d'autres auteurs.

* * *

Nous laisserons maintenant, pour le moment, l'église d'Orient toujours agitée par de nouvelles hérésies, et nous nous transporterons en Occident pour y faire connaissance avec quelques-uns des hommes qui se distinguèrent par leur foi et leur dévouement dans la charge qui leur était confiée. Comme ceux d'Orient, ils connaissaient aussi tous bien les Écritures, et ils les aimaient comme étant la parole de Dieu. Mais alors, me direz-vous, comment se fait-il qu'ils aient pu accepter tant de vaines cérémonies introduites dans le culte chrétien et dont l'Écriture ne parle point ? Comment ont-ils obscurci la saine et simple doctrine du salut par tant de choses qui attribuent à l'homme une part dans cette œuvre de pure grâce ? Ils justifiaient les cérémonies par l'usage établi et par la nécessité de frapper l'esprit des simples par des moyens extérieurs ; et ils mêlaient, comme l'homme est si porté à le faire, leurs pensées et leurs raisonnements aux enseignements de la Parole, au lieu de l'interpréter simplement. Mais en fait ils retenaient cette Parole comme étant celle de Dieu, de même qu'ils tenaient ferme le nom du Seigneur, comme étant le Fils unique et éternel de Dieu. (Apocalypse II, 13.)



Le manque d'espace nous oblige à renvoyer au mois suivant les réponses et demandes.



Aimez la parole de Dieu

Je vous ai parlé longuement, mes jeunes amis, et j'aurai encore à vous parler du roi David. Vous vous rappelez que l'Éternel disait de lui, qu'il était « un homme selon son cœur. » (1 Samuel XIII, 14.) Bien qu'il eût commis plus d'une faute, deux choses le caractérisèrent toujours : l'amour pour son Dieu et l'amour pour la parole de Dieu. Ces deux choses vont toujours ensemble ; elles ne peuvent se séparer. Écoutez le saint roi exprimer son affection pour Dieu : « Je t'aimerai, » dit-il, « ô Éternel, ma force ! » — « J'ai aimé l'Éternel. » (Psaume XVIII, 1 ; CXVI, 1.) Écoutez ce qu'il dit de la parole divine : « Tes jugements sont plus précieux que l'or, et que beaucoup d'or fin, et plus doux que le miel et que ce qui distille des rayons de miel. » (Psaume XIX, 10.) Et dans un

autre Psaume nous lisons : « Combien j'aime la loi ! Tout le jour je la médite. » (Psaume CXIX, 97.) Aimez-vous ainsi la parole de Dieu, mes enfants ? L'estimez-vous plus que toutes les richesses du monde, plus que les choses les plus douces de la terre ?

J'ai devant moi une Bible qui semble avoir été lue dans son entier par son possesseur. Partout où se trouve quelque parole de consolation ou d'encouragement ou de conseil, elle est soulignée. Quelques passages le sont deux fois, ou avec une encre différente. Il est évident que cette Bible a été employée comme nourriture pour l'âme, comme force dans l'épreuve et les combats, comme guide dans le chemin, comme aide dans les difficultés. Quelques textes particulièrement précieux et chers au cœur portent une marque en marge, ou sont accompagnés de quelques mots qui disent combien la parole divine était aimée. Cette Bible ne parle-t-elle pas du prix qu'y attachait son possesseur ? N'était-elle pas une parole vivante ?

Mais vous me demanderez : A qui appartenait-elle ? Était-elle le trésor de quelque prédicateur de la parole de Dieu, ou de quelque vieux serviteur de Christ ? Non, mes amis. Son possesseur était une simple jeune fille. Par la grâce divine, cette Parole aimée, reçue dans son cœur, l'avait rendue capable de vivre d'une vie chrétienne, dévouée au Sauveur.

Oh ! mes enfants ! que votre Bible vous soit précieuse. Lisez-la avec sérieux et prière ; qu'elle soit la règle de votre vie, la nourriture de votre âme. Prenez *pour vous* ce qu'elle dit : laissez-la entrer dans votre cœur. Quelle force vous y trouverez pour résister aux tentations ! « Par quel moyen le jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde *selon la parole.* » (Psaume CXIX, 9.)

Un jeune chrétien se plaignait de comprendre si peu les Écritures. Peut-être êtes-vous dans ce cas ? Mais ne vous découragez pas. Lisez avec persévérance, priez en lisant, croyez ce que vous lisez, et vous comprendrez toujours plus et toujours mieux, et surtout Dieu remplira vos cœurs de Lui-même et de sa joie, à mesure que sa Parole demeurera plus complètement en vous.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

PRÉPARATIFS QUE FAIT DAVID POUR LE SERVICE DU TEMPLE

(1 Chroniques XXIII à XXVIII)

LA MÈRE. — Tu te rappelles, Sophie, que je t'ai dit que David était un type du Seigneur Jésus.

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est dans ce qu'il a souffert, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Pas seulement en cela, mais aussi comme libérateur de son peuple. C'est pour délivrer Israël qu'il livra tant de combats où il fut vainqueur, à commencer par le géant Goliath.

SOPHIE. — Je comprends ce que tu veux dire. De même que David a été persécuté par le méchant Saül qui voulait le tuer, ainsi Jésus a été l'objet de la haine des Juifs qui cherchaient à le faire mourir. Puis comme David, au péril de sa vie, a combattu

Goliath, les Philistins et les autres ennemis d'Israël pour délivrer celui-ci, ainsi Jésus a vaincu Satan et la mort, pour nous affranchir de leur puissance. Mais, maman, le Seigneur n'a pas seulement exposé sa vie pour vaincre nos ennemis, mais il l'a donnée (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie, dans son amour pour nous, le Sauveur est descendu dans la mort (2). C'était ainsi seulement qu'il pouvait nous délivrer. Comme un général d'armée pénètre au cœur du pays ennemi et, au risque de sa vie, va donner l'assaut à la dernière forteresse, ainsi Jésus est allé dans le domaine de Satan s'emparer de sa forteresse qui était la mort. « Par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. » En mourant sur la croix, Jésus a aussi expié nos péchés et nous a donné la vie. Mais ce que David a fait pour délivrer Israël, est aussi un type de ce que Jésus fera dans l'avenir pour sauver le résidu de ce peuple. David, bien qu'oint pour roi, a été longtemps caché et souffrant au milieu d'Israël, persécuté qu'il était par Saül ; ensuite il est monté sur le trône. Ainsi Jésus, dans sa vie ici-bas, a été caché, comme inconnu au milieu de son peuple, bien qu'il fût roi (3), et il a beaucoup souffert de la part des principaux du peuple. Mais plus tard, le Seigneur apparaîtra dans sa gloire et sauvera le résidu fidèle d'Israël qui attendra sa venue. Il détruira alors tous ses ennemis (4).

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que tu me dirais aussi quelque chose de Salomon.

LA MÈRE. — Salomon est aussi un type du Seigneur Jésus, non pas comme roi *guerrier* et triom-

(1) Colossiens II, 14, 15 ; Hébreux II, 14, 15.

(2) Galates II, 20 ; Éphésiens V, 2 ; Apocalypse I, 5.

(3) Jean XVIII, 37.

(4) Jérémie XXIII, 5, 6 ; Ésaïe IV, 2.

phant, ainsi que le fut David, mais comme roi *pacifique* : c'est ce que signifie son nom. Salomon, comme nous le verrons, s'est assis sur le trône de David, et a régné dans une paix profonde, sans avoir à soutenir une seule guerre. Sous son règne, Israël a joui de l'abondance et de la prospérité la plus grande ; chacun habitait « en sécurité sous sa vigne et sous son figuier. » C'est ainsi, mon enfant, que Jésus, après avoir triomphé de ses ennemis, et délivré son peuple à la fin, s'assiéra sur son trône de gloire, et son règne sur Israël et sur toutes les nations sera un règne de justice et de paix durant mille années (1).

SOPHIE. — Mais pour nous, maman, cela n'a-t-il pas une signification ?

LA MÈRE. — Je le crois, mon enfant. Jésus ayant triomphé sur la croix, et nous ayant affranchis du péché, de la mort, du jugement et de Satan, établit la paix dans le cœur du croyant, et le fait jouir des bénédictions célestes (2). Il est ainsi pour nous le vrai David et le vrai Salomon. Cependant, il ne faut pas oublier que nous avons toujours à combattre nos ennemis invisibles, les puissances de méchanceté (3), mais cela ne doit pas troubler notre paix, ni nous empêcher de jouir des bénédictions que Dieu, notre Père, nous a données en Christ et que Satan ne peut nous enlever. Ensuite, tu sais que David ayant préparé tous les matériaux du temple, au prix de ses combats et de ses travaux, c'est Salomon qui le bâtit. Il en est de même pour l'Église qui est la maison, le temple du Dieu vivant (4). Par

(1) Lisez le Psaume LXXII qui, bien que s'appliquant au règne de Salomon, s'étend, dans sa portée, jusqu'à celui de Christ.

(2) Éphésiens I, 3-7. — (3) Éphésiens VI, 12.

(4) 1 Timothée III, 15.

ses souffrances et par sa mort, Jésus a tout préparé. Ceux qui croient en Lui et ainsi sont sauvés, deviennent des pierres vivantes dont il bâtit son Église (1).

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, maman, pourquoi l'Église est le temple de Dieu ?

LA MÈRE. — C'est parce que Dieu y habite, mon enfant. De même qu'il était venu dans le tabernacle, et plus tard dans le temple que Salomon bâtit (2), au jour de la Pentecôte, Dieu, par le Saint-Esprit, vint faire sa demeure dans l'Assemblée, ou l'Église (3). Mais chaque chrétien, individuellement, est aussi le temple de Dieu, parce que le Saint-Esprit habite en lui (4). Combien cela est sérieux, et doit nous porter à éviter toute souillure ! Mais en même temps, c'est bien doux et consolant, car si Dieu a bien voulu venir demeurer en nous, c'est pour que nous jouissions de sa présence et de sa communion (5) Et c'est pour que rien n'entrave cette jouissance, que l'apôtre nous dit : « N'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu » (6) par des pensées, des paroles ou des actes contraires à la sainteté et à la volonté de Celui qui habite en nous.

SOPHIE. — Chère maman, je désire bien comprendre ce que tu viens de me dire, et me rappeler constamment que le Saint-Esprit est en moi, afin de ne rien faire qui l'attriste.

LA MÈRE. — Dieu veuille exaucer ton désir, mon

(1) Matthieu XVI, 18 ; 1 Pierre II, 4, 5.

(2) Exode XXIX, 43-46, c'est la promesse ; XL, 34, 35, c'est l'accomplissement. Voyez 1 Rois VIII, 10, 11.

(3) Actes II, 1-4 ; Éphésiens II, 21, 22 ; 1 Corinthiens III, 16, 17. — (4) 1 Corinthiens VI, 19.

(5) Jean XIV, 23. Remarquez, mes enfants, comme le Seigneur ici rattache l'obéissance à l'amour et à la communion avec Dieu. C'est un pauvre amour que celui qui ne conduit pas à l'obéissance. Comment un enfant désobéissant pourrait-il être heureux près de son père ?

(6) Éphésiens IV, 30.

enfant. Reprenons maintenant notre histoire. Quand David eut préparé tous les matériaux du temple, il s'occupa d'une autre chose, du service qu'il faudrait y accomplir et des serviteurs qui le feraient. Mais auparavant je voudrais encore te dire qu'outre l'argent et l'or provenant du butin fait par David et des présents qui lui avaient été offerts, il y avait ce que Samuel déjà, puis Saül, Abner et Joab, avaient consacré à l'Éternel (1). Maintenant te rappelles-tu quelle est la tribu qui avait été mise à part pour le service du tabernacle dans le désert ?

SOPHIE. — C'est celle de Lévi, maman (2).

LA MÈRE. — Eh bien, c'est dans cette tribu aussi que David, s'attachant à la parole de Dieu, prit ceux qui devaient faire le service du temple. « Il assembla tous les chefs d'Israël, et les sacrificateurs et les Lévites. Et on dénombra les Lévites depuis l'âge de trente ans et au-dessus, et leur nombre fut de 38,000. »

SOPHIE. — David avait été puni pour avoir dénombré le peuple, ne craignait-il pas de dénombrer les Lévites ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, il y avait entre ces deux cas une très grande différence. Le dénombrement du peuple avait été fait pour satisfaire l'orgueil de David ; celui des Lévites était pour le service de l'Éternel. Il était nécessaire pour que David sût comment les répartir dans leurs diverses fonctions. Elles n'étaient pas les mêmes que dans le désert. Te souviens-tu de ce que je t'ai dit de celles-ci ?

SOPHIE. — Je crois que oui, maman. Les fils de Kéath avaient la charge de toutes les choses saintes qui étaient dans le tabernacle et le service qui s'y

(1) 1 Chroniques XXVI, 26-28.

(2) Lévitique III, IV.

rattachait. C'étaient eux qui, pendant la marche, portaient ces choses. Les fils de Guershon devaient porter les lapis et les couvertures qui composaient le tabernacle, le rideau de la porte du parvis et les tentures de ce dernier. Et les fils de Mérari devaient porter toute la charpente du tabernacle et du parvis, ainsi que les soubassements des piliers. Et je me rappelle que, pour aider les fils de Guershon et ceux de Mérari, on donna aux premiers deux chariots et aux autres quatre, parce qu'ils avaient des choses très lourdes à transporter (1).

LA MÈRE. — Je suis bien aise que ma chère fille se rappelle bien ce que nous avons vu ensemble. Mais tu comprends, Sophie, que le temple étant une demeure fixe, il n'y avait plus lieu de faire le même service que dans le désert, où l'on allait d'un lieu à un autre (2). C'est ce que dit David : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, a donné du repos à son peuple (3), et il demeurera à Jérusalem pour toujours ; et les Lévites aussi n'auront plus à porter le tabernacle, ni tous les ustensiles pour le service. » Alors il les partagea en trois classes. Les uns étaient établis pour tout ce qu'il y avait à faire dans le temple : « leur place était à côté des fils d'Aaron pour le service de la maison de l'Éternel, pour veiller sur les parvis et les chambres, et sur la purification de toutes les choses saintes, et sur l'œuvre du service de la maison de Dieu : pour les pains à placer en rangées (4), et la fleur de farine pour le gâteau et

(1) Voyez Nombres III, IV, VII.

(2) 1 Chroniques XVII, 5.

(3) Selon sa promesse, 1 Chroniques XVII, 9.

(4) Les pains de proposition, au nombre de 12, qui se plaçaient en deux rangées sur la table qui était dans le lieu saint en face du chandelier d'or. (Exode XXV, 23-30 ; Lévitique XXIV, 5-9.)

les galettes sans levain... et toutes les mesures de capacité et de longueur ; et pour se tenir là chaque matin, afin de célébrer et de louer l'Éternel, et de même chaque soir ; et pour être de service pour tous les holocaustes qu'on offrait à l'Éternel, aux sabbats, aux nouvelles lunes et aux jours solennels. »

SOPHIE. — Je vois, maman, qu'ils avaient beaucoup à faire.

LA MÈRE. — En effet, mais ils étaient nombreux ; 24,000 des Lévites avaient cette charge. La seconde classe était celle des portiers, au nombre de 4000 ; ils gardaient les issues de la maison de Dieu. Enfin une troisième, aussi de 4000 Lévites, était celle des chantres qui louaient l'Éternel avec la voix et des instruments de musique. A la tête de ceux-ci étaient Asaph, Héman et Jéduthun, dont il est parlé dans les Psaumes. Les six mille Lévites restants étaient intendants et juges.

SOPHIE. — Mais, maman, est-ce que cette grande multitude de Lévites devait toujours rester à Jérusalem pour le service du temple ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Les Lévites avaient des villes et des terres autour de ces villes, dans les différentes tribus d'Israël (1). C'est là qu'ils habitaient. Mais David les distribua en sections qui venaient à tour, chaque sabbat, faire leur service durant une semaine (2). Il en était de même des chantres qui étaient partagés en 24 classes, ainsi que les sacrificateurs selon leurs chefs de famille. Chaque classe de ces derniers exerçait à tour la sacrificature (3). Ne te rappelles-tu pas un passage du Nouveau Testament qui fait allusion à cela ?

(1) Josué XXI. — (2) 1 Chroniques IX, 25 ; 2 Rois XI, 9.

(3) Les chantres avaient à leur tête des maîtres experts au nombre de 288. Ceux-ci étaient de service, 12 par 12, pour diriger les autres chantres.

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'est lorsqu'il est question de Zacharie, le père de Jean-Baptiste. Il était du rang ou de la classe d'Abija. On nous en a parlé à l'école du dimanche quand on nous a expliqué le premier chapitre de l'évangile de Luc, et on nous a dit que c'était la huitième classe.

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant. N'est-il pas bien intéressant de voir, après tant de siècles, après la captivité et tant de maux que souffrirent les Juifs, que l'on avait conservé ce que David avait établi ? Il y a une autre bien belle allusion aux vingt-quatre classes de sacrificateurs. Elles sont la figure de ce que nous voyons dans le ciel, au 4^{me} chapitre de l'Apocalypse, car tout se tient dans la parole de Dieu. Ne te souviens-tu pas de quelque chose de ce beau chapitre ?

SOPHIE. — Oui, maman. On voit dans le ciel, autour du trône de Dieu, vingt-quatre autres trônes, sur lesquels sont assis des anciens, avec des couronnes d'or et des robes blanches.

LA MÈRE. — Ce sont les saints ressuscités et glorifiés à la venue de Christ. Leurs couronnes d'or indiquent leur royauté, et les robes blanches leur sacrificature. Au chapitre IV, nous les voyons rendre hommage à Dieu en jetant devant son trône leurs couronnes qu'ils tiennent de Lui, et, au chapitre V, ils offrent, comme sacrificateurs, des parfums à l'Agneau Rédempteur. Ce sont les vingt-quatre chefs de la sacrificature céleste, et ils la représentent tout entière.

SOPHIE. — Comme cela est beau, maman ! Je me réjouis d'être là ; car nous y serons, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Les croyants forment déjà une sainte sacrificature, une sacrificature royale. Nos sacrifices sont des sacrifices spirituels d'actions de grâces et de louanges, et comme sacri-

ificateurs nous sommes appelés aussi à annoncer les vertus de Jésus et à faire du bien (1). Maintenant je voudrais encore te faire remarquer quelque chose sur les fonctions des Lévites. Te rappelles-tu quelles elles étaient ?

SOPHIE. — Oui, maman. Les uns servaient, les autres gardaient les portes, et les derniers louaient le Seigneur.

LA MÈRE. — Eh bien, n'est-ce pas aussi ce que nous avons à faire ? Servir Dieu dans notre vie entière (2), garder avec soin les portes de notre cœur pour que rien d'impur n'y entre (3), et louer notre Dieu, « chantant de notre cœur au Seigneur » (4).

SOPHIE. — Et nous avons aussi à adorer Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'est comme sacrificateur que le chrétien entre par la foi en la présence de Dieu pour l'adorer et le bénir. Certains Lévites, dont les noms sont conservés dans le livre de Dieu, avaient une charge des plus importantes, celle de garder les trésors consacrés à Dieu. Et ici, Sophie, nous avons encore une leçon pour nous. Il y a des trésors bien plus précieux que l'or, l'argent et les pierres de prix. Ce sont ceux qui sont contenus dans la parole de Dieu. Elle est comparée à un dépôt qui nous est confié, à un trésor renfermant des choses anciennes et des choses nouvelles. Nous avons à veiller pour n'en rien laisser perdre (5). Après avoir tout réglé pour le service de la maison de Dieu, David régla aussi l'ordre de sa maison et de son royaume, en instituant des intendants et des chefs.

(1) 1 Pierre II, 5, 9. Hébreux XIII, 15, 16.

(2) Romains XII, 1, 11. — (3) Proverbes IV, 23.

(4) Colossiens III, 16 ; Éphésiens V, 19.

(5) 2 Timothée I, 14 ; 1 Timothée VI, 20 ; Matthieu XIII, 52.

Nous avons à nous souvenir de cela. Dieu est un Dieu d'ordre; dans son service, dans sa maison, dans les assemblées (1), il veut l'ordre et non la confusion. Il en est de même dans notre vie privée, dans nos maisons et sur nos personnes. L'ordre est une partie de la vraie beauté et doit régner aussi dans nos cœurs. Le mal se cache dans le désordre.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

Un des hommes remarquables dans l'église d'Occident est Ambroise, le fidèle et courageux évêque de Milan, dont vous vous souvenez sans doute. Les autres, dont je vous parlerai, sont Hilaire, de Poitiers, en France, Jérôme, né en Dalmatie, et Augustin, originaire de l'Afrique septentrionale. C'est de ce dernier que nous nous occuperons plus spécialement, d'abord parce que lui-même a raconté sa conversion dans un livre célèbre qu'il a appelé « ses confessions, » ensuite à cause de la grande influence que Dieu lui donna d'exercer, et du zèle avec lequel, en combattant des erreurs qui détruisaient l'Évangile, il établit de précieuses vérités scripturaires. Le grand réformateur Luther dut beaucoup à ses écrits.



Hilaire, qui devint évêque de Poitiers dans les

(1) I Corinthiens XIV, 33, 40.

Gaules, était né dans cette ville de parents nobles, encore attachés au paganisme. Comme tous les jeunes gens de sa condition, il étudia les lettres dans les écoles publiques. Puis il se maria, et vécut en jouissant des plaisirs du monde et en continuant à étudier. Dieu lui avait mis au cœur le désir de connaître la vérité, et il chercha dans son intelligence naturelle le moyen d'y arriver. Il voyait bien que le bonheur ne se trouve pas dans la satisfaction des passions et des convoitises, dans aucune jouissance des sens. Dieu lui avait fait découvrir que cela est indigne d'une âme immortelle, car il avait aussi conclu que l'homme ne finissait pas à la mort. En même temps, sa conscience lui faisait voir que l'homme doit ici-bas marcher dans la droiture et la justice. (Romains II, 14, 15.) « Il faut, » disait-il, « garder sa conscience pure de toute faute. » Dieu l'avait conduit encore plus loin. Il ne pouvait penser, comme Paul le disait aux Athéniens, « que la divinité fût semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre, à une œuvre sculptée de l'art et de l'imagination de l'homme. » (Actes XVII, 29.) Il ne voyait aussi dans les astres, objets de l'adoration des hommes, que des créatures et non le Créateur, et il avait été conduit à reconnaître l'existence d'un Dieu tout-puissant et éternel, auteur de toutes choses, et qui n'est pas indifférent à ce qui concerne l'homme. Vous voyez, mes jeunes amis, jusqu'à quel degré de connaissance Dieu avait amené Hilaire. Et Dieu conduirait aux mêmes conclusions tout homme droit de cœur. En effet, l'apôtre, au 1^{er} chapitre des Romains, dit que les hommes sont inexcusables de n'avoir pas reconnu Dieu dans ses œuvres, et de s'être livrés à l'idolâtrie, parce que « sa puissance éternelle et sa divinité, se discernent par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites. » Il

n'y a que l'insensé qui dise en son cœur : « Il n'y a pas de Dieu. » (Psaume XIV, 1.)

Mais pensez-vous qu'il soit suffisant d'avoir reconnu l'existence nécessaire d'un Dieu éternel et tout-puissant ? Non, mes jeunes amis. Hilaire ne trouvait pas dans cette connaissance de quoi satisfaire son âme. Savoir que quelqu'un existe, n'est pas savoir ce qu'il est, et c'est ce dont nous avons besoin à l'égard de Dieu. Mais comment savoir ce qu'est Dieu ? Nous ne pouvons y arriver que si Dieu se révèle lui-même et nous le dit. Pensez-vous que toute la science des Égyptiens que possédait Moïse, eût pu lui faire connaître ce qu'est Dieu pour qu'ensuite il l'apprit aux Israélites et puis à nous ? Jamais. Mais quand Moïse est dans le désert, l'Éternel l'appelle du sein du buisson ardent, et lui révèle qu'il est le Dieu d'Abraham, et d'Isaac et de Jacob, le Dieu fort, tout-puissant, et que son nom est l'Éternel, le Dieu immuable qui ne peut changer. Mais cela ne dit pas encore tout. Moïse demande à Dieu : « Que dirai-je aux Israélites quand ils me diront : Quel est le nom du Dieu qui l'envoie vers nous ? » Et Dieu répond : « *Je suis celui qui suis* » (Exode III) ; c'est-à-dire celui qui possède en lui-même l'existence et tout ce qui se rattache à l'Être, l'infinité, l'éternité, la toute-puissance, la béatitude. C'est trop grand et trop profond pour que nous puissions le sonder, mais c'est le nom essentiel de Dieu.

Eh bien, mes jeunes amis, ce qu'Hilaire n'aurait pas pu connaître par son intelligence et ses raisonnements, Dieu le lui révéla en le conduisant à lire l'Ancien Testament. Il y trouva ce témoignage que Dieu se rend à lui-même : « *Je suis celui qui suis* ; » il apprit à connaître non seulement qu'il y a un Dieu créateur, mais ce qu'il est.

Cela suffit-il à l'âme ? Tous ses besoins sont-ils

satisfaits ? Non, car maintenant vient la question : « Comment approcherai-je d'un Dieu saint et juste, moi pécheur ? » Hilaire ne se contenta pas de lire l'Ancien Testament, il étudia aussi le Nouveau, et Dieu l'amena ainsi à la connaissance de Jésus-Christ par qui nos péchés sont effacés, par qui nous pouvons approcher de Dieu, car il est le Médiateur entre Dieu et les hommes, et s'est donné en rançon pour tous. (1 Timothée II, 5, 6) Et en même temps il apprit que le Christ n'était pas une simple créature, comme les Ariens le prétendaient, mais qu'il était le Fils éternel de Dieu. Il apprit donc comme nous que Dieu est Père. C'est le nom, si doux, sous lequel les chrétiens, et vous et moi, le connaissent. Le Fils unique, Jésus-Christ, nous l'a ainsi fait connaître. Hilaire dit dans l'écrit où il nous fait connaître comment il a été amené à Dieu : « O Dieu tout-puissant ! je te confesse éternel en tant que Dieu, mais aussi éternel comme Père. Je ne croirai pas que tu aies jamais été sans la Sagesse, sans la Vertu, sans ton Verbe. » Cela, vous le voyez, est conforme à la Parole qui nous dit que le Fils unique est dans le sein du Père. (Jean I, 18.)

Hilaire ayant ainsi trouvé la réponse aux besoins profonds de son âme, embrassa de tout son cœur le christianisme, et fut baptisé avec sa femme et sa fille. Quelques années après sa conversion, il fut nommé évêque de Poitiers par l'assemblée des chrétiens de cette ville.

C'était le temps où l'empereur Constance favorisait la doctrine d'Arius et ses sectateurs, et persécutait ceux qui s'y opposaient. La crainte de déplaire à l'empereur ne ferma pas la bouche à Hilaire. Il lutta avec énergie pour la vérité qu'il avait trouvée dans les saints livres et qui réjouissait son cœur, et combattit les erreurs qui la détruisaient. Il

s'adressa en même temps à l'empereur pour le supplier de ne pas empêcher ceux qui ne pouvaient admettre la doctrine d'Arius, de servir Dieu selon leurs convictions. Mais l'empereur, loin de l'écouter, le bannit au fond de la Phrygie, après que le courageux évêque eut été frappé d'anathème par un concile arien. Dans son exil, Hilaire écrivit plusieurs ouvrages, entre autres un traité sur la Trinité. En même temps, il déployait une grande activité pour soutenir la foi de ceux qui l'entouraient, et par ses lettres encourageait les évêques d'Occident à rester attachés à la vraie doctrine touchant le Fils de Dieu. C'était l'objet unique de ses pensées et de ses travaux. « Soyons toujours en exil, » écrivait-il, « pourvu que la vérité soit prêchée. » Cela ne nous rappelle-t-il point Paul disant : « Il en est qui annoncent Christ par esprit de parti, croyant susciter de la tribulation pour mes liens. Mais n'importe ! Christ est annoncé, et en cela je me réjouis » ? (Philippiens I, 15-18.) Puissions-nous, mes jeunes amis, être attachés de cœur, comme Hilaire, au Seigneur Jésus, vrai homme, et aussi vrai Dieu, Fils unique et éternel du Père ! C'est le fondement de toutes nos espérances de salut, de paix, de vie et de gloire.

A la mort de Constance, Hilaire, après quatre ans d'exil, revint à Poitiers, et y reprit ses fonctions d'évêque, instruisant son troupeau, l'exhortant, et exerçant dans son sein la charité. Il avait introduit dans son église l'usage du chant mêlé aux prières, et avait composé à cet effet des cantiques. Hilaire s'indignait de voir les évêques soit orthodoxes, soit ariens, rechercher l'appui du pouvoir temporel pour soutenir leur cause, et disait en s'adressant à eux : « Quelle est la misère de ce temps où l'on croit que les hommes peuvent protéger Dieu, et où l'on travaille à défendre Jésus-Christ par les intrigues mon-

daines. Sur quelle puissance les apôtres s'appuyaient-ils pour prêcher Jésus-Christ et faire passer les nations du culte des idoles au culte du vrai Dieu ? Cherchaient-ils quelque crédit auprès de l'empereur, lorsqu'ils chantaient les louanges de Dieu dans un cachot ? Était-ce par les édits des princes, que Paul, donné en spectacle au monde, dans les liens et la persécution, formait les assemblées du Christ ? Quand les apôtres se nourrissaient du travail de leurs mains, qu'ils s'assemblaient en secret dans les chambres hautes, qu'ils parcouraient les villes et les bourgades de toutes les nations, malgré les défenses des princes et des magistrats, n'était-ce pas alors que la puissance de Dieu se manifesta en dépit de la haine des hommes, et que la prédication de l'Évangile devint d'autant plus efficace qu'elle était plus entravée ? Mais maintenant l'Église menace de l'exil et du cachot ; elle veut se faire croire par force, elle que l'on croyait autrefois malgré les exils et les cachots. »

Ce sont de belles et bonnes paroles, n'est-ce pas ? On est heureux de les entendre au milieu de la corruption croissante de l'Église. Elles ne furent guère écoutées. De plus en plus, l'Église s'appuya sur le bras de l'homme, des grands et des puissants du siècle, pour persécuter et tuer ceux qui ne voulaient et ne pouvaient pas se soumettre à elle, mais voulaient rester attachés à Christ seul.

Hilaire mourut en l'an 367.

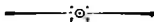


« Oui, Seigneur Jésus, viens ! »

Une petite fille avait entendu parler de la venue du Seigneur. Depuis ce moment elle ne pouvait plus aller au lit le soir sans penser : « Peut-être le Seigneur viendra-t-il cette nuit, et prendra papa, maman et d'autres que je connais et dont les péchés sont pardonnés, et moi je serai laissée avec tous ceux qui n'aiment pas Dieu et ne se soucient pas de Lui. Et quand je mourrai, il me faudra aller en enfer avec le diable et ses anges. » Chaque soir elle était plus tourmentée, car elle savait que Jésus a dit : « Je viens bientôt, » et au lieu de pouvoir dire avec joie, comme le font les vrais chrétiens : « Oui, Seigneur Jésus, viens, » elle priait souvent, en disant : « O Seigneur Jésus, *ne viens pas* avant que je sois sauvée. »

Un soir, elle ne put plus supporter sa frayeur d'être laissée si Jésus venait sans qu'elle fût sauvée. Elle se leva, se mit à genoux et dit : « O Seigneur Jésus, je sais que j'ai beaucoup péché et que je suis très méchante, mais la Bible dit que quiconque croit en toi, ne périra pas. Je crois que tu es mort pour moi, et je viens à toi, car tu as dit que tu ne mettras pas dehors celui qui vient à toi. » Le Seigneur lui répondit en lui donnant l'assurance de son pardon. Elle retourna dans son lit, en disant : « Maintenant, je suis en sûreté. » Et depuis ce moment, en pensant au retour du Seigneur, elle put dire avec joie : « Oui, Seigneur Jésus, viens ! »

Et vous, cher petit lecteur, aimez-vous à dire ces paroles au Seigneur, ou bien avez-vous peur qu'il ne vienne, parce que vous n'êtes pas sauvé ?



Viendrez-vous avec nous ?

Bientôt, dans le séjour de la pure lumière,
 Nous irons prendre place à la voix de l'Époux ;
 Mais quand pour le beau ciel nous laisserons la terre,
 Dites-moi, mes enfants, viendrez-vous avec nous ?

Jésus a dit : « Je viens ; » levons en haut la tête ;
 Encore un court moment, nous y volerons tous :
 A l'appel de l'archange, au son de la trompette,
 Enfants, serez-vous prêts à venir avec nous ?

Il se hâte l'instant qui de Lui nous sépare ;
 Bientôt près du Sauveur nous serons réunis ;
 A l'horizon déjà l'aurore se prépare ;
 Voulez-vous donc toujours demeurer indécis ?

Ah ! venez aujourd'hui que le jour est propice,
 Sans tarder, car bientôt vous ne le pourrez plus.
 Saisissez le salut, et de Dieu la justice ;
 Hâtez-vous, mes enfants, de venir à Jésus.

S. R.

Réponses aux questions du mois de septembre

Le premier fut HÉNOC. « Il marcha avec Dieu ; et il ne fut plus, car Dieu le prit. » (Genèse V, 24.)

« Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu. » (Hébreux XI, 5.)

Le second fut ÉLIE.

« Et il arriva que, lorsque l'Éternel fit monter Élie aux cieux dans un tourbillon, Élie et Élisée parti-

rent de Guilgal..... Et il arriva, comme ils allaient marchant et parlant, que voici un char de feu et des chevaux de feu ; et ils les séparèrent l'un de l'autre ; et Élie monta aux cieus dans un tourbillon. » (2 Rois II, 1, 11.)

Les SAINTS VIVANTS à la venue du Seigneur Jésus ne mourront point, mais seront enlevés aux cieus.

« Voici, je vous dis un mystère : *Nous ne nous endormirons pas tous*, mais nous serons tous changés. » (1 Corinthiens XV, 51, 52.)

« Nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur. » (1 Thessaloniens IV, 17.)

Cher jeune lecteur, êtes-vous PRÊT pour LA VENUE DE CHRIST ? Vous RÉJOUISSEZ-VOUS à la pensée DE CETTE VENUE ? Le Seigneur dit : « JE VIENS BIENTOT ! »

Questions pour le mois de novembre

Où est-ce que les disciples du Seigneur reçurent d'abord le nom de Chrétiens ?

Dans quel autre endroit des Écritures ce nom est-il appliqué aux fidèles ?

Pourquoi pensez-vous qu'on leur a donné ce nom ?

Où est-il dit que les croyants sont l'épître de Christ ? Et comment le sont-ils ?

Qu'est-ce que Jésus donne à ses brebis ?

Que font les brebis du Seigneur ?

Pourquoi ne peuvent-elles pas périr ?

Cherchez, pour ces trois questions, dans Jean X.



Le plus grand des miracles

Sur la rive droite du gave de Pau, dans le département des Hautes-Pyrénées, se trouve une petite ville d'environ six mille habitants. Une colline, surmontée par les ruines d'un vieux château, s'élève au-dessus de la ville. Du sommet on a une vue magnifique sur la vallée où serpente le cours d'eau, et sur les Pyrénées à l'arrière-plan.

Mais ce ne sont pas les ruines du vieux château, ni la vue que l'on en découvre, qui attirent la foule

des visiteurs que déversent les trains du chemin de fer dans la petite ville de Lourdes. C'est vers une grotte dans les rochers qui bordent la rivière, que les pèlerins dirigent leurs pas. A côté de la grotte, dont l'entrée est fermée par une grille en fer, est une statue de la Vierge, placée sur une saillie de rocher. Un rosier miraculeux pousse auprès. La statue porte un vêtement blanc avec une écharpe bleue. A l'intérieur se voient suspendus des mains, des bras ou des pieds de cire, ainsi que des béquilles en bois.

A gauche de la grotte se trouve une source, dont l'eau est puisée au moyen de robinets placés dans le mur qui la cache. Non loin, on montre un panorama de l'apparition. Quelle apparition ? demanderez-vous. Je vous le dirai, et vous aurez ainsi l'explication du concours prodigieux de gens qui, en été, affluent à la station. Vous les verriez, amenés non seulement par les trains ordinaires, mais par des trains spéciaux, bondés de malades, d'infirmes, et d'amis qui les accompagnent. De nombreux touristes arrivent aussi, attirés par le désir de voir la scène de l'apparition, et les guérisons opérées par la Vierge, par le moyen de la source sacrée de Lourdes.

C'est en l'année 1858 qu'une petite paysanne, âgée de 13 ans, nommée Bernadette, vit, dit-elle, la vierge Marie. Elle lui était apparue, racontait la jeune fille, non moins que dix-huit fois, à l'entrée de la grotte. Elle était vêtue de blanc, avec une écharpe bleue, et elle ordonna qu'un sanctuaire lui fût érigé à cet endroit, pour être un lieu de prières pour les fidèles.

Une église fut donc érigée au-dessus de la grotte et du rosier miraculeux. Un embranchement du chemin de fer fut construit pour amener les pèlerins qui viendraient là pour prier et être guéris, et on bâtit un établissement destiné à la mise en bou-

teilles et à l'expédition, au près et au loin, de l'eau de la source sacrée. Car le clergé du voisinage avait décidé que la jeune Bernadette avait été réellement favorisée des visites de la Vierge, et que ses directions devaient être strictement suivies. L'affaire fut portée devant l'évêque de Tarbes, qui l'ayant, dit-il, « pesée à la balance du sanctuaire, » déclara qu'il y avait là un miracle authentique.

Bernadette ne pourrait nous dire ce qui la conduisit à raconter ces choses merveilleuses, car elle fut envoyée dans un couvent où elle mourut. On n'oserait non plus s'informer auprès des évêques et des prêtres du voisinage, pourquoi ils préférèrent, pour la guérison de leurs maux, les eaux de Vichy et de Bagnères, à celles de la fontaine sacrée de Lourdes. Mais ils diront, sans qu'on le leur demande, que plusieurs miracles grands et merveilleux sont encore opérés presque journellement sur les malades et les infirmes qui viennent boire à la source sainte et adorer devant l'image vêtue en blanc et ornée d'une écharpe bleue. Telles sont, mes jeunes amis, les choses qui se passent dans une fraction de ce qui se nomme l'Église de Christ, dans cette fraction même qui prétend seule avoir droit à ce nom. Quelle chose plus affligeante pour le cœur vraiment soumis à l'Écriture, que cette idolâtrie introduite sous le nom de Christ ! Et comme nous voyons bien dans ces prétendus miracles les avant-coureurs de ces temps dont parle le Seigneur : « Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes ; et ils montreront des signes et des prodiges, pour séduire, si possible, même les élus » (Marc XIII, 22), temps qu'annonce aussi l'apôtre Paul, quand, dit-il, l'inique viendra « selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles, de signes et de prodiges de mensonge. » (2 Thessalon. II, 9 ; voyez aussi Apocalypse

XIII, 13, 14.) Mais dans cet endroit même où s'opèrent aujourd'hui ces séductions, un témoignage à la vérité de Dieu fut rendu une fois.

C'était par un jour d'été, il y a quelques années. Un des grands pèlerinages venait d'avoir lieu, et les pèlerins, avant leur départ, étaient réunis devant la grotte pour un dernier acte d'adoration. Les prêtres qui étaient présents, invitèrent ensuite ceux qui avaient été guéris à en rendre témoignage. « N'y a-t-il pas, s'écriaient-ils, quelque impotent qui a jeté loin ses béquilles, parce que maintenant il peut marcher sans elles? N'y a-t-il pas quelque aveugle, homme ou femme, pour dire comment la sainte Vierge lui a rendu la vue? Écoutez, mes amis; voilà quelqu'un qui va nous dire ce qui lui a été fait. » En effet, un jeune homme à la figure radieuse avait tout à coup grimpé sur la balustrade. Combien il avait bon air et quel feu dans ses paroles!

« Mes amis, » dit-il, « un miracle a été en effet opéré en moi, et je suis heureux de pouvoir vous le raconter. Mais c'est un miracle plus grand que ceux dont le révérend père a parlé. Mes amis, il est vrai que j'étais aveugle, et que maintenant je vois; j'étais sourd, et maintenant j'entends. Mais j'étais aussi mort, et maintenant je vis et je vivrai éternellement. **« CAR DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE, QU'IL A DONNÉ SON FILS UNIQUE, AFIN QUE QUI-CONQUE CROIT EN LUI, NE PÉRISSE PAS, MAIS AIT LA VIE ÉTERNELLE. »** J'étais mort, mort dans mes fautes et dans mes péchés, et j'ai regardé à Jésus; j'ai cru en Celui qui est mort sur la croix pour mes péchés. Et il a tenu sa sainte promesse; car lorsque je suis venu à Lui, il m'a donné la vie éternelle que je ne puis jamais perdre. Il m'a sauvé; il m'a guéri! »

Il n'en put dire davantage. Les voix des prêtres

s'élevèrent, criant : « Jetez-le en bas ! C'est un protestant, un hérétique ! » Et, arraché de dessus la balustrade, l'homme qui avait été mort et qui était vivant, fut chassé loin au milieu des huées de la foule irritée des pèlerins.

On voulait bien que la vierge Marie guérit les boiteux et les impotents, mais on ne permettait pas que le Dieu d'amour et de puissance tirât de la mort les âmes que son Fils était venu sauver en mourant pour elles ! Quel triste aveuglement, n'est-ce pas ?

Chers jeunes lecteurs, Dieu, par Christ assis à sa droite, opère ce grand miracle autour de vous. Chaque jour les morts, entendant la voix du Fils de Dieu, sont amenés à la vie, les yeux des aveugles sont ouverts, et les boiteux marchent. L'Esprit Saint, par la main qui écrit ces lignes, vous le fait savoir, vous invitant à venir à Jésus, afin d'éprouver pour vous-mêmes cette puissance de salut qui est en Lui, afin de devenir un des témoins vivants de ce plus grand des miracles. En chacun de nous agit un esprit ; ou bien l'Esprit de Dieu, qui conduit les fils de Dieu, ou bien l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la désobéissance. (Romains VIII, 14 ; Éphésiens II, 2.) Desquels êtes-vous, mon jeune lecteur ? Le grand miracle a-t-il été opéré en vous ? De mort êtes-vous devenu vivant, d'aveugle, voyant, de perdu, sauvé ? Êtes-vous conduit par l'Esprit de Dieu ? Ah ! si vous ne pouvez répondre affirmativement, venez à Jésus, et il vous donnera la vie, la vie éternelle.

Ni prières, ni dons, ni nulle créature.

N'ont jamais pu sauver de l'enfer un pécheur :

C'est Toi seul, ô Jésus, victime sainte et pure.

Qui m'acquis paix, pardon, vie, éternel bonheur !



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

EXHORTATIONS DE DAVID AU PEUPLE

ET A SALOMON

(1 Chroniques XXVIII)

LA MÈRE. — Lorsque David eut rassemblé tous les matériaux pour le temple, et réglé ce qui concernait le service divin, ainsi que l'ordre de sa maison et de son royaume, il réunit à Jérusalem tous les chefs d'Israël, avec tous les hommes forts et vaillants, et il leur dit : « J'avais dans le cœur de bâtir une maison de repos pour l'arche de l'alliance de l'Éternel, et pour le marchepied des pieds de notre Dieu, et j'ai fait des préparatifs pour bâtir. Mais Dieu me dit : Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, car tu es un homme de guerre, et tu as versé le sang. »

SOPHIE. — Je voudrais, chère maman, te demander de m'expliquer quelque chose dans ce que tu viens de me dire. Pourquoi David appelle-t-il le temple « une maison de repos pour l'arche de l'alliance, » et que veut-il dire par « le marchepied des pieds de notre Dieu » ?

LA MÈRE. — Tu dois te rappeler que, jusqu'à ce que David l'eût transportée en Sion, l'arche n'avait pas eu de demeure fixe. Elle avait accompagné les Israélites dans le désert, puis, en Canaan, elle avait été à Silo, ensuite chez les Philistins, puis dans la maison d'Abinadab, ensuite chez Obed-Edom, d'où

David l'avait fait porter sur la montagne de Sion, et l'avait placée sous une tente. Tu vois donc qu'il n'y avait pas eu un lieu de repos pour l'arche. Le désir de David était de lui bâtir une demeure stable d'où elle ne serait plus transportée, là où Dieu avait montré sa grâce en arrêtant le bras de l'ange destructeur. Et quant à la seconde question, tu sais que l'arche était le trône de l'Éternel ; il y était assis au-dessus des chérubins (1), et ainsi elle était regardée aussi comme le marchepied sur lequel ses pieds reposaient. Le roi Salomon se fit faire un trône d'or avec un marchepied qui y tenait, et faisait ainsi partie du trône (2).

SOPHIE. — Merci, maman ; maintenant voudrais-tu aussi me dire pourquoi les guerres que David avait faites, étaient un empêchement à ce qu'il bâtît le temple ?

LA MÈRE. — D'abord, David n'aurait pas eu le loisir, durant ses guerres, de s'occuper d'un si grand ouvrage, et, devenu vieux, ce n'était plus le moment. Mais outre cela, l'érection du temple ne convenait pas à un temps de jugement ; il marquait le temps de la grâce, de la paix et de la bénédiction, ce qui ne s'accorde pas avec les combats et le sang versé. C'était à Salomon, le « pacifique, » qui n'eut à livrer aucun combat, qu'il appartenait d'accomplir cette œuvre glorieuse, après que tout avait été préparé par les travaux, les peines et les luttes de David.

SOPHIE. — David n'était-il pas heureux de voir son fils choisi pour faire une si belle chose ?

LA MÈRE. — Sans doute ; rien ne peut rendre les parents plus heureux que de voir leurs enfants employés dans le service du Seigneur. David continua

(1) 1 Samuel IV, 4 ; Psaume XCIX, 1.

(2) 2 Chroniques, IX, 18.

à parler au peuple, en disant : « L'Éternel a choisi Salomon, mon fils, pour s'asseoir sur le trône du royaume de l'Éternel sur Israël. Et il m'a dit : Salomon, ton fils, c'est lui qui bâtira ma maison et mes parvis. »

SOPHIE. — Je trouve bien beau que David fût ainsi dirigé par l'Éternel dans ce qu'il avait à faire. Il ne pouvait se tromper.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais il en est ainsi de nous. Dieu nous conduit par sa Parole et par son Esprit, qui nous fait comprendre sa Parole. Il s'agit simplement pour nous d'être obéissants. David aurait peut-être aimé mettre sur le trône un autre de ses fils qui lui aurait semblé plus propre que le jeune Salomon à gouverner son royaume. Mais Dieu savait mieux que David ce qui convenait, et David fait simplement ce que Dieu a dit. Agissons comme lui, et écoutons maintenant les exhortations qu'il adresse à son peuple et à Salomon : « Gardez et recherchez *tous* les commandements de l'Éternel, votre Dieu, afin que vous possédiez ce bon pays, et que vous le fassiez hériter à vos fils après vous à toujours. » Tu vois, mon enfant, que pour jouir de la bénédiction de Dieu, il faut être obéissant. Le Seigneur disait à ses disciples : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (1). La bénédiction pour Israël obéissant était la possession du pays ; la nôtre est plus précieuse, nous possédons Dieu lui-même dans nos cœurs. Mais tu comprends que, si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons pas jouir de sa présence ; au contraire, elle nous rend malheureux. Quand un enfant a été méchant, ses parents peuvent-ils lui montrer un visage satisfait ?

(1) Jean XIV, 23.

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Lorsque j'ai fait quelque chose de mal, et que je vous vois tristes, papa et toi, je suis très malheureuse.

LA MÈRE. — David adresse ensuite à Salomon des recommandations précieuses et remplies d'enseignements, non seulement pour lui qui était jeune (1), mais pour tous ceux qui sont jeunes comme lui : « Et toi, Salomon, mon fils, » dit-il, « connais le Dieu de ton père, et sers-le avec un cœur parfait et avec une âme qui y prenne plaisir, car l'Éternel sonde tous les cœurs et discerne toutes les imaginations des pensées. »

SOPHIE. — Je suis étonnée, maman, d'entendre David dire à Salomon : « Connais le Dieu de ton père. » Est-ce qu'il ne connaissait pas Dieu ?

LA MÈRE. — Salomon avait sans doute appris par David, son père, qu'il y avait un Dieu, le Dieu d'Israël, dont le nom était l'Éternel, et qui avait opéré de grandes choses pour son peuple. Mais savoir qu'il y a un Dieu tout-puissant, bon et sage, n'est pas le connaître. Par exemple, tu sais qu'il y a dans la belle maison de campagne, près de nous, un monsieur qui est très riche et que l'on dit très bien-faisant, mais tu ne le connais pas pour cela. Tu n'as pas été chez lui, tu ne l'as pas entendu te parler, il ne t'a témoigné ni bienveillance, ni affection ; tu ne le connais pas personnellement : tu sais seulement qu'il existe. Eh bien, David, non seulement savait qu'il y a un Dieu, l'Éternel, le Créateur et le possesseur des cieux et de la terre, mais il connaissait sa bonté, sa miséricorde, sa fidélité et sa patience, parce qu'il les avait éprouvées durant sa vie. Il s'était approché de Dieu et Dieu lui avait parlé, et il aimait Dieu qui l'avait gardé et soutenu dans ses

(1) 1 Chroniques XXIX, 1 ; 1 Rois III, 7.

épreuves. Il savait dans son cœur qui était Dieu, un Dieu saint et juste qui même châtie ceux qu'il aime ; et il adorait sa Majesté et sa grandeur. Dieu était pour lui *son* Dieu. Il s'écriait dans l'effusion de son cœur : « O Dieu ! tu es mon Dieu ; je te cherche au point du jour ; mon âme a soif de toi, ma chair languit après toi, dans une terre aride et altérée, sans eau, pour voir ta force et la gloire, comme je t'ai contemplé dans le lieu saint. Car ta bonté est meilleure que la vie ; mes lèvres te loueront » (1). Tu vois maintenant ce que c'est que connaître Dieu. On le connaît dans son cœur ; on ne reste pas froid et indifférent devant Lui ; on n'est heureux qu'avec Lui.

SOPHIE. — Oui, maman, et je comprends maintenant pourquoi David dit à Salomon : « Connais le Dieu de ton père. » C'était pour que Salomon goûtât aussi combien Dieu est bon.

LA MÈRE. — Oui, ma chère enfant ; les parents qui ont connu Dieu dans leur cœur, et qui savent le bonheur qu'on trouve auprès de Lui, ont pour unique désir et demandent ardemment au Seigneur, que leurs enfants le connaissent aussi, et cela d'autant plus que c'est la sauvegarde puissante contre le mal. Aussi je suis heureuse et je rends grâces à Dieu de ce que ma chère Sophie connaît déjà le Dieu de ses parents qui est aussi le sien. Maintenant, dis-moi si tu te rappelles ce que David recommandait encore à son fils ?

SOPHIE. — Il lui dit de servir Dieu d'un cœur parfait et avec une âme qui y prenne plaisir. Cela veut dire, n'est-ce pas, que Salomon devait servir Dieu de tout son cœur ? Et je pense, maman, que si l'on connaît vraiment Dieu, on l'aimera et on voudra le

(1) Psaume LXIII, 1-3.

servir. Mais j'aimerais beaucoup que tu m'expliques ce que veut dire servir Dieu avec un cœur parfait.

LA MÈRE. — Servir Dieu, servir l'Éternel, signifie Lui rendre l'honneur et le culte qui lui sont dus, de même que servir les faux dieux, veut dire les adorer. Ainsi Josué dit aux Israélites : « Otez les dieux que vos pères ont servis, et servez l'Éternel en intégrité et en vérité » (1). Et servir d'un cœur parfait ou intègre, veut dire servir l'Éternel Lui seul (2), sans aucun mélange d'idolâtrie ; car il y eut des personnes qui voulaient associer le culte des idoles au culte de l'Éternel (3). Salomon, hélas ! ne se souvint pas pendant toute sa vie de l'exhortation de son père, ainsi que nous le verrons.

SOPHIE. — Et nous, chère maman, nous avons aussi à servir Dieu avec un cœur parfait, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Les jeunes gens surtout sont exposés à se laisser entraîner par le monde, et Satan cherche à leur persuader qu'ils peuvent bien un peu s'amuser sans pour cela cesser de servir Dieu. Mais le Seigneur Jésus a dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (4), c'est-à-dire Dieu et le monde. Et l'apôtre Jean nous avertit ainsi : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (5). Un cœur parfait est donc un cœur qui est tout entier pour le Seigneur, qui ne veut, en toutes choses, servir que Lui seul. Et j'ajouterai, mon enfant, que c'est seulement en servant ainsi Jésus, que l'on est vraiment heureux. Un cœur partagé est toujours misérable. Qu'est-ce que David ajoutait à cette exhortation ?

(1) Josué XXIV, 14, 15. — (2) 1 Samuel VII, 3, 4.

(3) Juges XVII. — (4) Matthieu VI, 24. — (5) 1 Jean II, 15.

SOPHIE. — C'était de servir Dieu avec une âme qui y prit plaisir.

LA MÈRE. — Tu comprends cela, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. C'est être heureux de servir Dieu ; être heureux quand on va au culte pour chanter ses louanges, pour le prier et entendre sa Parole, au lieu de le faire avec répugnance et de s'y ennuyer. Je me souviens que c'est ce que je ressentais autrefois ; quand j'allais à l'école du dimanche ou aux réunions, j'étais de mauvaise humeur ; tout le temps je me disais : Sera-ce bientôt fini ? et j'étais comme soulagée quand c'était terminé. C'est que je ne connaissais pas Jésus et son grand amour. Je ne savais pas qu'Il était là pour nous bénir, et voilà pourquoi je n'y prenais pas plaisir.

LA MÈRE. -- Tu dis bien, mon enfant. Quand on connaît vraiment Dieu, ce n'est pas une obligation pénible de le servir ; on ne le regarde pas comme un devoir qui vous est imposé. C'est un privilège dont on jouit. On est heureux de se trouver près de Dieu et de l'adorer en Lui rendant grâces pour tout son amour et sa bonté. David avait fait cette expérience. Son bonheur était de s'approcher de Dieu. Écoute ce qu'il dit dans un Psaume : « J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai ; c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple... Je sacrifierai dans sa tente des sacrifices de cris de réjouissance ; je chanterai et je psalmodierai à l'Éternel » (1). Voilà quelqu'un qui prenait plaisir à servir Dieu. Il n'était pas comme ceux qui accomplissent leurs devoirs religieux, comme l'on dit, par

(1) Psaume XXVII, 4-6.

routine ou comme une servitude pénible, voulant par là éviter l'enfer et tâcher d'aller au ciel. Ceux qui connaissent vraiment Dieu, qui savent combien il les aime et qu'il a donné son Fils pour les sauver, sont tout heureux de se réunir avec les enfants de Dieu et de dire avec eux : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction » (1). Mais continuons à examiner ce que David dit de plus à Salomon. Il lui donne un motif pour servir Dieu avec un cœur parfait et en y prenant plaisir ; c'est : « Car l'Éternel sonde tous les cœurs et discerne toutes les imaginations des pensées. »

SOPHIE. — Combien cela est sérieux de se dire que Dieu voit même ce que sont nos pensées et tout ce que nous avons dans le cœur ! Comme on craindrait de faire quelque chose de mal, si l'on y pensait davantage !

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Ici, c'est comme si David avait dit à Salomon : « Prends garde de servir Dieu seulement extérieurement et des lèvres, car Dieu verrait que ton cœur n'est pas avec Lui, et ton culte ne lui serait pas agréable. » C'est ce que le Seigneur disait aux Pharisiens en les blâmant. « Hypocrites ! Ésaïe a bien prophétisé de vous, en disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi ; mais ils m'honorent en vain » (2). Dieu veut notre cœur ; il veut « la vérité dans l'homme intérieur » (3), il demande que notre service envers Lui provienne d'un cœur droit.

SOPHIE. — Maman, je comprends ce que tu viens de me dire, mais je ne puis m'empêcher d'être troublée à l'idée que Dieu discerne toutes les ima-

(1) Éphésiens I, 3. — (2) Matthieu XV, 7-9.

(3) Psaume LI, 6.

ginations qui viennent dans notre esprit et tous les sentiments de nos cœurs. Il y en a si souvent de mauvais et qui arrivent sans qu'on s'y attende. Que faut-il faire ?

LA MÈRE. — Salomon aurait pu dire la même chose que toi, et David y répond par ces paroles : « Si tu le cherches, il se fera trouver de toi. » Si nous sommes sincèrement désireux de servir Dieu du cœur et de Lui plaire, et si, dans notre faiblesse, nous cherchons son secours, il se fera trouver, et nous donnera la force pour chasser les pensées légères et les sentiments mauvais qui naîtraient en nous. Lis ce qu'écrit Paul dans l'épître aux Philippiens, chapitre IV, verset 6.

SOPHIE (*lit*). — « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces, et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus. »

LA MÈRE. — Tu vois par là, mon enfant, comment nous pouvons être gardés en paix dans nos pensées et dans nos cœurs. C'est en exposant tout à Dieu. Dès qu'une mauvaise pensée ou un sentiment coupable te viennent, il faut te tourner vers Dieu, et penser au Seigneur Jésus. Quand nous sommes occupés de Lui, nous n'avons rien à craindre ; Satan s'enfuit et nous sommes en paix. Par exemple, si une de tes compagnes te dit une parole désagréable, et que tu éprouves un sentiment d'irritation, pense à Jésus, si doux et si patient pour supporter les injures (1), et le mauvais sentiment disparaîtra. Les

(1) 1 Pierre II, 23.

mauvaises pensées ne trouvent plus de place dans l'âme qui est occupée de Jésus (1).

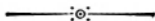
SOPHIE. — Merci, chère maman. Je désire bien que Jésus occupe tout mon cœur. Mais veux-tu me dire si David dit quelque chose de plus à Salomon.

LA MÈRE. — Oui, et quelque chose de très sérieux. Après lui avoir dit que s'il cherchait l'Éternel, il le trouverait certainement, David ajoute : « Mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours. » Dieu ne peut marcher avec celui qui Lui tourne le dos. L'apôtre Paul, en parlant de personnes qui, après avoir connu la vérité, l'abandonneraient, cite ces paroles de l'Éternel : « Si quelqu'un se retire, mon âme ne prend point plaisir en lui, » et « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » (2). Salomon fit cette triste expérience. Mais si nous nous confions humblement en Dieu, il est puissant pour nous garder jusqu'à la fin (3). Ensuite, David dit à son fils pour l'encourager : « Vois maintenant, l'Éternel t'a choisi pour bâtir une maison qui fût son sanctuaire. Fortifie-toi et agis. »

SOPHIE. — C'était un grand honneur pour Salomon d'avoir été choisi pour une œuvre si grande et si belle, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie ; et c'est parce que Dieu l'avait choisi, qu'il pouvait compter sur son secours, se fortifier dans cette pensée, et agir, tout jeune qu'il était, et tout faible qu'il pouvait se sentir. Nous verrons une autre fois ce que David dit encore à Salomon pour l'encourager.

(1) Lisez Philippiens IV, 8. Quand ces bonnes choses occupent nos pensées, il n'y a point de place pour les mauvaises. — (2) Hébreux X, 38, 31. — (3) Jude 24.



Appel aux petits

Du bon Sauveur la voix bénie
 Vous dit : « Venez, venez à moi !
 » Pour vous la route est aplanie,
 » Venez y marcher par la foi. »
 C'est le bonheur qu'il vous propose
 Avec le salut et la paix.
 Que la grâce en vos cœurs éclore,
 En dissipant le voile épais
 Du doute que Satan fait naître,
 Vous éclaire d'un jour nouveau,
 Et fasse à vos yeux apparaître
 De son amour le pur flambeau.
 Venez à Lui sans plus attendre,
 Venez savourer sa bonté ;
 Prenez la main qu'il veut vous tendre.
 Quoi ! de vos cœurs la dureté
 Repousserait ce Dieu fidèle !
 Non, non, suivez dès aujourd'hui
 Jésus votre divin Modèle.
 Avec zèle accourez à Lui !...
 Dans sa tendresse pour l'enfance,
 N'a-t-il pas dit, doux souvenir,
 Blâmant des hommes la défense,
 « Laissez-les tous à moi venir ! »
 Auprès de Lui tout est richesse,
 Tout est douceur, tout est amour.
 S'il appelle à Lui la jeunesse,
 C'est pour lui donner chaque jour,
 Les trésors de vie et de joie
 Que l'on goûte sous son regard.
 Choisir cette paisible voie,
 C'est choisir la meilleure part,

Écoutez donc, il parle encore :
 Il se nomme le bon Berger ;
 Il répond au cœur qui l'implore ;
 Jamais il ne pourra changer.
 S'il suit la brebis fugitive
 Pour l'ajouter à son troupeau,
 Sa tendresse toujours active,
 Cherche aussi le craintif agneau.
 Venez, la porte reste ouverte ;
 Jésus veut tous vous recevoir,
 Lui la sainte victime offerte ;
 Pour vous soustraire au dur pouvoir
 De l'adversaire de votre âme,
 Oui, pour vous il a combattu.
 Puisse son amour qu'il proclame,
 Révéler en vous sa vertu.
 Ah ! sur son sein que peut-on craindre ?
 N'a-t-il pas vaincu l'homme fort ?
 Quel péril pourrait donc atteindre
 Ceux qu'il a sauvés par sa mort ?
 Vous êtes les agneaux qu'il aime,
 Et qu'il convie au vrai bonheur.
 Venez, venez aujourd'hui même,
 Et donnez-Lui tout votre cœur.

C. L. F.



Réponses aux questions du mois de novembre

1^o C'est à Antioche que les disciples reçurent pour la première fois le nom de chrétiens (Actes XI, 26.)

2^o Nous trouvons ce nom appliqué aux fidèles

dans la 1^{re} épître de Pierre (chapitre IV, 16) ; et aussi en Actes XXVI, 28.

3^o Les croyants sont nommés l'épître de Christ, dans la seconde épître aux Corinthiens, chapitre III, 3.

Jésus donne à ses brebis la vie éternelle. (Jean X, 28.)

Les brebis de Jésus écoutent sa voix et elles le suivent. (Verset 27.)

Elles ne peuvent périr, parce qu'elles sont dans la main de Jésus et dans la main de son Père ; c'est-à-dire gardées par Jésus et par le Père. (Versets 28, 29.)

Questions pour le mois de décembre

Cherchez et citez dans l'épître de Jacques le passage où il est dit que notre vie est comme une vapeur qui n'apparaît que pour un peu de temps.

Cherchez et citez aussi le passage où la vie est comparée à l'herbe et à la fleur des champs. (1^{re} épître de Pierre.)

Quelle est la parabole où le Seigneur montre qu'il est insensé de compter sur la durée de la vie. (Évangile de Luc.)

Cherchez et citez le passage de la 1^{re} épître de Jean, où il est dit que le monde passe avec sa vanité, et dites ce qui demeure éternellement.

Et que le Seigneur veuille que ces passages, chers jeunes amis, vous parlent d'une manière toute spéciale, à la fin de cette année.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
A mes jeunes amis	3
Puissance de la parole de Dieu	14
« Je ne suis pas trop jeune pour mourir »	18
« Ton cœur n'est pas droit devant Dieu »	35
« Déjà jugé »	38
Quelques exemples de la puissance de la parole de Dieu	55
Le serpent parmi les livres	57
Histoire du pauvre Joseph	74, 92
La petite Marie et ses hôtes	94
La petite Mina	99
Le joyau le plus précieux	101
Histoire de Joseph Rabinowitch	104
« Qui lavera mon cœur ? »	119
La puissance de la parole de Dieu	121
Une question importante	138
Histoire d'une vieille femme	141
« Bientôt quatre-vingt-dix, Monsieur »	158
Un nouveau ciel et une nouvelle terre	160
Le retour du prodigue	172, 181
Aimez la parole de Dieu	201
« Oui, Seigneur Jésus, viens »	218
Le plus grand des miracles	221
Questions et réponses 19, 40, 60, 79, 100, 120, 140, 156, 179, 219, 237	

L'Église ou l'Assemblée (suite de son histoire sur la terre) :

Jean Chrysostôme et son temps (<i>fin</i>)	29, 48, 68, 86
Suite de l'histoire de l'Église	194, 212

Histoire des rois d'Israël. David le second roi (*suite*):

Histoire d'Absalom (<i>fin</i>)	7, 21, 41, 61, 81
Retour de David à Jérusalem	111
Révolte de Shéba	129
Les Gabaonites et les dernières guerres de David	148
David fait dénombrer le peuple. Son châtimeut	162
Préparatifs de David pour la construction et le service du temple	186, 203
Exhortations de David au peuple et à Salomon	226

Poésies

Tout passe	17
Désir	59
Prière du matin	79
Suivre Jésus	98
« Jésus qui mourus pour moi »	118
Louange à Dieu	139
Bienfaits et reconnaissance	156
L'espoir du chrétien	161
Viendrez-vous avec nous ?	219
Appel aux petits	236
Strophes diverses	6, 49, 67, 129, 147, 225

